

ETUDES ANGLAISES

GRANDE-BRETAGNE · ETATS-UNIS

LES NOUVEAUX CONSERVATEURS AMÉRICAINS

Depuis dix ans une véritable école est apparue aux Etats-Unis qui renouvelle et adapte aux exigences de l'heure les thèmes familiers du conservatisme socio-politique. Le mouvement est varié, vivant, allègre, conquérant; ses porte-parole écrivent avec fougue, avec verve; sûrs d'eux, ils tranchent vigoureusement toutes les questions. Ils affectionnent les prises de position catégoriques et resservent, avec le piment de l'inédit, les conseils d'une tradition séculaire, les maximes consacrées par l'autorité de la prescription et du dogme. L'idéologie de la droite classique est ainsi réexportée vers nous, sous une forme souvent attrayante et rajeunie, par le livre sérieux et documenté comme par la revue à grand tirage et d'une lecture facile. Citons, parmi les maîtres et les initiateurs du mouvement, Peter Viereck (*Conservatism Revisited*, 1949), Russell Kirk (*The Conservative Mind*, 1953), Gordon Harrison (*Road to the Right*, 1954), Clinton Rossiter (*Conservatism in America*, 1955). Voici, nombreux et divers, des plaidoyers, des inventaires historiques, des apologies et déjà, en 1955, des bilans positifs. Un résultat immédiatement tangible de cette campagne apparaît dans la réhabilitation du mot de conservateur, naguère automatiquement suspect aux Américains pour ce qu'il paraissait contredire à tout leur patrimoine optimiste : la philosophie des lumières, la notion de perfectibilité humaine, l'idée de progrès. Aujourd'hui, comme le constate non sans complaisance Clinton Rossiter à la première page de son livre, cette étiquette a reconquis droit de cité auprès des intellectuels, cela va sans dire, mais aussi auprès des masses et, par voie de conséquence, elle s'est imposée pareillement sur le plan de la politique quotidienne, électorale. Nous nous proposons ici, dans la perspective de quelques définitions récentes, de circonscrire ce phénomène culturel capital, de préciser le contenu concep-

tuel du terme conservateur et aussi de caractériser dans toute son étonnante amplitude ce complet renversement de tendance aux Etats-Unis.

Un trait liminaire y distingue ce conservatisme nouveau style des incarnations antérieures que les idées analogues avaient reçues auparavant. D'abord il s'agit d'une doctrine totale, globale. Fondée sur des prémisses ontologiques et surtout théologiques — tous les conflits d'opinion sérieux sont au fond théologiques, disait Newman — elle comporte une version revue et corrigée de l'histoire nationale, une philosophie politique, une sociologie, une économie; finalement, après toutes ces options idéologiques, toutes ces accentuations intellectuelles et toutes les censures complémentaires qui les accompagnent, le courant néo-conservateur débouche sans mauvaise honte sur les programmes politiques proprement dits, ceux des partis. Cette généralité, cet éclectisme ne vont pas, on le verra, sans certaines approximations quant au sens même du mot conservateur, sans certaines contradictions entre les thèses soutenues, sans dissemblances caractérolologiques profondes chez leurs adeptes respectifs. Il y a bien des tempéraments, bien des esprits divers et souvent incompatibles qui militent aujourd'hui à l'ombre du drapeau blanc de la nouvelle légitimité. De plus, dans leur désir de s'annexer des provinces de plus en plus étendues, les jeunes doctrinaires font appel à des spécialistes venus d'horizons très divers (esthétique, économie, pédagogie, ethnologie, etc...) qui n'auraient normalement pas beaucoup de terrains de rencontre. Cependant, et c'est là pour nous une originalité frappante du mouvement, il compte des défenseurs dont l'emploi, la vocation, consistent précisément à assurer la liaison entre les diverses nuances de la pensée conservatrice, à rechercher passionnément un dénominateur commun qui puisse en somme réduire les divergences, enfin à cimenter en un *corpus* unique tous les apports utilisables d'où qu'ils viennent.

Un Clinton Rossiter représente cette tendance militante, aussi bien par la largeur encyclopédique de son inventaire que par son visible désir d'appliquer ses trouvailles à une situation politique concrète, celle des Etats-Unis du demi-siècle¹. Il s'efforce de dégager un rapport dialectique ou, à défaut, une sorte d'association inéluctable entre la croyance au surnaturel, le respect des rites religieux ou patriotiques, la défense des groupements particuliers (opposés au pouvoir centralisateur) et enfin la théorie de la libre concurrence économique. Toutes ses préférences accusées ou latentes sont parachevées dans la pratique par le culte enthousiaste que le conservateur voue à la « manière de vivre américaine ». Les Etats-Unis sont inlassablement présentés comme une sorte d'épitomé de l'idéal conservateur, à cette réserve près que cet idéal court un mortel danger (à l'intérieur comme à l'extérieur) et qu'il appartient à ses partisans de le défendre avec une vigilance sans relâche. Nous n'insisterons pas ici sur la relation évidente qui existe entre ce retour aux idées traditionalistes et les événements contemporains. Il est clair que le néo-conservatisme implique une réaction d'auto-défense devant un péril réel ou

1. *Op. cit.* et surtout, du même, "Toward an American Conservatism", *Yale Review*, Spring 1955.

supposé. Son objet est de fournir aux masses une idéologie, c'est-à-dire un ensemble de convictions suffisamment unifiées sur leur destin. Et l'on verra constamment les propagandistes vulgarisateurs de la nouvelle école adapter aux besoins de leur pays les thèmes bien connus de la droite classique. Il y faudra de la bonne volonté, car, malgré tout, telle défense de l'autoritarisme théocratique (T. S. Eliot), de la diplomatie de Metternich (Viereck)¹, des tories anglais, du vieux Sud esclavagiste (Kirk), pour citer quelques cas extrêmes, heurtent chez l'Américain moyen des instincts profondément égalitaires. Aussi, à côté des théoriciens absolutistes, trouve-t-on présentement des hommes qui cherchent à mettre, si l'on peut dire, l'anti-modernisme à la page, à l'intégrer dans les structures sociales américaines et à l'acclimater aux attitudes du grand nombre. Ainsi, les esthètes aristocrates dépourvus de toute sympathie pour le monde du travail sont accompagnés dans les jeunes cohortes du conservatisme par des spécialistes d'économie ou de sociologie² qui connaissent à fond et acceptent le fait syndical, prônant un syndicalisme procapitaliste au demeurant tenu en lisière par la loi Taft-Hartley. Constamment un agent de liaison intellectuel et parfois politique s'interpose entre ces deux types d'esprits que tout séparerait pourtant. Or, cette collusion concertée ou cette solidarité plus spontanée sont nées sous nos yeux depuis dix ans environ, pendant cette période où les Américains ont été contraints de se justifier d'être ce qu'ils sont devant le monde entier. Il est apparu aux plus lucides d'entre eux que l'arsenal de la polémique traditionaliste, anti-moderniste, contre-révolutionnaire pourrait fournir des arguments décisifs à leur apologie d'eux-mêmes. L'ample synthèse intellectuelle que les événements ont exigée d'eux est chose inédite aux Etats-Unis. Un bref examen d'un conservateur de la génération qui nous précède, Irving Babbitt (1865-1933), l'établira par contraste.

Ce professeur de littérature, et de littérature française, conquiert la renommée en étudiant nos écrivains à la lumière du parti pris contre-révolutionnaire qu'il héritait d'Edmund Burke. Sa bête noire : Rousseau, qui en vint à symboliser pour lui à la fois un égalitarisme politique qu'il haïssait et une sensibilité romantique qu'il ne réprouvait pas moins énergiquement. Nous connaissons bien, par Charles Maurras, celui du *Romantisme féminin*, par la célèbre thèse de Lasserre, *le Romantisme français*, ce jeu qui consistait à mettre en accusation l'immense déferlement d'affectivité et d'individualisme revendicateur qui aboutit à la fois aux bouleversements sociaux de 89 et aux révolutions esthétiques de 1830. Certes, il y a de l'arbitraire et de la simplification dans ce schéma, qui paraît aujourd'hui historiquement périmé; mais

1. Le paradoxal éloge de la Sainte Alliance lancé par Viereck avant même que la "petite Europe" soit sortie des limbes est devenu un *locus* de la pensée politique américaine. Un auteur sérieux comme Louis J. Halle la reprend à son compte, *Civilization and Foreign Policy*, 1952, rééd. 1955, p. 48.

2. Nous songeons ici à la sociologie industrielle de Peter Drucker (*The New Society*, 1950) et à l'interprétation économique du syndicalisme par Frank Tannenbaum. Rossiter fait grand cas de ces auteurs.

il permit à Babbitt d'échafauder un système critique, à la fois esthétique et moral, qui n'est pas sans analogie avec celui de Brunetière (qu'il admirait). Babbitt, quoique incroyant, défend la religion à la fois comme source de toute moralité et aussi pour ses structures institutionnelles qui sont un gage de stabilité sociale. Il aime, rétrospectivement du moins, les régimes d'autorité, ceux qui permettent à une élite d'imposer les normes d'un goût sévère, châtié, hautain. Son humanisme comporte un étonnant criblage des écrivains, qui les soumet à la fois à une vertueuse exclusive puritaine et à un jugement personnel sans générosité. Babbitt bannit sans regret, sous le couvert de l'anti-modernisme, l'intensité poignante du poète élégiaque, la création particularisée du romancier réaliste et l'effort expressionniste du dramaturge. En fait, il ne peut apprécier *aucun* auteur de son pays. Anti-social, anti-esthète, il se réfugie dans un rigorisme hiératique et compassé. Ses meilleures pages ne sont pas celles où il se découvre quelque sympathie pour Joubert, mais celles où il abonde dans la dénonciation vengeresse. Rousseau réchauffe à merveille une indignation vertueuse qui n'a que plus de force pour être drapée dans la dignité, dans la noblesse.

L'autre visage de Babbitt, et qui recèle peut-être l'énigme de ce curieux esprit, c'est l'éducateur; car il est maître d'école à la façon calviniste, désireux de discipliner de jeunes esprits, de leur fournir des nourritures substantielles qui trempent les volontés et forgent les caractères. Aucun abandon, chez ce mentor rigide, à une beauté qui, n'étant point morale, pourrait séduire, voire corrompre les imaginations ou les sensibilités juvéniles. Pour nous, le rôle professoral qu'il a tenu avec tant de componction contient l'explication profonde de Babbitt. Dans un pays marqué, dès le début du xx^e siècle, par une gigantesque avance technologique, par une élévation sans précédent du niveau de vie des masses, ou tout au moins par une prodigieuse expansion de la classe moyenne, Babbitt, lui-même petit bourgeois et venu d'un Ouest américain égalitaire, niveleur et relativement fluide socialement, a voulu, de toutes les forces d'une intelligence étroite mais vigoureuse, imposer un humanisme aristocratique à une petite élite de clercs lettrés, coupés comme il l'était lui-même du monde réel de la production industrielle. Il rêvait, par un curieux paradoxe, de dresser les rejetons des nouveaux millionnaires et, en leur inculquant son morne mépris pour la modernité, d'en faire des *gentlemen* à l'ancienne mode anglaise, sinon capables de gouverner (car comment ces littéraires eussent-ils pu affronter la jungle des affaires américaines?) tout au moins prêts à contenir la démocratie dans sa marche en avant et à réagir à la fois contre la plate satisfaction bourgeoise et plus encore contre la poussée revendicatrice du Caliban populaire. Remarquons que cet irréalisable programme n'était pas sans analogie avec d'autres incarnations conservatrices, plus floues cependant, de la pensée américaine; Emerson tendait parfois à préconiser une élite de l'éducation sinon de la naissance; James Russell Lowell, lui aussi, avait glissé sur cette pente, depuis le romantisme quarante-huitard de ses premières effusions poétiques, pour faire retentir à

la fin de sa vie les sévères avertissements contenus dans ses essais politiques; l'historien Parkman, féru de volontarisme puritain, fut lui aussi anti-réformiste, anti-social. Plus d'un brahmane de Nouvelle Angleterre, épigone, comme Thomas Bailey Aldrich, du vénérable Longfellow, n'éprouvait qu'un amer dégoût devant cette nouvelle Irlande que Boston était devenu ou à la pensée de cette cosmopolis corrompue figurée par le New-York de la fin du siècle.

Au vrai, la vieille classe dirigeante anglo-saxonne s'était toujours mal accommodée des surprises qu'une immigration sans entraves valut jusqu'en 1920 au célèbre *melting-pot*. Mais, pour se rattacher évidemment à des positions aristocratiques et conservatrices, ces préférences ou ces exclusives demeuraient des velléités. Le langage officiel était libéral et non pas autoritaire. L'alibi de la libre entreprise permettait de maintenir le privilège de la fortune à un petit groupe, qui, sans doute, se renouvelait trop vite au gré de certains, mais qui, efficacement protégé et garanti par de solides structures juridiques et économiques, ne se voyait guère menacé dans ses œuvres vives. Pour être plus accusées et plus systématiques chez Babbitt, plus intellectualisées aussi, ces aspirations traditionalistes n'en présentent pas moins comme un relent de gratuité littéraire. Le maître vaticinait à contre-courant et, s'il pouvait, à l'usage d'une minuscule clientèle universitaire, faire renforcer les études classiques aux dépens des sciences appliquées, il n'avait aucune prise réelle sur l'évolution sociale de son pays. Peut-être formait-il d'une part quelques aristocrates de la fortune comme de l'esprit, voués au mécontentement en Amérique et souvent promis à l'expatriation à la façon des pèlerins passionnés, et, de l'autre, quelques clercs, pauvres ceux-là, qui trouvaient, dans le refus opposé par Babbitt au monde ambiant, une justification à la fois de leurs austères recherches et de leur condition médiocre. Quoi qu'il en soit, il y a peu de positions plus inactuelles, plus anachroniques que celle de Babbitt et, encore qu'elle alimentât à l'état latent l'esprit conservateur, peu de doctrines plus détachées du panorama social contemporain. On ne voit guère Irving Babbitt, qui parvint au faite de sa réputation dans les années 1920, louer les présidents Harding, Coolidge ou Hoover¹ comme nos néo-conservateurs de 1955 encensent Eisenhower. Au contraire, il n'apercevait dans la prospérité des années 1920 que matérialisme jouisseur, vulgarité et nullité généralisées. Ce n'est pas lui qui se fût fait l'apologiste de la « manière de vivre américaine ». Tous ses goûts l'en détournaient. Non qu'il proposât, en dehors de sa hautaine leçon de culture et de morale, autre chose de précis, car les débats réels de la politique ne l'attiraient pas; il n'éprouvait aucune curiosité pour les cadres juridiques, sociologiques, économiques qui commandent ces problèmes. Vient-il en France, en 1923, il marque la plus vive répulsion au « Politique d'abord » de l'*Action française*²; lui qui est à tant d'égards maurassien, par son cléralisme sans foi, son anti-romantisme,

1. Hoover lui-même est réhabilité par Gordon Harrison dans *Road to the Right*, 1954.

2. Cf. le très intéressant témoignage de Marcus Selden Goldman dans : F. Manchester and O. Shepard (editors) : *Irving Babbitt, Man and Teacher*, 1941, p. 235.

sa détestation de la Révolution française, sa défense des vieilles structures particularistes et décentralisées contre l'Etat moderne homogène et niveleur, son culte sincère et désintéressé de l'élite, enfin son origine de clerc modeste peu informé des problèmes économiques; il aura en revanche un haut-le-cœur de *gentleman* puritain devant les violences de la polémique monarchiste française.

L'exemple de Babbitt montre clairement que, malgré des affinités incontestables avec la droite, les néo-humanistes américains de cette génération n'étaient pas politisés, au sens qu'aucune synthèse doctrinale n'était encore mûre historiquement ni transposable aux luttes intérieures de leur pays ou à son rôle dans le monde. Après tout, Joseph de Maistre, Bonald et même Burke ou Lord Acton demeuraient alors des nourritures rébarbatives pour les Américains, à part quelques intellectuels complètement détachés de la masse. Cette coupure avec le monde réel caractérise encore présentement un autre type de conservateur, qui s'est souvent manifesté aux Etats-Unis, l'expatrié volontaire. Henry James, auteur de chevet des néo-conservateurs esthètes de 1950, était venu en dilettante, en amateur, aux sources de la culture, de la beauté, sises sur la rive européenne. Toute son œuvre romanesque se ressent de cette évasion, et précisément par la ténuité de la trame sociale. Conservateur de préjugés et de goûts, Henry James n'était point sollicité par la réflexion politique¹; d'autres expatriés plus récents offrent aux nouveaux théoriciens des exemples plus ambigus. Il y a T. S. Eliot, dont le prestige poétique demeure grand; seuls des extrémistes, pourtant, peuvent souhaiter implanter aux Etats-Unis son autoritarisme ecclésiastique à l'espagnole, formule anti-démocratique par excellence, même au sens le plus banal de ce terme. Les écrits socio-politiques du poète n'ont guère qu'une valeur de curiosité²; Rossiter s'y attarde peu. Mais il tait, comme Kirk, même le nom d'Ezra Pound qui, lui, céda jusqu'au bout à cette tentation fasciste immanente à la contre-révolution, et dont, précisément, le néo-conservatisme américain conteste l'attrance, en invoquant pour sa part l'exemple de Burke et des Anglais.

Leur propre situation par rapport à la Grande-Bretagne, vue dans son passé ou dans son présent, est un sujet de préoccupation et de division chez les néo-conservateurs américains d'aujourd'hui. La vieille Angleterre, celle des grands parcs privés que célébrait il y a un peu plus d'un siècle Washington Irving, celle de la monarchie, du parlement, émeut nostalgiquement un Russell Kirk. Tout son livre, *The Conservative Mind*, est construit en fonction d'une unité anglo-saxonne inaltérable et profondément sentie; Burke prépare John Adams et Calhoun — ce qui est incontestable — mais pourtant Coleridge, celui de *The Constitution of the Church and State according to the*

1. Le seul de ses romans où il effleure un problème politique, *The Princess Casamassima*, 1886, ne nous vaut qu'une bien pâle peinture de l'anarchisme.

2. On en trouvera des citations très caractéristiques dans Robbins, R. H. *The T. S. Eliot Myth*, 1951, notamment au ch. 2. Les textes essentiels sont *The Idea of a Christian Society*, 1939, et *Notes toward the Definition of Culture*, 1948.

Idea of each ou même Newman et Macaulay présentent bien peu d'affinités réelles avec les courants politiques d'Outre-Atlantique. A mesure que l'on s'avance dans le siècle, la spécificité de la culture américaine s'accroît au point que l'alternance Etats-Unis-Angleterre, qui préside au déroulement de son exposé, devient artificielle. Le pur conservateur *yankee* est du reste chauvin, souvent xénophobe voire anti-anglais. Aujourd'hui, par malchance, il défend des positions socio-économiques battues en brèche en Grande-Bretagne même, grâce aux travaillistes mais, de fait, avec l'accord tacite de conservateurs britanniques qui se flattent, au sens strict, de n'être point réactionnaires. Egalité devant l'école, devant la médecine, devant un fisc qui grignote les fortunes, immense nivellement social, telle est au moins la direction où s'engage l'Angleterre contemporaine. Si bien qu'un Américain qui vomit l'étatisme, le socialisme, la décapitation par l'impôt des soi-disant élites, ne peut contempler cette incontestable démocratisation avec plaisir. Son Angleterre d'élection est morte. Kirk parvient à en préserver une image d'Epinal idyllique et rayonnante, mais Rossiter, plus pratique en cela, préconise une transposition des thèmes conservateurs européens, britanniques aussi bien que continentaux!

Car le néo-conservateur des Etats-Unis doit être fidèle à sa propre tradition nationale — le réflexe patriotique étant l'un de ses plus forts atouts — et répondre à l'attente d'un peuple harcelé de doutes et tourmenté par l'angoisse. Sous peine de ne pas toucher les masses (comme c'était le cas d'un vieux maître idéaliste comme Babbitt), il lui faut prendre la relève de l'éducation civique obligatoire et se rencontrer avec les slogans des Chambres de Commerce, de l'*American Legion* ou de la presse Hearst. Ce n'est qu'à ce prix que la doctrine peut atteindre — dans le cadre institutionnel existant — à une efficacité proprement politique. Constamment le néo-conservateur établit une sorte de navette mentale entre ses préférences secrètes, ses théories prestigieuses et, en regard, les thèmes ressassés des harangues électorales. Il ne touchera son but qu'en convainquant ces foules que, contre son gré profond, la démocratie électorale a suscitées. En passant en revue les principales affirmations de la nouvelle droite américaine, nous constaterons fréquemment une sorte de chant alterné; la première voix est pure, cristalline; elle émane des anti-modernistes lettrés et comble les aspirations d'une clientèle choisie; la seconde, plus populaire, plus stridente, ne reculant pas parfois devant les compromissions démagogiques, aura seule une signification politique réelle. Pour prendre le problème par un autre biais, tout se passe comme si le néo-conservateur américain recherchait une formule où pussent s'équilibrer dans un plateau de la balance les souvenirs nationaux, révolutionnaires y compris, et, dans l'autre, un complexe de positions traditionalistes éternelles portant sur la religion, la morale, la société, les techniques de gouvernement; une oscillation se produit souvent et tantôt nous entendons, avec Rossiter par exemple, l'écho, un peu assourdi sans doute, de cette démocratie individualiste que Whitman chanta jadis, tantôt, au contraire, nous percevons, à travers une

phraséologie anglo-saxonne passablement circonspecte, l'âpre revendication anti-égalitaire de nos propres maurrassiens. Cette constante ambivalence est immanente aux structures socio-politiques américaines et on la retrouvera à propos des thèmes-clés que nous nous proposons d'évoquer désormais en les isolant.

L'affirmation impérative de la transcendance est le point de rencontre des conservateurs de toute obéissance. Même s'ils n'y croient qu'à moitié — ou point du tout — il leur faut postuler, pour la tradition qu'ils exaltent, une origine surnaturelle. Burke, prenant en cela la relève de Bossuet, fondait l'ordre social sur un principe divin. En 1956, la propagande américaine — et aussi cette propagande officieuse qu'assurent les revues à grand tirage (dont le *Reader's Digest* offre un raccourci) — appuie en tout lieu la pratique religieuse comme elle accrédite la révélation prophétique. Toute forme de surnaturel quelle qu'elle soit agréée du reste à cette version de l'américanisme : Eglises, confessions et sectes chrétiennes, Judaïsme, Islam, Bouddhisme, Shintoïsme sont constamment présentés dans un éclairage favorable et qui vise à atténuer les oppositions, pourtant tranchées, séparant ces doctrines¹. En revanche, la libre pensée, l'athéisme sont honnis. Un bloc de croyances surnaturelles est mis en avant, qui servira politiquement de rempart contre les offensives rationalistes et progressistes. Citons ici quelques thèmes des intellectuels néo-conservateurs, qui rencontrent et stimulent cet immense appétit mystique qui s'est emparé des masses américaines. D'abord, leur version du passé laïque de la République américaine; on sait que Jefferson prétendait dresser un mur entre les Eglises et l'Etat et que le principe de la séparation fut inscrit pour la première fois au monde dans la Constitution fédérale, cette Constitution que les traditionalistes américains ne peuvent néanmoins renier. De fait, officiellement et sur le plan juridique, la laïcité est réaffirmée, notamment par ces arrêts de la Cour suprême qui proscrivent l'octroi de fonds publics à l'école privée²; encore que mise en avant par certains défenseurs de l'école catholique, mais pas tous, loin de là, la revendication de subventions pour l'école confessionnelle ne risque guère d'aboutir aux Etats-Unis pour le moment; et, en général, les néo-conservateurs ne s'aventurent pas volontiers sur ce terrain brûlant. Cependant un théisme proprement surnaturel et transcendant, très différent du vieux déisme, demeure la clé de voûte de tout le système social qu'ils préconisent, de leur théorie constitutionnelle, pédagogique, économique. Le glissement d'une laïcité, qu'ils combattent ouvertement sous le nom de *Secularism*, vers une défense systématique de la croyance, de la pratique religieuse et de l'institution ecclésiastique, les amène à repenser leur propre tradition nationale. Quand les auteurs de la Déclaration d'indé-

1. La tentative de rapprochement entre christianisme et bouddhisme est fréquemment reprise présentement aux Etats-Unis. Cf. Northrop, F.S.C. *The Meeting of East and West*, 1946. On mentionnera aussi le livre de Chard Powers Smith, *Yankees and God*, 1954, qui préconise une conciliation analogue.

2. Les aspects juridiques du problème sont admirablement présentés par Pfeffer, Leo, *Church State and Freedom*, Boston, 1953.

pendance, des Articles de Confédération et de la Constitution invoquaient la Divinité, ils se référaient, en effet, à un être suprême, à un grand architecte du monde, à un principe intellectuel et moral que leur philosophie finaliste, souvent mécaniste et toujours progressiste postulait comme une nécessité ou un parachèvement. Les textes ne manquent pas, de Franklin ou de Jefferson par exemple, qui attestent chez eux, comme fondement d'une tolérance nouvelle en leur temps, un agnosticisme et surtout une indifférence religieuse qui étaient la conséquence de cette décomposition des dogmes, déjà fort avancée à la fin du XVIII^e siècle. Dans l'ensemble, le vieux calvinisme était bien mort et la tendance unitarienne et libérale qui allait le supplanter autorisait tous les compromis individuels avec un agnosticisme, plutôt moral que religieux, dont la caractéristique essentielle était la progressive élimination de tout élément révélé et miraculeux. Même lorsque Washington, dans la célèbre *Farewell Address*, texte cher entre tous aux néo-conservateurs de 1956¹, affirme que la religion est le fondement indispensable de la moralité publique, lui, le plus conservateur des grands ancêtres, n'est pas tellement éloigné d'une telle position, qui allait se perpétuer jusqu'au XX^e siècle et prévaloir chez la plupart des confessions protestantes, du moins pour ce qui est de leur idéologie politique; celle-ci, en effet, s'infléchissait dans un sens laïque, précisément par contraste avec les puissances européennes réputées — selon une mythologie bien américaine elle aussi — absolutistes, féodales, cléricales, aristocratiques, obscurantistes et réactionnaires.

Or, cette libre pensée religieuse ou cette religion laïque, comme on voudra, appartiennent désormais au passé. Les néo-conservateurs n'ont pas tort, lorsque, parlant pour la majorité et plus encore pour les dirigeants du pays, ils mettent l'accent sur tout le contenu dogmatique, sacramentel, mystique, théologique de la conscience américaine d'aujourd'hui. Le déclin de l'unitarisme (malgré sa fusion avec les universalistes) est chiffrable, mais plus frappante encore est la perte de vitesse attestée par la tendance libérale chez toutes les confessions. Ce qui caractérise le plus l'orientation du moment, c'est la substitution, à ce que l'on pourrait appeler le modernisme protestant, d'une théologie beaucoup plus subtile, certes, que le vieux fondamentalisme littéraliste des sectes populaires, mais apparentée aux affirmations transcendantales d'un Karl Barth. Avec Paul Tillich², Allemand arrivé assez tard aux Etats-Unis, et surtout avec Reinhold Niebuhr se prodiguent les recours au surnaturel, les affirmations de la transcendance, de l'incarnation, du péché originel, etc..., etc...³. Sur le plan socio-politique, nous assistons pareillement au

1. Cité par Rossiter, *op. cit.*, p. 272.

2. On aperçoit d'innombrables vulgarisations, à l'usage du profane, de ces abstruses théologies. Pour Tillich cf. Kegley, C. W. ed. *The Theology of P. T.*, 1952.

3. Les rapports de l'idéalisme philosophique et du traditionalisme politique mériteraient une étude à part, qui est brillamment amorcée dans un article tout récent de Horowitz, J. L., *Science and Society*, Winter 1956. Cependant, l'inflexion de la croyance générale compte plus pour l'idéologie politique que des spéculations plus théoriques, plus techniques des spécialistes, ce qui n'empêche pas que M. Horowitz ait mille fois raison de remonter aux pré-supposés philosophiques du néo-conservatisme.

développement d'une sociologie religieuse fort complaisante au rôle institutionnel des Eglises, d'une psychologie qui met l'accent sur la valeur pour ainsi dire thérapeutique de la croyance, d'une psychanalyse du style de Jung qui achemine graduellement vers la transcendance, d'une histoire prophétique à la façon de Niebuhr qui, elle aussi, s'insurge contre l'idée de perfectibilité humaine¹. Certes, on ne peut attribuer à tous ces théologiens l'étiquette conservatrice. Reinhold Niebuhr a écrit dans des revues réputées avancées et ses vues économiques sont loin d'être conformes à l'orthodoxie libérale. Cependant et ce petit fait, en passant, me paraît révélateur : Clinton Rossiter, dans un article tout récent, où il tente de circonscrire le néo-conservatisme, conseille à ses adeptes de se mettre à l'école de Reinhold Niebuhr².

Cette inflation étonnante de l'élément surnaturel se rencontre à un niveau beaucoup plus bas, celui des sectes et des missions plus ou moins apparentées aux anciens réveils. Billy Graham est connu dans l'univers entier; les Témoins de Jehovah, les Mormons, les Pentecôtistes exercent leur action de par le monde sur des auditoires populaires. Encore que leurs vibrantes eschatologies puissent effrayer des conservateurs attachés à un patrimoine de dignité humaniste comme MM. Kirk, Rossiter, Viereck (qui ne font guère état de toutes ces prédications enflammées), il est hors de doute que leur revendication commune, à savoir que la conversion individuelle prime absolument toutes les réformes sociales (celles-ci du reste les laissant fort indifférents), s'intègre implicitement aux systèmes politiques conservateurs en ce que ceux-ci découragent constamment toute transformation rapide des structures par la voie législative ou exécutive.

Un phénomène également capital dans la cristallisation conservatrice est constitué par le rôle nouveau du catholicisme américain. Notons que nos théoriciens ont quelque peine à l'englober dans leur construction idéologique et que, sauf Rossiter qui est le plus impérialiste à cet égard, ils manifestent dans cette tentative quelque réticence. On constate, en effet, chez les catholiques un accroissement numérique massif (dû à la natalité, à l'immigration et à un bien moindre degré aux conversions) de même qu'une ascension économique de leurs adhérents qui modifie le rapport des forces politiques. Ainsi l'effort jadis pathétique (celui, par exemple, du cardinal Gibbons), tendant à montrer que les catholiques n'étaient pas étrangers à la communauté américaine, a porté ses fruits; or aujourd'hui, malgré la persistance de cet esprit conciliateur qui se traduit, chose rare chez une minorité, par l'atténuation dans le récit qu'ils en font des brimades et même des persécutions dont les catholiques furent victimes aux Etats-Unis³, on notera de plus en plus que comme *pressure group*, comme *lobby*, la hiérarchie élève le ton. Elle se rencontre plus ou moins avec les éléments puritains traditionalistes pour imposer ses propres conceptions morales, pour censurer les produits d'Hollywood, pour

1. On a également beaucoup vulgarisé Arnold Toynbee et jusque dans le *Readers's Digest*.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. C'est la tendance du livre de Maynard, R. P. Th., *Le Catholicisme américain*.

donner un certain ton à la littérature et même aux mœurs¹. Or idéologiquement — ceci n'échappera pas à un lecteur même occasionnel des feuilles paroissiales américaines — l'opinion catholique, dans son ensemble, embrasse socialement des positions conservatrices et même, en raison de la présence de nombreux éléments venus d'Europe orientale, activement contre-révolutionnaires. La nomination d'un Louis Budenz, le communiste repent, à l'Université Fordham, est à cet égard significative. Aussi bien, l'anti-marxisme militant est presque toujours assorti d'affirmations théologiques. Certes, tous les catholiques ne relèvent pas de cette nuance : on citera le groupe de *The Commonweal*, dont les positions ne sont pas sans parenté avec celles de la démocratie chrétienne en Europe. Toutefois, il n'y a guère de chrétiens progressistes aux Etats-Unis et l'énorme force numérique représentée par les catholiques américains est, si l'on prend quelque recul, alignée sur des positions idéologiques conservatrices : encore une fois, Clinton Rossiter en prend note.

L'affirmation de la transcendance, presque officialisée aujourd'hui², va de pair, on l'a vu, avec une théorie de l'histoire ou au moins avec une tendance particulière de l'explication historique. Pour le conservateur, les deux choses interfèrent constamment : il lui faut, en effet, liquider une fois pour toutes l'idée de progrès sous son aspect désirable, obligatoire ou fatal. Mais, plus concrètement, l'interprétation de la tradition nationale est pour le conservateur une mission fondamentale et sacrée, car il tire sa politique des leçons du passé. Ainsi Bainville a appuyé Maurras et a gagné bien des esprits à ses thèses, en stimulant le respect et l'admiration pour la grandeur de la monarchie française. Mais, en cherchant à définir et à expliciter son allégeance envers un passé exemplaire, le traditionaliste américain se trouve dans une situation manifestement différente de celle de nos maurrassiens, et fort ambiguë. En effet, son patriotisme, son civisme, enseignés dès l'école, coïncident avec le panégyrique de la république américaine. Point de terre des morts ici ou presque point, point non plus de patrimoine héréditaire biologique ou racial ; aux Etats-Unis, des instruments constitutionnels (mis en place par une révolution) préexistent chronologiquement et au territoire (les 13 colonies primitives devenant ensuite les 48 Etats) et au peuple américain qui, lui, devra son existence aux alluvions successives de l'immigration. Or, l'œuvre constituante des grands ancêtres est toute imprégnée de Locke et animée par la philosophie des lumières. Un consensus s'est réalisé sur cette interprétation qu'on ne pourra jamais éliminer totalement ; nos purs conservateurs de langue française comme Joseph de Maistre ne s'y sont pas trompés, qui honnissaient le déplorable exemple des anciennes colonies insurgées. Les reproches de vulgarité, de nivellement social, d'irrégion, voire d'anarchie, sont des lieux

1. Sur cette question on consultera utilement les livres de Paul Blanshard, notamment *American Freedom and Catholic Power*, 1949 et *Communism, Democracy and Catholic Power*, 1951.

2. Dans les nombreux actes publics du Président Eisenhower, entre autres.

communs, constamment repris dans les commentaires que le XIX^e siècle français vouait aux États-Unis.

Donc les néo-conservateurs américains sont contraints, à la fois par leur vocation traditionaliste et par leur situation de gens sans terre fixe (jusqu'à hier tout au moins)¹ comme sans ethnie homogène, de prendre en charge, avec plus de zèle encore que nos maurrassiens, une très brève histoire nationale, qui est, au sens strict, la patrie; ils seront davantage encore handicapés dans cette tentative par le caractère optimiste et progressiste, si souvent proclamé, de ladite histoire. Et quelles que soient leurs préférences aristocratiques secrètes, ils ne pourront jamais renier, comme Maurras le fit véhémentement, le protestantisme, celui du libre examen ou de l'oligarchie marchande, le vieil idéal maçonnique de fraternité et de progrès, ou le cosmopolitisme intense de leur culture. Même la pure tradition britannique de 1688 est, dès l'abord, étrangement contaminée sur le nouveau continent.

La lecture en commun des annales et des chroniques du passé ne pourra donc aboutir qu'à de minces retouches de détail et non pas à ce retournement total que Bainville inflige, par exemple, aux interprétations de Seignobos (pour ne parler que d'œuvres consacrées). Ne pouvant aller jusqu'au bout de leur pensée, les nouveaux doctrinaires, plutôt que de refondre dans son ensemble la représentation du passé, ont braqué une critique violemment éclairante sur quelques épisodes-clés, sur quelques étapes décisives du devenir national, en modifiant de fond en comble la perspective où on les apercevait généralement. Citons quelques-unes de leurs accentuations les plus fréquentes.

Il y a d'abord l'éloge frénétique du Puritain, tant malmené par la génération de 1920, iconoclaste, freudienne, marxiste, toujours irrévérencieuse envers les sombres, austères et pédants fondateurs. L'apologie du Puritain pieux, énergique, attaché à ses biens puisqu'il les gère en vertu d'un décret divin, pour lequel l'enrichissement est la sanction de la vertu, corrobore à la fois le renouveau religieux et la défense capitaliste. Elle est constante et se donne libre cours à la fois dans des travaux scientifiques et érudits comme ceux de l'historien Perry Miller, dans des synthèses beaucoup plus contestables comme le *Puritanism and Democracy* (1944) de Ralph Barton Perry et dans des vulgarisations innombrables. Mais la réhabilitation du puritanisme est trop évidente, trop massive, trop unanime pour pouvoir solliciter à fond les théoriciens subtils du néo-conservatisme.

Ils se heurtent à un problème plus délicat, comme nous l'indiquions, lorsqu'ils touchent à l'insurrection de 1775 et aux faits subséquents. On sait que la révolution américaine fut bourgeoise et marchande, qu'elle trahit plus vite qu'aucune autre les artisans et les ouvriers qu'elle avait utilisés à ses propres fins. Thermidor s'instaure sans coup férir et sera couronné par la consolidation fédéraliste de 1788. Il ne manquait pas, dans cette liquidation, de figures ou d'épisodes qui pussent agréer à l'âme traditionaliste. On exalte avec

1. Cette caractéristique est renforcée par les déplacements constants de la population ou mobilité horizontale.

Russell Kirk un John Adams, juriste épris de liberté et de propriété, défenseur des particularismes locaux, ancré dans son terroir, croyant sincère opposé également à la démocratie niveleuse de Jefferson et à la centralisation capitaliste de Hamilton; tous nos nouveaux conservateurs affectionnent ces hommes de l'ancien temps, fièrement jaloux de leurs prérogatives, attachés à la coutume locale et de préférence rurale, cultivant leurs originalités, leurs excentricités même avec la secrète complaisance de l'éternel individualiste; on célèbre aussi ce John Randolph, ancêtre à bien des égards du Sud de la nullification et de la sécession, qui s'écriait sans fausse honte, en toute horreur du jacobinisme français : « Je suis un aristocrate, j'aime la liberté mais je hais l'égalité ¹. » On rejettera en revanche les démocrates avancés, Jefferson, Sam Adams et plus encore Thomas Paine, le partageux, le libertaire que Théodore Roosevelt traita d'ignoble petit athée. Mais on défendra les "beaux esprits" du Connecticut, qui surent réconcilier un fédéralisme modéré, une théologie orthodoxe et le néo-classicisme littéraire. On ressuscitera les légistes comme John Marshall, dont les arrêts créèrent de toutes pièces une jurisprudence à la dévotion des possédants. Mais il s'agit là de ces années du début du XIX^e siècle où le passé révolutionnaire est mis en veilleuse, au moins jusqu'à la flambée égalitaire du jacksonisme. Russell Kirk, gêné par le fait révolutionnaire lui-même, va plus loin et reprend à son compte cette idée de Burke que la révolution américaine, plutôt qu'un soulèvement violent et subversif, est en réalité une réaction conservatrice (conforme à la plus pure tradition anglaise) contre une innovation du pouvoir royal ². Emerson, dont nous avons signalé plus haut l'individualisme si opposé aux masses, s'écria pareillement à propos de la célèbre Boston Tea party, prodrome de l'émancipation coloniale : "Si nous avions continué à jeter du thé dans la mer ç'aurait été une activité révolutionnaire, mais notre révolution se fit dans l'intérêt de la morale et fut donc anti-révolutionnaire ³." On ramènera, suivant un procédé que nous connaissons bien en France, les soulèvements à des proportions d'échauffourées, pour déplorer surtout les fausses manœuvres du cabinet britannique, pour célébrer enfin plutôt la période constituante que la période insurrectionnelle. Aussi bien, les interprétations économiques ou populaires du phénomène sont en régression. Howard Fast est à l'index.

Cette version des origines prend encore plus de mordant et d'agressivité — parce que la question noire est en jeu — lorsqu'on aborde, sous l'égide des néo-conservateurs, la crise cruciale de la Sécession. Ils exploitent à fond ce romantisme nostalgique qui va aux causes perdues et que l'imagerie de *Autant en emporte le vent*, le livre ou le film, a popularisé aux quatre coins du globe. Ces bons planteurs paternalistes, contre lesquels les politiciens radicaux du Nord s'acharneront ensuite, ces noirs satisfaits, ces mille gracieuses

1. Russel Kirk lui a consacré une vivante et vibrante monographie, *Randolph of Roanoke, A Study in Conservative Thought*, 1951.

2. Kirk, *op. cit.*, pp. 15 et 71.

3. *Journal*, vol. IX, p. 553, 1863. Ce curieux texte m'est signalé par M. Gonnaud.

élégances de la vie à la plantation ne sont que préparation et aménagement pour les constructions doctrinales. En somme, dira-t-on, ce fut une erreur de bousculer les structures du Sud; c'en fut une autre, une fois la victoire du Nord acquise, de faire en quelque sorte expier aux Sudistes leur héroïque résistance et d'intervenir pour imposer aux noirs un statut. Comme la révision des événements de 1775, la dénaturation par les néo-conservateurs de ceux de 1865 comporte une répercussion politico-sociale très actuelle. Il faut citer ici Russell Kirk qui, pour une fois, critique John Adams vieillissant et déplore chez lui cette passion libertaire, pourtant bien contenue, qui s'enflammera de nouveau en faveur des esclaves : "Bien sûr, il avait raison de détester l'esclavage, tous les grands propriétaires virginienais le détestaient aussi; il avait raison, bien sûr, lorsqu'il s'efforçait d'empêcher l'extension de ce fléau aux nouveaux territoires. Mais, en se prévalant du lustre propre aux réformistes, il perdait de vue la prudence des conservateurs. Renversant le processus coutumier, lui qui, dans sa jeunesse, avait été adversaire du changement, devenait le vieux champion des modifications radicales. Déjà la voix fanatique de Garrison s'élevait derrière lui et, après sa mort, en Nouvelle Angleterre, la conduite des affaires en vint à tomber au niveau de l'humanitarisme étroit et intolérant d'hommes comme Sumner et Phillips, prêts à affronter toutes sortes de calamités nouvelles pour extirper un vieil abus ¹. »

Donc le particularisme forcené de Calhoun était en tout point préférable à l'humanitarisme d'un Wendell Phillips, cet esprit généreux qui, à l'encontre de la plupart des abolitionnistes, transféra après la guerre son ardeur réformiste à la cause ouvrière. Du reste, la défense du particularisme local en 1840 conduit à celle du *Ku Klux Klan* de 1870 et aboutit aujourd'hui à la justification de la ségrégation. Le Sud, par son racisme presque unique dans la civilisation dite occidentale, est à la fois un symbole et un réservoir d'idées rétrogrades. Or, seul parmi les régions des Etats-Unis, le Sud a pu figurer pour certains littérateurs un idéal comparable à la "terre des morts" barrésienne. Un mythe du Sud s'est élaboré, mis en valeur d'abord naïvement par les auteurs "couleur locale" des années 1880; ce mythe résiste à toutes les transformations socio-économiques et s'accrédite enfin, sous une forme beaucoup plus intellectualisée, grâce à des écrivains comme le poète-essayiste Allen Tate. Celui-ci chante d'abord les morts de la Confédération sudiste, ce qui pourrait ne point comporter de visées idéologiques, mais ces dernières s'affirment dans les *Reactionary Essays* (1936), où tout l'édifice théologique, philosophique, esthétique et socio-politique de la droite est restitué dans le style le plus authentique. Or, il y a vingt ans, les opinions du poète étaient considérées comme les outrances qu'elles sont en effet, originales et même piquantes parce qu'elles allaient si volontiers à contre-courant. En 1955 au contraire, toute cette école naguère dénommée agrairienne — et alors exclusivement littéraire — est annexée par Rossiter dans son inventaire et, de

1. *Op. cit.*, pp. 211-212.

plus, les propos publics de M. Tate¹, même ceux qu'il prononce en Europe, sont nettement politisés. D'abord voulue comme un paradoxe de clerc ou comme un exercice d'école, la réhabilitation du mot *réactionnaire* peut s'imposer demain comme celle du terme *conservateur*, qui a déjà prévalu. Avec cette tendance, on verra ainsi se démasquer certaines positions extrêmes, communes à toutes les droites, celles qui affleuraient chez T. S. Eliot et qui contredisent même aux doctrines d'un centre droit partisan des garanties constitutionnelles, de la laïcité de l'Etat et d'un libéralisme économique mitigé. On pressent ces quolibets anti-modernistes, que nous connaissons bien, contre le suffrage universel, contre l'égalité effective des races, contre l'instruction des masses et cette perpétuelle apologie d'un ordre féodal suranné, volontairement et explicitement ennemi du progrès. Quand on tait les travaux de H. Aptheker sur les révoltes serviles, quand on discrédite le geste héroïque de John Brown, quand on ridiculise les abolitionnistes, on prépare en sourdine la réaction conservatrice de 1956 qui, si elle est liée à la contre-révolution thermidorienne des années 1780, prolonge aussi et peut-être d'une façon plus consciente chez ses apologistes le vieux Sud négrier et les divers *Ku Klux Klan*. Grâce, en effet, à ses défenseurs lettrés et à la complaisance qu'ils rencontrent auprès de l'opinion modérée et même éclairée, le Sud regagne sur le front idéologique la bataille que l'on aurait pu croire définitivement perdue en 1865².

On peut aussi souligner la connexion patente qui rattache le mouvement néo-conservateur d'à présent à une autre crise de conscience nationale, celle de 1898. En effet, deux familles intellectuelles, l'une autoritaire, chauvine, amie des privilégiés mais passablement démagogique à ses heures, l'autre démocrate à l'ancienne façon, pacifique et effrayée par les conséquences du grand capitalisme à tendance monopoliste, se sont affrontées à l'occasion de la guerre hispano-américaine, prototype, s'il en fut, de la conquête impérialiste. D'une façon générale, les historiens libéraux comme Charles Beard éprouaient peu de sympathie pour l'impérialisme, pour la diplomatie du dollar, pour les procédés économiques brutaux comme le *boycott* ou le *dumping*, tout ceci assorti sur le plan de la politique intérieure d'une féroce persécution du syndicalisme et des revendications ouvrières. Au reste, les doctrinaires conservateurs d'antan demeuraient en général trop esthètes pour louer ces millionnaires bâtisseurs d'empires industriels qui, pris individuellement, étaient des héotiens et des barbares. Le conservateur idéologue ne pouvait s'empêcher d'apercevoir, dans les innovations technologiques et même dans le formidable privilège que la fortune rapidement acquise conférait brusquement à certains, une entorse à son programme de stabilité, de rigidité des classes ou des états sociaux. Le rêve de la démocratie grecque à la manière sudiste,

1. Cf. *Sewanee Review*, Spring 1955.

2. Sur les diverses interprétations de la guerre cf. l'article parfaitement objectif de l'historien britannique Marcus Cunliffe "The Causes of the American Civil War", *History Today*, Novembre 1953, et Aptheker, H., *Negro Slave Revolts*, 1944.

dont nous faisons mention, n'a que peu de chose à voir avec ces métropoles industrielles où un prolétariat d'immigrants récents s'oppose à une classe fabuleusement enrichie, celle que décrivait Thorstein Veblen, elle aussi en majorité nouvelle. Pourtant la défense et illustration du capitalisme, toute la thèse exceptionnaliste, qui légitime en somme la mission mondiale des Etats-Unis au milieu du xx^e siècle, toutes ces positions fondamentales de la nouvelle droite américaine ne peuvent guère s'accorder avec une mise en accusation poussée des méthodes capitalistes de 1900. Certes, on mettra l'accent, avec Russel Davenport¹ ou F. L. Allen², sur les changements intervenus depuis le début du siècle, sur le déclin des grandes banques, sur la redistribution du capital à un plus grand nombre de porteurs, sur la dispersion des responsabilités aux mains de nombreux *managers*³. Les temps des autocrates comme Rockefeller, Morgan ou Ford sont révolus. Pourtant, il est tant de continuité dans le capitalisme américain, tant d'analogies entre 1900 et 1950, ne fût-ce qu'au point de vue des rapports entre le capital et le pouvoir politique, que la prise en charge morale du premier impérialisme militariste de 1898 devenait indispensable; elle tend de plus en plus à se substituer à la présentation critique qu'en faisaient les historiens libéraux. Parmi les biographies de tendance hagiographique, auxquelles se complaisent les nouveaux doctrinaires de la conservation sociale, relevons un *Elihu Root and the Conservative Tradition* (1954) de Richard W. Leopold, où le médiocre politicien affairiste qu'est Root est célébré précisément en tant que mainteneur, en une période qualifiée — souvent à tort — de "progressive". Plus révélatrice encore à cet égard, nous paraît l'étude consacrée par M. Thornton Anderson à *Brooks Adams, Constructive Conservatrice* (1951), titre-programme s'il en fut. Frère cadet de Henry Adams, autre défenseur des traditions révolues, Brooks Adams échafauda une philosophie de l'histoire à la manière allemande, qui ne brille guère par la cohérence. Cependant, ce dernier représentant de l'illustre dynastie présidentielle avance quelques idées dont l'affinité avec le néo-conservatisme est patente. Il a émis des vues prophétiques sur le rôle mondial qu'auraient à assumer les Etats-Unis et s'est en somme rallié à la tendance centralisatrice et autoritaire qui gêne certains tempéraments plus libéraux. Il a été fort soucieux de l'élite nouvelle, celle qui devait fournir le haut personnel administratif ou militaire et, comme beaucoup de conservateurs, il se range à une conception aristocratique et nullement populaire ou socialement niveleuse de l'éducation. Quoique fort tiède en matière de croyance, il prône la religion comme élément de cohésion sociale, de même il défend la famille, condamne le féminisme et laisse percer une pointe d'anti-sémitisme très carac-

1. *U.S.A. The Permanent Revolution* by the editors of *Fortune* with the collaboration of Russell W. Davenport.

2. *The Big Change, America Transforms itself, 1900-1950*, 1952.

3. Il est indispensable de connaître, en même temps que ces plaidoyers, les critiques du système; signalons ici Victor Perlo, *American Imperialism*, 1951, et *The Income Revolution*, 1954, où sont mis en question les chiffres de l'économiste officiel Kuznets; on trouvera des conclusions analogues chez Gunther Stein, *The World the Dollar built*, 1953.

téristique¹. Tout cela forme un ensemble spécifique dont l'intérêt pour nous réside surtout dans le fait qu'un biographe sérieux ait éprouvé le besoin d'en faire l'éloge en 1951. Autre apologie, d'un style analogue encore que moins accusé, le *Rockefeller* de Allan Nevins (1940). Les néo-conservateurs poursuivent leur révision de l'histoire jusqu'à Franklin Roosevelt qu'ils ne manquent jamais une occasion de dénigrer².

Tout ceci nous achemine, en effet, vers une philosophie politique précise. Le péché originel, la non-perfectibilité de l'homme, la soumission nostalgique à certaines leçons du passé sont autant d'options idéologiques qui préparent les formules, les recettes politiques directement applicables. Ici, du reste, le néo-conservateur américain se trouve sur un terrain plus solide que lorsqu'il pleurait, assez anachroniquement malgré tout, la Confédération sudiste. Nous ne pouvons que citer quelques exemples, mais il est clair que nos doctrinaires apprécieront, dans le système américain, tout ce qui freine ce qu'il est convenu d'appeler la démocratie, au sens où celle-ci est l'expression, par le suffrage universel, des couches laborieuses et déshéritées de la population. Tout ce qui, dans le système des *checks and balances* et dans l'arrangement biparti, s'oppose, par exemple, aux saccades du régime d'assemblée recevra l'approbation du conservateur américain. On dirait que celui-ci, quoique parfois partisan en son for intérieur d'un vote plural ou compensé, a digéré le suffrage universel parce qu'un subtil système de prescription et de compensation a permis d'en atténuer les effets. Ainsi on se résigne volontiers à l'élection présidentielle de type plébiscitaire, celle-ci succédant à une "nomination" du candidat par des comités restreints et dans une large mesure cooptés. On se félicite des vastes pouvoirs du président, quand il s'appelle Eisenhower, tout en défendant les rôles respectifs du Sénat — et de ses Commissions — ou de la Cour suprême. On voit avec faveur le règne, au cabinet et ailleurs, du *businessman*. On révère l'armée, symbole patriotique et prototype des organisations hiérarchisées, autoritaires, secrètes. Certains conservateurs affectionnent même le proconsul militaire. A tout prendre, le schéma centralisateur à la façon d'Hamilton l'a finalement emporté sur les mécanismes lâches, peu structurés et peu agissants que prônaient les vieux défenseurs des Etats contre le léviathan fédéral. On pourrait même soutenir que le sort d'un véritable parti conservateur américain est lié à la prédominance d'une *pullman-class* assez restreinte et qui, du fait même de la structure oligopolique de l'économie, tendra toujours à renforcer une autorité politique unitaire qui est sa chose. Même si l'on se refuse à cette interprétation, il demeure que les fonctions de l'Etat moderne, surtout en période de tension internationale prolongée, exigent un très ferme regroupement des pouvoirs dans un petit nombre de mains. Aucun conservateur, lorsqu'il se tourne vers la politique réelle, ne peut sérieusement prôner en matière de

1. *Op. cit.*, p. 60 et p. 215, note 23. Ce genre d'aveu est évidemment exceptionnel chez les néo-conservateurs américains.

2. Même Kirk, incidemment, *op. cit.*, p. 168.

gouvernement les méthodes décentralisatrices de Jefferson ou les théories particularistes de Calhoun.

Cependant, il pourra néanmoins jouer en quelque sorte sur les deux tableaux. Sa vocation traditionaliste lui rend chers les groupements locaux ou privés qui, en majorité, sont composés de notables ruraux ou provinciaux prudents, circonspects, ennemis du changement. Le bouleversement novateur du *New Deal* était parti, ne l'oublions pas, de la Maison Blanche et du *Brain Trust* (aujourd'hui voué à l'exécration) que Franklin Roosevelt y avait rassemblé. A côté du renforcement en matière financière, économique, diplomatique, militaire d'un gouvernement qui se trouve être celui des grandes affaires¹, il y a donc place, aux yeux du conservateur, pour une réhabilitation des collectivités locales, ces collectivités qui seules assurent la diversité, la variété, la bigarrure bien-aimées des fervents du passé. On aperçoit aussi des plaideurs en faveur des Etats. Dans un livre récent, *The States and the Nation* (1953), M. Leonard M. White se fait l'avocat d'une extension de leurs attributions, notamment pour ce qui est de l'organisation des élections, du pouvoir policier, des affaires scolaires et fiscales. Il va jusqu'à préconiser le développement des relations interétatiques. Ces mêmes thèses sont appliquées au comté, à la municipalité et aux comités scolaires, à la justice locale (dont les formes, assez peu diversifiées malgré tout, sont prévues par les constitutions des Etats) et enfin aux organisations privées, confessionnelles, charitables, professionnelles, etc... On retrouve ici le thème idéologique de la libre entreprise, préférée même en des matières inattendues comme l'épidémiologie à l'hydre tentaculaire du pouvoir étatique. Et, encore une fois, l'orientation intellectuelle et morale des Américains étant ce qu'elle est, on peut être sûr que, même en matière scolaire (où l'élection des comités est en général prévue statutairement, et à plus forte raison s'il s'agit de groupements recrutés par pure et simple cooptation) la base locale sera fournie par des éléments bourgeois stables, bien-pensants, oligarchiques de tendance, qui ne peuvent qu'agréeer au doctrinaire conservateur. Celui-ci pourra donc, en 1956, réconcilier son militarisme (nécessairement centralisateur) et sa défense des grands oligopoles avec son attachement sentimental à l'église, à la mairie du village, à l'œuvre privée qui combattent aussi les réformes de structure. En matière de ségrégation, par exemple, le principe d'une large autonomie pour les divers Etats est une assurance pour les ennemis du changement. De même, pour le problème de la santé publique et de l'assistance, le large crédit moral ouvert aux œuvres privées et aux petites collectivités publiques constitue la meilleure garantie contre une médecine sociale et nationalisée dont on sait, d'autre part, que le Président Eisenhower s'est prononcé catégoriquement contre elle. Pareillement, lorsqu'il pense à l'instruction, le conservateur a en tête deux préoccupations fondamentales : d'une part le recrutement d'élites désignées par la naissance, la fortune, la classe sociale, qui seront soumises à

1. La démonstration en a été faite bien souvent; "Henri Claude" dans *Menaces de Crise, Menaces de Guerre*, 1954, met en avant des faits récents.

de longues études non utilitaires fondées essentiellement sur les humanités classiques. On rejette Dewey pour remettre en honneur Babbitt et Paul Elmer More. De fait, au point de vue technique, les meilleures écoles secondaires aux Etats-Unis, ne l'oublions pas, sont des écoles privées et archi-payantes. D'autre part, au niveau du *vulgus*, le conservateur se contentera d'une scolarité brève et superficielle; il craint fort les demi-instruits, les autodidactes, ceux qui ont reçu trop d'instruction pour leur situation sociale. Pourvu donc que le dressage civique et la formation religieuse imposés, sinon par les lois du moins par les *mores*, ne flanchent pas, le conservateur s'en remettra bien volontiers à des organisations locales, d'avance résigné à ce que les écoles publiques du Mississipi ou de l'Alabama continuent à n'offrir à leur clientèle qu'une instruction des plus rudimentaires. Notre système français ou celui qui s'organise en Grande-Bretagne à la suite de la réforme travailliste de 1945 est pour l'Américain, même relativement informé, un perpétuel sujet d'étonnement. Quant au doctrinaire conservateur, il en réfuse ouvertement le caractère unitaire, centralisé, uniforme et la tendance au moins partiellement égalitaire. Aux Etats-Unis, la réaction contre certains excès de l'éducation dite progressive, dérivée un peu à son insu des théories de Dewey (et qui parfois allait faillir à sa tâche d'enseigner aux enfants les éléments de la grammaire et du calcul pour les teinter de notions sociologiques vulgarisées) va profiter aux éducateurs ralliés par avance aux théories conservatrices et qui rejeteront ainsi en bloc les intentions fécondes de Dewey avec certaines réalisations excessives dont les plus aberrantes furent au demeurant tentées par des écoles privées.

Ces deux exemples de la santé publique et de l'éducation montrent assez comment le conservateur américain, se réclamant d'une tradition anglosaxonne libérale, va rejeter le complexe autoritaire de l'ancienne droite pour épouser en partie des slogans de son pays. Ayant, comme nous l'avons montré, relu et ré-interprété l'histoire nationale, il va y puiser certains principes socio-politiques renforcés par une tradition authentique, et les incorporer à la nouvelle doctrine. Et c'est pourquoi, dans la mesure précisément où il se tourne vers un vaste public et éventuellement vers le corps électoral, le néo-conservateur imitera plutôt la discrétion de Rossiter que le franc traditionalisme de Russell Kirk. Il ne s'attardera guère à des réactionnaires patentés comme Babbitt, More, Eliot ou Tate, car leurs prétentions aristocratiques et oligarchiques iraient nettement à l'encontre de la *vox populi*. Les types d'hommes dont Kirk, dans le dernier chapitre de son livre — l'une des plus sincères confessions de traditionalisme que nous connaissions — fait son idéal ne pourraient jamais toucher le cœur d'une foule américaine, éprise confusément d'égalitarisme dans la prospérité. Les hommes que Russell Kirk distingue pour cette distribution des prix de vertu sont, en effet, le pasteur franchement vieux jeu qui, dans sa paroisse, condamne la presse populaire, le cinéma, la radio et met en relief des vérités immuables, ou l'agriculteur usé par le travail, attaché à la sagesse ancestrale, qui apprend à ses enfants la

frugalité, la diligence et les détourne des facilités de la grande ville, ou encore le propriétaire terrien, respectable dans l'adversité, qui, dans sa maison délabrée, conserve néanmoins quelque chose des mœurs élégantes de l'ancien temps, ou enfin le petit industriel paternaliste, qui pratique les vertus éprouvées d'ordre et de régularité dans le travail, se méfiant des notions sentimentales de notre époque¹. Disons-le net, ces images d'Epinal ne seraient pas utilisables à l'occasion d'une élection américaine, ni non plus les nostalgies rétrospectives de Russell Kirk portant sur une Angleterre du reste oblitérée par la révolution industrielle et travailliste. Cette patrie spirituelle et idéale du conservatisme a été trop malmenée par de très vrais Américains, par Mark Twain, par Theodore Dreiser entre autres, pour pouvoir séduire personne en dehors de quelques professeurs de littérature. Dans la mesure où il veut être agissant, comme l'a très bien saisi Clinton Rossiter, le néo-conservatisme américain fera bien de mettre au rancart ces rêves de clercs, de même que l'apologie ambiguë de Metternich que nous devons à Peter Viereck.

Cependant, dans une perspective beaucoup plus réelle, le néo-conservatisme doctrinaire peut néanmoins s'intégrer au caractère américain et épouser les linéaments de celui-ci. On sait comment, après une longue période de discrédit, la notion de caractère national a été réhabilitée depuis dix ans par l'école d'anthropologie culturelle. Or, ce caractère, à la fois réalité tangible et projection idéologique, est étroitement lié (par des processus complexes dont l'analyse ne relève pas de notre propos) à un état social concret. Il vaut de suivre en détail la démonstration (fondée sur les travaux de Margaret Mead, de Karen Horney et de Riesman) où David M. Potter prouve en termes mesurés que tout le comportement national est lié à l'économie de l'abondance². Nous dirions volontiers que cette prétendue prospérité demeure encore un mirage pour de très importants groupements³ (noirs, mexicains, portoricains, main-d'œuvre agricole saisonnière, chômeurs et même employés ou maîtres d'école). Cependant elle est au moins une représentation, un rêve, une aspiration, un idéal proche et en voie de réalisation. Or, le haut niveau de vie, qu'il soit réel ou virtuel, procure une satisfaction, une sérénité, un optimisme indéniables. Cette euphorie, opposée comme thérapeutique aux angoisses de la fièvre obsidionale, rejoint précisément l'état d'âme (*mood*) conservateur décrit par M. Rossiter. Cette harmonieuse réconciliation du cœur et de l'esprit est caractérisée par un culte fervent, pieux du passé, une acceptation résignée ou enthousiaste du présent, et un acte de foi mesuré dans un avenir qui les prolongera sans discontinuité comme sans rupture. Kirk évoque fréquemment, à propos de ses illustres modèles, cette représentation du temps historique qui constituerait peut-être la ligne de démarcation la plus constante entre le conservateur et le progressiste. D'un côté l'amour

1. Nous paraphrasons ici en conservant les termes caractéristiques les pp. 436-437 de *The Conservative Mind*.

2. *People of Plenty, Economic Abundance and the American Character* Chicago, 1954. Cf. surtout le chap. II.

3. Nous renvoyons sur ce point à l'ouvrage déjà cité de Gunther Stein.

du passé, la complaisance envers le présent (que l'image exceptionnaliste de l'Amérique matérialise fort à propos), la méfiance profonde vis-à-vis des innovations sacrilèges, de l'autre une analyse serrée des civilisations disparues et particulièrement des générations encore proches, qui fait ressortir l'injustice irrationnelle de leurs statuts sociaux, jointe à la ferme assurance, fortifiée par de nombreux précédents réformistes ou révolutionnaires, que l'appareil institutionnel peut se retoucher, se refaçonner, s'améliorer. Les conservateurs américains tiennent donc par-dessus tout à l'image flattée qu'ils offrent de leur pays et à l'idéologie qui en est la réplique ou le prolongement. Ce qui les sépare d'un Maurras (certains extrémistes exceptés), c'est que, à quelques nuances près, leur âge d'or politique, pour être, comme le sien, en arrière plutôt qu'en avant, se situe dans un passé si proche que les vestiges au moins n'en ont pas été effacés du présent. L'américanisme, tel qu'ils prétendent l'exporter vers nous, malgré quelques fâcheuses contaminations, persiste selon eux pour l'essentiel aux États-Unis, intact. Comme le néo-conservateur a pu prendre en charge l'histoire nationale malgré la crise de l'indépendance, il va encore une fois, à quelques accentuations près qui lui sont propres, accepter les théories sociales et économiques majoritaires du moment, cette adhésion conditionnant en fait son avenir politique.

Il en va ainsi pour le problème des classes sociales : le conservateur américain n'a pas besoin de se poser, comme jadis Irving Babbitt, en adversaire du présent, car l'évolution récente corrobore ses préférences secrètes. Jadis, en effet, l'Amérique, avec ses terres libres, théoriquement au moins ouvertes aux pionniers, l'Amérique où l'immigrant venu de pays racistes et féodaux pouvait tenter sa chance et parfois faire fortune, l'Amérique figurait, par contraste avec l'Europe, une sorte de paradis démocratique. Il est difficile de savoir quel était au juste le degré de la mobilité sociale en 1840, en 1880 ou en 1920 ; mais, même si des vérifications, du reste extrêmement malaisées, pouvaient cerner le problème empiriquement, il resterait que les États-Unis ont donné l'exemple d'une mobilité à la fois verticale et horizontale peut-être sans précédent dans la civilisation occidentale. Au contraire, en 1950, il est clair — et on a pu le vérifier¹ — que cette mobilité est en voie de régression, qu'elle ne diffère guère de ce qu'elle est en Europe occidentale. Malgré l'élévation du niveau de vie, les chances d'ascension pour l'individu ne sont pas sensiblement supérieures aux États-Unis. En fin de compte, le doctrinaire conservateur, qui prône en secret les hiérarchies héréditaires, les classes fixes, les castes, retrouve donc une confirmation et un encouragement dans le tableau véridique de la société américaine que nous offre le sociologue. Pour peu qu'il veuille bien, une fois de plus, taire certaines affirmations extrêmes, il trouvera bien des raisons de se réjouir de l'état actuel des choses. Voici une classe riche, nombreuse et stable, féruée de ses privilèges, à laquelle la domination

1. La bibliographie du sujet est immense mais citons les résultats de Lipset, S. M. et Rogoff, *N. Commentary*, déc. 1954. Les critiques dont ils ont fait l'objet ne les infirment pas sérieusement à nos yeux.

des affaires a assuré la prépondérance politique; voici des classes moyennes également favorables à ce système et auxquelles le vieux mirage de la fluidité sociale accorde une compensation suffisante; voici une élite ouvrière également attachée et aux avantages obtenus et d'une façon générale aux cadres sociaux. C'est du moins là l'opinion majoritaire des syndicats où maints théoriciens de l'heure comme Galbraith¹ voient des forces stabilisatrices, modératrices. Dans la mesure où elles peuvent s'exprimer par le canal de leurs immenses centrales syndicales, les masses ouvrières demandent, en effet, plutôt la sécurité que l'amélioration de leur condition, plutôt la continuation de la prospérité qu'une véritable promotion. La prédominance de ces thèmes — diffusés par tous les moyens de communication modernes — confirme donc l'influence conservatrice. L'une des plus grandes habiletés des conservateurs modérés est d'avoir renoncé à leurs préventions anti-populaires et de s'être annexé, au moins sur le papier, les forces vives d'une classe ouvrière au demeurant fort embourgeoisée. Un politicien particulièrement estimé des néo-conservateurs, le sénateur Taft, avait copieusement utilisé et exploité cette situation.

Cette même collusion entre théoriciens et praticiens se produit aussi sous l'égide des doctrines ou du moins des vulgarisations économiques. Les vieux conservateurs s'associaient, certes, des économistes; William Graham Sumner défendait au début du siècle une libre entreprise intégrale, tandis que le doux lettré Paul Elmer More lançait ce mot féroce, à savoir que pour l'homme civilisé les droits de la propriété sont plus importants que le droit à la vie². Toutefois, jusqu'à ces dernières années, la prise en charge de la pensée économique par un conservatisme à la fois global et concrètement applicable ne s'était pas véritablement réalisée. C'est chose faite aujourd'hui; d'une part le conservateur reste sentimentalement attaché à cette libre entreprise, qui, reliée au thème du pionnier, suscite tant d'enthousiasme dans les cœurs vraiment américains. Il se délecte aux arguments de F. Hayek qui démontrait avec un vibrant pathétique que l'intervention étatique dans l'économie constituait — et c'est le titre de son célèbre livre — *la Route de la Servitude*. Cette connexion infrangible que le conservateur se plaît à tisser entre les diverses libertés autorise l'image du *bundle of freedoms* d'Eisenhower.

Mais simultanément, le nouveau conservateur américain a jeté du lest. Il s'est assimilé, par le truchement de vulgarisateurs compétents, Lord Keynes et Schumpeter. Il a accepté l'image d'une économie oligopolique où, de fait, la libre concurrence ne joue qu'un rôle singulièrement réduit. L'absolutisme libéral, celui de Say et de Bastiat, est bien mort. Un vulgarisateur comme George Soule³ vous fait un tableau de la concentration des entreprises qui s'accorde en gros avec celui du marxiste Gunther Stein. On ne peut nier l'évidence. Cependant, grâce à des notions comme la fixation des prix sur

1. Galbraith, J. K. *American Capitalism. The Concept of Countervailing power*, 1952.

2. Kirk, *op. cit.*, p. 380.

3. *Introduction to Economic Science*, 1948.

le marché, l'existence de blocs distincts dont les forces se composent et s'équilibrent (trusts, Etat fédéral, syndicats, acheteurs, agriculteurs, petites entreprises, etc.), on maintient à la fiction libérale une base suffisante dans la réalité. Un dirigisme partiel, universellement admis et appliqué par l'un et l'autre parti, est quasiment accepté par les néo-conservateurs. Ceux-ci, ayant infiniment élargi et assoupli leur doctrine initiale, endossent l'américanisme actuel et prétendent seulement en renforcer certains traits.

Leur ambitieuse tentative ne va pas sans quelque hésitation en matière de programme politique. Bref, il est plusieurs droites américaines médiocrement fusionnées, la pointe extrême possédant plus de mordant que les modérés ne l'admettraient volontiers. Rossiter éclaire ces divergences en politique intérieure par un aveu passablement ingénu; il en vient, dans son ferme propos de se situer en fonction de la conjoncture réelle, à recenser les attitudes conservatrices (en 1953) à l'endroit du sénateur McCarthy. D'abord l'ultra de s'écrier : "Voilà le gars qu'il nous faut", puis le modéré : "Un peu brutal, ce Joe, mais il obtient des résultats", enfin le conservateur libéral (à l'anglaise) : "C'est lui qui nous fait le plus de tort à l'étranger¹." Car les désaccords et les controverses des conservateurs entre eux ne sont nulle part plus aigus qu'en politique extérieure. Il en est qui assument des responsabilités mondiales, et de grand cœur, avec une pointe impérialiste tant culturelle qu'économique; telle était la nuance de Davenport, défenseur d'une sorte d'universalisme pro-américain. Mais, dans les rangs conservateurs, le vieil isolationnisme nationaliste n'est pas mort. On le constate en lisant la revue *The Freeman*, où le libéralisme économique et le nationalisme américain intégral se doublent de préventions insurmontables contre les organismes internationaux de tendance universaliste et juridique comme l'O.N.U., l'U.N.E.S.C.O., etc.². Fréquemment cette position va de pair avec le slogan "Asie d'abord", les exclusives anti-européennes du *China Lobby* et aussi un faible pour la politique du refoulement opposée par James Burnham au simple "contenir".

Néanmoins, au terme de ce survol, deux faits paraissent ressortir nettement. Premièrement, l'existence et la vitalité du néo-conservatisme américain, auquel a profité le discrédit qui frappe la gauche pour ses prétendues collusions marxistes. Comme le constate John Brown, dans son *Panorama de la littérature contemporaine aux Etats-Unis* (1954)³, il s'y fait jour un étonnant besoin de valeurs fixes, stables, surnaturelles dont les lettres offrent une expression peu contestable. A force d'être généralement acceptées, les aspirations naguère solitaires d'un Irving Babbitt se répercutent présentement sur l'idéologie dominante, celle qui se donne libre cours dans le *Reader's*

1. *Op. cit.*, p. 184.

2. Kirk, avec plus de nuances, partage cette manière de voir. *Op. cit.*, pp. 50 et 415. Tout son organicisme social s'oppose au juridisme des conceptions internationalistes. On lira, dans un style différent, un pittoresque réquisitoire contre les Services américains d'information à l'étranger, *Billions, Blunders and Baloney* de E. W. Castle, 1955.

3. Cf mon compte rendu de ce livre, *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1955, pp. 421-424.

Digest. La propagande américaine que nous recevons, officielle ou semi-officielle, est marquée par les présupposés et le style de la droite; à quelques prudences, à quelques réticences près cependant, qui renouvellent sous nos yeux les inquiétudes que Babbitt éprouvait déjà devant Maurras; tout le problème de l'implantation culturelle américaine en Europe est dominé par des dialogues de ce genre ou plutôt par les difficultés auxquelles se heurtent les premières prises de contact. Malgré tout, la tendance conservatrice à l'américaine, en dépit de quelques exceptions intellectuelles, est beaucoup plus proche d'un centre à l'anglaise que d'un extrémisme réactionnaire, latent dans les pays continentaux, et d'autant plus actif qu'il a participé aux luttes récentes. Il resterait à savoir si à son insu l'Américain ne consolide pas à l'étranger, même lorsqu'il a constamment à la bouche le mot de démocratie (que les purs traditionalistes ou la presse Hearst n'affectionnent guère) un conservatisme plus rigide que le sien, dont les racines plongent dans l'Ancien Régime, la paysannerie, les vieux états, les castes et les privilèges inavoués d'une société plus consciemment hiérarchisée que celle des Etats-Unis. C'est là un développement capital et qui ne nous paraît pas avoir encore été analysé objectivement¹.

Autre question inévitable, quel est l'avenir et de l'ensemble doctrinal et du fait politique concomitant que constitue la nouvelle droite américaine? Le phénomène, tant le succès des théories conservatrices réhabilitées et rajeunies par les Viereck, Kirk, Rossiter entre autres, que celui de leur efficacité tangible, est-il durable? On ne peut, certes, que conjecturer, mais, en regardant les choses avec quelque recul, il apparaît que le ciment idéologique qui maintient la cohésion de cette société américaine, plus hétérogène qu'aucune autre, se transformera lui-même selon l'état de cette société. Traditionnellement, nous le savons, le conservatisme outre-Atlantique est étroitement solidaire de la prospérité, du contentement des masses, donc de l'équilibre économique intérieur et, en conséquence, des événements mondiaux. Cependant la conjoncture de 1956 est inédite intégralement et comme la réaction conservatrice a été en partie au moins provoquée par la fièvre obsidionale, on peut se demander si une crise, surtout imputable (à tort ou à raison) à la puissance antagoniste, ne durcirait pas davantage encore la cristallisation conservatrice en y incorporant cet élément contre-révolutionnaire dont l'intensité, la virulence (quand il s'agit d'émigrés d'Europe centrale) n'ont plus grand'chose à voir avec la phraséologie, analogue seulement en apparence, du vieil Edmund Burke. Les Kirk, les Rossiter nous paraissent, dans leur désir d'effectuer un rassemblement conservateur sur la terre américaine, quelque peu perdre de vue notre histoire européenne et en particulier la montée toujours renouvelable, ici ou là, des périls absolutistes ou fascistes. Il est une autre évolution concevable; que le jeu normal des institutions électives ramène au pouvoir une gauche, présentement diluée et perdue, ou enfin qu'une crise violente, à

1. J'y consacrerai éventuellement un essai, *l'Américanisme et Nous*.

laquelle les parades conservatrices seraient incapables de porter remède, fasse renaître une démocratie militante, sociale, hostile aux privilèges, niveleuse, agressivement réformiste ou peut-être révolutionnaire. Nul ne saurait nier la possibilité de tels sursauts. Le renforcement d'un extrême peut susciter l'apparition, par un processus de complémentarité, des éléments qui, en théorie comme en pratique, lui sont le plus violemment opposés. Mais ce sont là des aspects lointains et toujours contestables d'une situation concrète. Notre analyse visait seulement, à propos de quelques textes récents et parfaitement nets, à montrer que les clercs de tendance traditionaliste étaient sortis de l'ombre studieuse de leurs bibliothèques et qu'ils avaient l'oreille du public. C'est arrivé pendant la présidence d'Eisenhower. Cette conjonction nous a paru offrir une utile matière à réflexion.

Cyrille ARNAVON.

L'ANNÉE T.E. LAWRENCE

Liddell Hart n'a que trop raison : "Legend made his fame as 100 to 1." Wavell n'a que trop raison : "He will always have his detractors, those who sneer at the "Lawrence Legend"; who ascribe his successes with the Arabs to gold; who view the man as a charlatan in search of notoriety by seeming to seek obscurity; who regard his descent from colonel to private as evidence of some morbid *nostalgie de la boue*. They knew not the man. Those who did, even casually and sporadically, like myself, can answer for his greatness."

Année Lawrence imprévue au calendrier des anniversaires, 1955 nous a permis de vérifier une fois de plus que le mythe du Roi sans Couronne nuit à l'auteur des *Sept Piliers*, et que la manie des biographies romancées risque de réduire à néant tous les génies.

*
**

Depuis 1954, le même Richard Aldington à qui nous devons *Death of a Hero*, ce très beau roman sur la guerre de 1914, ne se laissait pas oublier dans son exil montpelliérain : il donnait à entendre qu'il allait bientôt pulvériser la légende bâtie par le *Bureau Lawrence*, expression qui, dans son vocabulaire, désigne quiconque étudie Lawrence avec amitié, voire sans sympathie mais objectivement. Alerté en avril 1954 par les rumeurs qui lui parvinrent au Collège d'Achimota, A. W. Lawrence, qui administre l'héritage littéraire de son frère Thomas Edward, se hâta de publier, comme antidote aux poisons qu'il redoutait, un abrégé du recueil de témoignages qu'il avait rassemblés en 1937 et dont trois éditions s'étaient enlevées en quelques mois : "From press cuttings which reached me in West Africa I gather that a book is expected to appear in which a detractor of the kind Lord Wavell had in mind has devoted his abilities as a novelist to a steady denigration of my brother [...] therefore, this abridged edition of *T.E. Lawrence by his Friends*¹ is being published sooner than had been intended." Modeste prélude, mais déjà bruyant, aux 330 pages d'un *Lawrence l'Impos- teur*², *Le Figaro Littéraire* venait en effet de publier, le 17 avril, une diatribe intitulée *Lawrence d'Arabie fut-il un produit de la publicité?* Sous

1. London : Jonathan Cape, 1955.

2. Paris : Amiot-Dumont, Collection "Toute la Ville en parle", 1954, traduit de l'anglais par Gilberte Marchegay, Jacques Rambaud, Jean Rosenthal. En sous-titre anglais : *T.E. Lawrence, The Legend and the Man*.

le couvert d'une biographie critique, l'auteur s'abandonnait à une série d'indiscrétions, de conjectures, de calomnies ou de faux qui ne pouvaient que troubler un public particulièrement mal informé sur celui que Denis Marion, qui le connaît bien, appelle volontiers un *illustre inconnu*³. D'abord troublé moi-même par tel ou tel des arguments, j'étudiai avec soin — du moins je l'espère — ce volumineux travail et m'efforçai de contrôler quelques-unes des assertions qui portaient atteinte à l'honneur de l'archéologue, du guerrier ou de l'écrivain. Il en résulta cet *Aldington l'imposteur*⁴, que je publiai en juin 1955; neuf mois ont passé sans que Richard Aldington ait jugé opportun de répliquer; et pour cause: il ne peut ignorer qu'il a commis, outre celles que je relève, bien d'autres erreurs et la plupart intentionnelles. On en découvrira deux ou trois dans la brève mais excellente chronique de Liddell Hart sur *T.E. Lawrence, Aldington and the Truth*⁵.

Si patents les truquages, que Richard Aldington a dû modifier ici ou là, dans *Lawrence of Arabia, A biographical Enquiry*⁶, le texte de ses calomnies ou de ses allégations. Je citerai deux exemples. Le pamphlet s'ouvre sur des considérations relatives à l'hérédité, à la suite desquelles Aldington explique en très grande partie le caractère de Lawrence — menteur, vaniteux, mythomane, et raté — par sa naissance illégitime. A quoi il était par trop facile de répondre, comme je fis: "De tous les fils adultérins qu'a produits le Royaume Uni vers la fin du XIX^e siècle, je n'en vois qu'un, jusqu'ici, qui ait écrit *les Sept Piliers*, puis durant douze années vécu simple soldat." Je demandais encore à M. Aldington comment il expliquait que nul autre des cinq fils Lawrence "n'ait aimé son Dahoum, conduit sa guerre arabe, fabriqué sa légende". Or, outre divers ajouts de détail, je lis à la première page du chapitre premier de l'édition anglaise tout un développement inédit en français sur les *gènes*, précisément, et sur l'hérédité. "We must invoke heredity, a lucky or unlucky shuffle of the genes..." Etant donné que les deux premiers tirages de l'édition anglaise remontent à janvier 1955, il faut supposer que, sans même attendre des critiques qui s'imposaient à tel point que pour une fois dans ma vie je me trouvai d'accord avec M. André Rousseaux, Aldington prit conscience du faible de son argutie, et tâcha de se corriger; non sans affirmer de plus belle, ce qui surprend d'autant plus, que "this irregular situation of a father who had four daughters by his wife and five sons (of whom T.E. was the second) by another woman is obviously the clue to Lawrence's abortive career and tortuous character". Négligeons l'indélicatesse; oublions que Sarah Junner vit encore. Quel crédit accorder à celui qui explique de la sorte l'athéisme de T.E. Lawrence, quand un autre fils de Sarah Junner, W.G. Lawrence mourut en chrétien fidéiste⁷, et qu'un autre des "aiglons",

3. *Un illustre Inconnu: T.E. Lawrence, Critique*, janvier 1956, pp. 52-61.

4. *Les Lettres nouvelles*, juin 1955, pp. 873-891.

5. *The London Magazine*, April 1955, pp. 67-75.

6. London: Collins, 1955.

7. "That's faith, I think, a thrust in the dark that is mainly instinctive", dans *Home Letters*, p. 396.

M.R. Lawrence, depuis longtemps est missionnaire? Alors que, pour M. Aldington, "the unwanted possession of the Secret was a Nessus' shirt, a perpetual crucifixion", Liddell Hart nous garantit que Lawrence parlait "frankly and accurately" de sa naissance illégitime.

Second exemple : afin de mettre Lawrence au pilori, pour crime de mythomanie vaniteuse (n'a-t-il point déclaré qu'on lui offrit le Gouvernorat de l'Égypte?) Aldington cite plusieurs témoignages, dont celui de Sir Ronald Storrs et, pour finir en beauté, celui d' "un personnage-bien-plus-haut-placé; ledit personnage, quand on dit devant lui que Lawrence s'était vu offrir le poste de haut-commissaire en Égypte, se contenta de grommeler que c'était *absolument faux*". Voilà comment, sans expressément le nommer, on fait parler Sir Winston p. 321 de l'édition française. Reportons-nous au texte anglais; on y lit "certainly unfounded" et non pas "absolument faux"; puis, en note, ces quelques mots : "Sir Winston Churchill has since affirmed that although he never offered the post of High Commissioner to Lawrence officially he *may* have talked over the possibility of his being offered it unofficially with Lawrence." Voilà une correction d'importance que les Français n'ont apparemment pas besoin de connaître. Correction malhonnête, je suis fâché de le préciser, car Churchill avait dit : "I think it very likely I talked over the possibility of his being offered it and asked him how he felt about it. It is very likely also that his not welcoming the idea played its part in my not pressing it any further." Comment *very likely* devient *may*; ou comment on écrit l'histoire... Il y a mieux : si Aldington avait daigné lire le témoignage ancien de Sir Winston dans *T.E. Lawrence by his Friends*, il aurait pu y apprendre ainsi que nous avons fait qu'après le règlement des affaires irakiennes, Churchill spontanément déclarait à Lawrence : "the greatest employments are opened to you if you care to pursue your new career in the Colonial Service"; Churchill ajoute : "Governorships and great commands were at my disposal", mais Lawrence n'en voulut point ⁸. Il y a mieux encore : M.R. Lawrence vient de rassembler et de publier *The Home Letters of T.E. Lawrence and his brothers* ⁹; or, voyez la lettre du 15 février 1922, où Lawrence annonce : "there was a question of me for Egypt, if [Lord] Allenby came away : but of course I wouldn't accept. I don't think ever again to govern anything." Afin de convaincre Lawrence d'imposture, il fallut donc que Richard Aldington laissât entendre à ceux qu'il interrogeait que Lawrence avait prétendu qu'on lui offrit l'Égypte en 1925, lorsque Allenby démissionna pour de bon; mais Lawrence a simplement déclaré qu'il fut question de lui pour l'Égypte en 1922, quand Allenby offrit, puis reprit sa démission. Du reste, en 1922, aucun des personnages dont Aldington se réclame n'était en mesure de savoir quoi que ce soit sur cette affaire : M. Amery ne faisait point partie du Cabinet; Sir Ronald Storrs servait à Chypre; Lord Lloyd avait dix ans.

8. *T.E. Lawrence by his Friends*, édition 1954, p. 161 et p. 162.

9. Oxford; Basil Blackwell, 1954; la citation qui suit se trouve p. 355.

Tous les griefs de M. Aldington valent à peu près celui-là : on ne sera donc pas surpris que Liddell Hart et Robert Graves aient relevé, eux aussi, un joli nombre de citations truquées ou de faux systématiques¹⁰.

Vaut-il la peine alors de mentionner les travaux d'un homme disqualifié? Oui, je le crains. L'édition française de *Lawrence l'Imposteur* s'épuisa très rapidement; lorsque parut la version anglaise, on dut imprimer deux tirages le même mois. En France comme en Angleterre, Aldington alerta longuement la presse. Son factum "soulevant une vive émotion dans toutes les classes de la société française" (ce dont je doute), Albert-Marie Schmidt, généralement beaucoup mieux inspiré, en admira la "verve" contestable, l'approuva très allégrement, se réjouit de l'échec "inévitabile" du "pauvre Lawrence" et conclut sur un mot de mépris contre *Lawrence le raté*¹¹. L' "affaire Lawrence" trois fois au moins eut les honneurs du *Monde*¹². Presque tous les articles que je lus à cette occasion reviennent à cet aveu : "A la bonne heure! un brave Anglais, enfin, qui règle son compte à l'ennemi de la France, à l'imprudent qui donna aux Arabes le goût de la liberté, ce qui nous vaut maintenant en Afrique du Nord les beaux embarras que l'on sait." Reste à savoir si, pour apprécier un prosateur anglais, nous devons exiger de lui que soldat, négociateur ou même agent secret, il serve non point l'Angleterre, non : la France. Nos excellents concitoyens oublient d'ailleurs, et curieusement, que Lawrence n'est pas moins sévère pour les siens que pour nous : le 22 juillet 1920 il condamnait, dans le *Times*, le colonialisme "policier" de son pays, et déplorait qu'il maintînt dans l' "oppression" les peuples mésopotamiens; ailleurs il a dénoncé "l'escroquerie" du mandat, affirmé que tout le pétrole du Proche-Orient ne valait pas la vie d'un seul soldat anglais, et prétendu préparer un temps où "les races dominantes oublieront leurs entreprises brutales".

Egalement insoucieux de ce que pensaient les Français, les travaillistes et les tories, il s'est flatté d'avoir ruiné la politique coloniale de la France et compromis les dividendes du pétrole anglais en Irak. C'est vrai, mais en quoi cela nous permet-il de condamner l'auteur des *Sept Piliers*? Je regrette par conséquent que, dans son essai de bonne foi sur *Le Colonel Lawrence ou la recherche de l'absolu*¹³, comme aussi lors de la "table ronde" radiophonique où il participait avec Louis Massignon, Georges Altmann, Roger Stéphane et moi-même, M. Béraud Villars n'ait pas su rester objectif. Sans doute se défend-il de toute "polémique anglo-française"; mettons qu'il se défend mal, ou que, trop bon Français, il ne peut pardonner à T.E. sa "haine" de notre

10. "Mr. Graves has lately stated in the Press that he is counting the number of times Mr. Aldington has misquoted him." (H.M. Champness, *Prince of Mecca*, *Spectator*, February 4, 1955, p. 131 B).

"The errors, distortions and false assumptions are so continuous and cumulative that to tackle Aldington's book is like wrestling with an all pervasive smog." (Liddell Hart, *loc. cit.*, p. 73.)

11. *Réforme*, 26 mars 1955.

12. BÉRAUD VILLARS, *L'affaire Lawrence*, 26 novembre 1954, et le commentaire de M. Pierre Lamare; *L'affaire Lawrence*, controverse autour d'une légende; voir aussi Emile Henriot, *Un portrait français du colonel Lawrence*, 8 juin 1955.

13. Paris : Albin Michel, 1955.

pays, et d'avoir exalté le nationalisme arabe alors que ce qu'il eût fallu, c'est une "politique coloniale intelligente et ferme". Il est pourtant patent que Lawrence aimait la France et les Français; ce qu'il détestait, c'était la politique française en Syrie, au Liban. Je connais plus d'un Français qui aime l'Angleterre, les Anglais, et qui déteste la politique anglaise en Egypte et dans le Proche-Orient. Le malheur des temps veut qu'un homme aussi modéré, aussi manifestement honnête que M. Béraud Villars, s'attarde au politique, et néglige l'écrivain. Or, si le colonel Lawrence, si le simple soldat Ross ou Shaw ont, chacun selon ses moyens, servi l'Empire anglais, E.M. Forster considère que le désir en Lawrence le plus enraciné ce n'était certes pas de travailler pour son pays : "only the desire to write well." Sachons gré toutefois à M. Béraud Villars de reconnaître que, de tous ses détracteurs, T.E. Lawrence assurément fut de beaucoup le plus sévère, et qu'il écrivit "un des plus beaux livres de notre génération", *les Sept Piliers de la Sagesse*. Ce jugement — celui même de Thomas Hardy, de Bernard Shaw, de Garnett, de Forster, de bien d'autres encore — vient d'être confirmé par l'enquête de Raymond Queneau relative à la Bibliothèque Idéale : les cent plus beaux livres, à choisir sur une liste de plusieurs milliers de volumes, eux-mêmes choisis dans toutes les littératures. *Les Sept Piliers* se classent 77°, peu après le *Litttré*, N° 73, peu avant *Héraclite*, N° 80¹⁴.

Paradoxalement, ce sont les critiques anglais, eux souvent si prévenus contre T.E., à qui l'on doit la rédaction la plus généreuse, et du coup la plus lucide, contre son calomniateur. J'ai déjà dit la part de Liddell Hart. Si le *Picture Post* profita du scandale pour lancer sur trois pages une enquête assez vulgaire : "What do *you* think about the storm over Lawrence?", l'ensemble de la presse garda un ton, et du ton : "The worst disservice of Mr. Aldington's book", écrit l'anonyme rédacteur du *Times Literary Supplement*¹⁵, "is in fact to have made the truth harder for serious scholars to get at than before. Their task has now to be undertaken all over again, and it is to be hoped that they will not approach it in the same spirit as Mr. Aldington's. Anyone who did so, however, would not be a serious scholar". Plus remarquable encore le *Lawrence in the Dock*¹⁶ de David Garnett, car il fournit une bonne demi-douzaine de preuves, les plus précises, des impostures d'Aldington et conclut en se demandant si le pamphlet fut écrit pour le profit qu'on en pouvait espérer, ou plutôt parce qu'au temps de sa jeunesse Aldington avait écrit le poème que voici :

I've seen people put
A chrysalis in a match-box
"To see" they told me, "what sort of moth would come".
That's how I was.

14. *Pour une Bibliothèque idéale*, enquête présentée par Raymond Queneau, Paris : Gallimard, p. 374.

15. *Counterfeit or True?*, February 18, 1955.

16. *The New Statesman and Nation*, February 5, 1955, pp. 182-183.

Somebody found my chrysalis
 And shut it in a match-box;
 My shrivelled wings were beaten
 Shed their colors in dusty scales.

Que dire de Harold Nicolson? En voilà un qui n'aime pas T.E. Lawrence, et qui ne le cache point : "Even when he became a Colonel, he was not the sort of Colonel whom one would gladly leave alone in the office when confidential papers were lying on the desk." Les affectations de Lawrence lui répugnent, comme aussi ses mensonges, sa vanité, tout enfin, ou peu s'en faut; mais après avoir lu le *Lawrence* de Richard Aldington : autant, dit-il, parler de Shakespeare en déplorant qu'il se tint mal à table et en oubliant de préciser qu'il composa certains ouvrages de théâtre. Bref : "I am obliged to Mr. Aldington for having forced me to think more highly of T.E. Lawrence than I ever thought before¹⁷."

Plutôt que de se fier au pamphlet, l'homme curieux de Lawrence aurait dû chercher à se former le jugement aux trois ouvrages sérieux que par chance on mettait alors à sa portée, la nouvelle édition abrégée de *T.E. Lawrence by his Friends*, les *Home Letters of T.E. Lawrence and his Brothers*, *The Mint*, enfin.

Non pas que les *Home Letters* nous apprennent grand chose; elles donnent, c'est vrai, de nombreux fragments qu'on avait retranchés des *Letters*, et plusieurs lettres entièrement inédites — dont l'une au moins, que j'ai citée, confond Aldington relativement au gouvernement de l'Egypte; elles n'enrichissent point notre image de Lawrence. Il ne me déplaît pas qu'elles montrent un fils affectueux, et parfois démonstratif; au point qu'on en vient à se demander si la mère de T.E. n'a pas raison de définir T.E. comme "a most loving son and brother, kind and unselfish", ce qui ne cadre guère avec le portrait d'Aldington. Je me méfie pourtant des hagiographies familiales, et j'ai raison, je crois bien, car voici, sous la plume de Sarah Junner, T.E. Lawrence devenir un chevalier "sans peur et sans reproche", et l'auteur du *Mint*, celui qui se voulait la plus rationnelle des créatures, abigoté par son frère M.R. Lawrence. N'était-il pas premier en Instruction religieuse? durant deux ou trois ans, ne fut-il pas "an officer on the Saint Aldate's Company of the Church Lads' Brigade"?

On peut donc à la rigueur se dispenser de lire les *Home Letters*; il faut lire, ou relire, *T.E. Lawrence by his Friends*. Le texte du simple soldat, puis caporal Alec Dixon y complète heureusement celui des Maréchaux Allenby et Wawell; le point de vue de Churchill, celui d'E.M. Forster. La mère de T.E. prend la parole avec piété, avec trop de piété peut-être; Lowell Thomas avec perfidie, avec trop de perfidie à coup sûr. Le tout, produisant une image composite, complexe et compliquée à souhait : *omne individuum ineffabile*. Toutefois il est en chacun de nous une forme maîtresse, des lignes de force

17. *The Observer*, January 30, 1955. Profitant de ce bruit, le *Picture Post* lançait son "enquête" le 19 février 1955.

ou de faiblesse. Elles se dessinent là, pour la confusion d'Aldington : le génie, incontestable, tant militaire que politique ou littéraire. Ou bien devons-nous considérer Churchill comme incapable d'apprécier un homme d'Etat, Thomas Hardy, un écrivain? Si je fais confiance à tous ceux que frappa la jeunesse et l'espièglerie du personnage : *impish*, p. 77 (Woolley) *a mischievous little imp*, p. 106 (Hubert Young); *an imp of Shaitan*, p. 136 (W.F. Stirling); *impish critic of the proud or pretentious*, p. 205 (Herbert Baker), pourquoi la refuserais-je à tous ceux, souvent les mêmes, que frappa aussi sa grandeur? Cette jeunesse en lui, cette fantaisie, ce besoin de choquer, par quoi si souvent se trahissent le doute et la timidité, voilà qui parut intolérable à M. Aldington; voilà surtout qui me charme. Qu'un officier de renseignements et chargé d'établir la carte de la Cilicie tout à coup s'écrie : "Oh! do let us have some hills!" et invente de jolies hauteurs à l'endroit où ses renseignements ne lui donnent rien de précis, voilà qui me le rend bien fraternel. Hé oui, comme chacun de nous "he was a mass of contradictions"; et puis c'était un Irlandais, ce que nous ne sommes pas tous; et puis c'était T.E. Lawrence, un des génies les plus complets de ce siècle, ce qui advient à très peu d'entre nous et qui, manifestement, irrita M. Aldington.

Cette jeunesse en lui prolongée jusqu'à la cinquantaine, jusqu'à la mort, explique aussi, en partie du moins, son amitié passionnée pour S.A., le jeune Arabe que ne lui pardonnent ni M. Béraud Villars, ni M. Aldington. On discute encore sur le sens de ces initiales et M. Béraud Villars incline à croire que Lawrence s'est plu à imiter ici Shakespeare, la dédicace impénétrable des sonnets. D'autres traduisent Sheikh Ahmed, c'est-à-dire Dahoum. Après en avoir douté, j'ai approuvé cette opinion. Depuis lors, j'en eus confirmation par Roger Stéphane, qui a vu, chez E.M. Forster, la preuve de cette identité. Au reste, lisons *T.E. Lawrence by his friends*, p. 75 : "Dahoum [...] was then a boy of about fifteen [...] beautifully built and remarkably handsome. Lawrence was devoted to him. The Arabs were tolerantly scandalized by the friendship [...] The scandal about Lawrence was widely spread and firmly believed. The charge was quite unfounded." Lawrence connaissait sa réputation, qui l'amusait. "He was tolerant, thanks to his classical reading, and Greek homosexuality interested him, but in a detached way, and the interest was not morbid but perfectly serious." Etant donné le statut juridique de l'homosexuel en Angleterre, je doute que Lawrence, et si libre qu'il se voulût, et si libre qu'il fût, ait pris le risque d'afficher les mœurs que lui reprochent ses deux derniers biographes, et que Roger Stéphane, en revanche, tient à lui décerner¹⁸. Quant à décider jusqu'où se poussa l'amitié passionnée que Lawrence vouait à Sheikh Ahmed, ce n'est ni mon affaire ni mon ambition; mais pourquoi négligerions-nous le texte si précis où Lawrence, dans *The Mint*, s'abandonne à ce qu'il me faut bien tenir pour une confidence : "At Oxford the select preacher, one evening service, speaking of venery, said, "And let me implore you, my young friends,

18. *Portrait de l'aventurier*, Paris : Sagittaire, 1950.

not to imperil your immortal souls upon a pleasure which, *so I am credibly informed*, lasts less than one and three-quarter minutes." Of direct experience I cannot speak, never having been tempted so to peril my mortal soul." A ceux qui l'accablent comme à ceux (moins nombreux, mais non moins zélés) qui s'efforcent de l'exalter, je conseillerai par conséquent de lire avec soin *The Mint*.

S'agissant d'un documentaire sur la Royal Air Force, et rédigé par un homme que sa délicatesse faisait plus sensible qu'un autre au vocabulaire des chambrées, on ne sera pas trop surpris — un peu déçu quand même — de constater que l'édition mise dans le commerce par Jonathan Cape en 1955 comporte beaucoup de blancs. Pour déchiffrer *The Mint* dans le texte original, il faut donc, ou bien obtenir l'introuvable édition confidentielle de 1936, ou bien les quelques exemplaires chez Jonathan Cape réservés aux souscripteurs¹⁹ (si peu nombreux que, traducteur de ce livre, je n'ai pu en obtenir un, et dois me satisfaire de mes *uncorrected proofs*). Comme l'édition espagnole elle aussi fut mutilée par la censure péroniste et qu'il n'en existe que 300 exemplaires sans coupures eux aussi réservés aux souscripteurs²⁰, on en est quasiment réduit, si l'on veut tout lire, à ma traduction française²¹. Inutile de répéter ici ce qu'ailleurs j'ai dit du livre et des opportuns démentis que, sans l'avoir cherché, on oppose aux calomnies dont pâtit l'homme et l'écrivain. Quel dommage que, cette fois encore, et pour les mêmes raisons qui avaient permis le succès de Richard Aldington, la presse et les revues de France aient boudé cet ouvrage²²! S'il y avait une justice en littérature, il ne fascinerait pas beaucoup moins qu'*Une Saison en Enfer*; or, en dépit du bruit, du scandale, *La Matrice* n'a point de lecteurs, sinon quelques-uns, mais ceux-ci, enthousiastes.

19. T.E. LAWRENCE, *The Mint, a day-book of the R.A.F. Depot between August and December 1922 with later notes*, By 352087 A/c Ross, London: Jonathan Cape, 1955. L'édition de 1936 portait le titre que voici: *The Mint, Notes made in the R.A.F. Depot between August and December 1922, and at Cadet College in 1925*, By 352087 A/c Ross, Regrouped and copied in 1927 and 1928 at Aircraft Depot, Karachi: Garden City, New York, Doubleday, Doran and Company, MCMXXXVI. Non seulement les noms d'un texte à l'autre ont changé, mais le style fut amendé. J'en étudiai les variantes, ce qui m'a permis d'admirer avec quel tact Lawrence savait se corriger. Malheureusement, si je les donnais, on pourrait reconstituer le texte original, qui doit rester confidentiel. Je le déplore et je souhaite qu'un jour prochain on lève l'interdiction.

20. T.E. LAWRENCE, *El Troquel*, traduction de Victoria Ocampo, Buenos Aires: sur, 1955. On a tiré des exemplaires du texte entier, mais réservés aux souscripteurs: "esta edición sin expurgar de *El Troquel* de T.E. LAWRENCE, limitada a trescientos ejemplares" etc., précise le colophon.

21. T.E. LAWRENCE, *La Matrice*, traduit de l'anglais par Etiemble, Paris: Gallimard, collection "Du monde entier", 1955.

22. La critique française s'égara jusqu'à des plaisanteries sur "les gaités de l'escadrille"; moins troublés par les questions nord-africaines, les critiques belges ou suisses furent plus équitables. Voyez notamment Marcel Defosse, *Lawrence, imposteur?*, dans *Le Soir de Bruxelles*, 4 juin 1955, et Charly Guyot, *Du colonel Lawrence au soldat J.H. Ross*, dans le *Journal de Genève*, 7 et 8 mai 1955. Parmi les critiques français qui ont apprécié la gravité de *La Matrice*, et ses mérites littéraires, je ne vois guère que: Roger Stéphane, *France-Observateur*, 24 mars 1955; Jacques Brenner, *Paris-Normandie*, 25 mars 1955; Raymond Las Vergnas, *Hommes et Mondes*, avril 1955; Michel Mohrt, *Bulletin de Paris*, 15 avril 1955; Marcel Leibovici, *Nouvelle Revue française*, juillet 1955. Je me permets enfin de renvoyer à ce que j'écrivis de ce livre dans *Evidence*, décembre 1955, pp. 29-35, *La Matrice, ou la réponse d'un imposteur*.



Avec les *Sept Piliers* (qu'on vient de réimprimer dans leur version française), avec les *Lettres*, les *Home Letters* et *La Matrice*, nous disposons enfin de toutes les pièces d'un procès qu'en première instance Aldington a gagné²³. Il est temps de faire appel. Mort depuis vingt ans, voici devant nous, plus vivant que jamais, entier, intègre, aussi rare écrivain et moralement plus beau que jamais, le "saint en salopette", T.E. Lawrence.

ETIEMBLE.

23. Je publierai bientôt, chez Gallimard, une version de *The Essential Lawrence*, traduction que j'ai faite avec Yassu Gaucière, et dans laquelle j'inclurai d'importants fragments des *Secret Dispatches* qui ne figurent pas dans le texte anglais de ces morceaux choisis; intéressants pour l'histoire des *Sept Piliers*, ces documents d'archives ne modifient en rien l'idée que désormais nous pouvons nous former de Lawrence, et que j'ai essayé de préciser dans *Lawrence d'Arabie*, (*Hygiène des Lettres, Premières Notions*, Paris : Gallimard, 1952, pp. 239-268).

ÉTUDES CRITIQUES

LA LITTÉRATURE ANGLAISE DU XVI^e SIÈCLE*

La publication d'un nouveau volume de l'*Oxford History of English Literature* est un événement particulièrement intéressant pour les anglicistes, d'autant plus que cette collection inaugurée en 1945 ne s'était pas enrichie depuis 1947. Sur le total prévu de quatorze volumes, il en reste encore dix à publier; souhaitons qu'ils paraissent à un rythme plus accéléré que les quatre premiers. La présentation de celui-ci est conforme aux règles établies pour la collection: le texte, rédigé par un seul auteur, est suivi d'importants tableaux chronologiques qui s'étendent sur plus de trente pages et d'une copieuse bibliographie de près de cent pages. Celle-ci accorde une large place aux éditions des écrivains du xvi^e siècle, mais présente les ouvrages critiques d'une manière trop condensée et trop sèche. Les noms de certains biographes et critiques ne sont accompagnés ni des titres de leurs ouvrages, ni d'aucune indication sur la nature et la valeur de ceux-ci. Par exemple, l'ouvrage de M. Jacquot sur Chapman est simplement désigné comme "A Life, &c"; nulle distinction n'est faite entre les biographes et les critiques de Sidney, groupés dans une liste chronologique unique. Si certains prédécesseurs lointains de M. Lewis accordaient une place démesurée à la vie des écrivains, on peut lui reprocher de tomber dans l'excès contraire: les biographies sont réduites à des notes rédigées dans le style de *Who's Who* et par trop insuffisantes à la fois quant à leur nombre et à leur longueur: on n'en trouve que vingt-sept dans tout le volume et celle de Marlowe ne comporte pas plus de six lignes. A ce propos, signalons que Southwell est mort non en 1594 comme il est dit page 544, mais en 1595, date donnée page 675.

L'introduction est consacrée presque tout entière aux idées du xvi^e siècle. Elle témoigne d'une sévérité particulière à l'égard de l'humanisme: il rejeta tout le legs du Moyen Age, sauf l'interprétation allégorique de la littérature qui en était le plus fâcheux élément; sombrant dans le "cicéronianisme", il ne s'intéressa qu'à l'expression aux dépens des idées et prétendit faire de l'éloquence le seul critère du savoir. Le développement de la littérature anglaise à la fin du xvi^e siècle ne lui doit à peu près rien; le laps de temps considérable qui s'écoula entre l'apparition des deux mouvements

* C. S. LEWIS, *English Literature in the Sixteenth Century*. Oxford History of English Literature, vol. III (Oxford: Clarendon Press, 1954, 696 p., 30 s.).

C. S. LEWIS, *De Descriptione Temporum*. An Inaugural Lecture by the Professor of Medieval and Renaissance English Literature in the University of Cambridge (Cambridge University Press, 1955, 23 p., 2 s. 6 d.).

suffirait d'ailleurs à le prouver. On est plus surpris de lire que Machiavel n'exerça pas d'influence importante en Angleterre et que les Elizabéthains l'ont néanmoins compris mieux que les modernes. Il reste vrai que certains Anglais du xvi^e siècle, confondant la politique et la morale individuelle, ont cru que ses préceptes s'adressaient à tout ambitieux alors qu'ils étaient destinés aux seuls hommes d'Etat. En revanche, contrairement à certains de ses devanciers, M. Lewis fait au néo-stoïcisme la place à laquelle ce courant a droit dans la pensée du xvi^e siècle. Si celle-ci est présentée avec toute l'ampleur désirable, il n'en est pas de même des faits sociaux, économiques et politiques, car, dit l'auteur, il est malaisé de déterminer leur influence sur la littérature. Ici apparaît la grande circonspection d'un critique qui se méfie des généralités et des explications simplistes. Il fait à ce propos un raisonnement assez frappant. Si une grande littérature avait surgi en Angleterre au début du xvi^e siècle, dit-il, on n'aurait pas manqué de l'expliquer par le *New Learning* et par la nouvelle stabilité politique succédant aux désordres de la Guerre des Deux-Roses. Or c'est en Ecosse que la littérature se développa alors, c'est-à-dire dans un pays où ces conditions favorables n'existaient pas. De même, il faut renoncer à définir l'esprit d'une époque, car la tâche est trop complexe et les données sont trop insuffisantes. M. Lewis constate mais ne cherche pas à expliquer; il étudie le comment, non le pourquoi des choses. Il ne tente même pas de discerner les causes du soudain épanouissement de la littérature anglaise vers 1578. Il ne s'inquiète pas davantage de savoir pourquoi certains genres poétiques ont joui d'une popularité particulière; il ne se demande pas non plus pourquoi tels auteurs étrangers ont été traduits plutôt que tels autres.

Il est surprenant encore de constater que le terme Renaissance n'apparaît qu'à la page 55 et qu'il est aussitôt repoussé, sous prétexte qu'un mot au sens aussi large et aussi variable est dénué de toute valeur. A ce propos, il est piquant de rappeler que, peu après la publication de ce volume, M. Lewis a été nommé professeur de littérature anglaise du Moyen Age et de la Renaissance à l'Université de Cambridge. Dans son cours inaugural, il souligne qu'en créant cette chaire, l'Université a voulu marquer qu'il n'existe pas entre les deux époques une séparation aussi nette qu'on le croyait encore il y a une quarantaine d'années. L'idée fondamentale développée dans ce cours est en quelque sorte le prolongement de la thèse soutenue dans l'histoire de la littérature du xvi^e siècle : s'il faut établir quelque part une grande coupure, une ligne de partage des eaux entre deux périodes de l'histoire, on ne placera celle-ci ni à la fin de l'Antiquité, ou des siècles obscurs du Moyen Age, ou au xvii^e siècle, mais entre la génération de Walter Scott et de Jane Austen et le moment présent. Les arguments que nous offre M. Lewis à l'appui de sa thèse sont de valeur inégale, il le reconnaît lui-même. L'idée que nous vivons désormais dans l'ère post-chrétienne sera contestée par certains cependant que d'autres caractéristiques de l'époque contemporaine seront jugées valables par l'unanimité des lecteurs. De notre temps à la fin de l'Antiquité, la culture gréco-latine a cessé d'être le patrimoine commun de tous les hommes instruits pour ne devenir que l'apanage des seuls spécialistes. Il existe des différences radicales entre la peinture et la poésie d'hier et celles d'aujourd'hui. Quant à l'apparition du machinisme,

il est évident qu'il constitue un changement comparable à ceux qui servent à distinguer les époques de la préhistoire.

Mais revenons au concept de la Renaissance. Qu'il ait évolué depuis sa naissance, à l'époque même qu'il désigne, qu'il se soit modifié notamment au cours des cent dernières années, cela est incontestable. Pourtant le terme correspond à une réalité dans l'histoire de l'art et dans celle de la littérature. Pour ne parler que de l'Angleterre, il convient bien à désigner la grande période littéraire qui débute un quart de siècle avant la mort d'Elizabeth. M. Lewis lui en substitue un autre. Dans le xvi^e siècle, il distingue trois époques qu'il s'abstient naturellement de délimiter avec trop de précision et qu'il désigne respectivement par les épithètes *Late Medieval*, *Drab* et *Golden*. Les deux dernières s'appliquent à peu près exclusivement à la poésie et plus particulièrement au style et à la versification. Elles n'impliquent pas un jugement de valeur : il y a de la bonne poésie *drab* (chez Wyatt par exemple) et de la mauvaise poésie *golden* (chez Watson par exemple), mais c'est l'inverse que l'on constate le plus souvent. La première manière se caractérise par l'absence d'art, de recherche en matière d'images aussi bien que de musique verbale, par la préférence pour les vers longs et par une régularité métrique qui contraste avec l'anarchie de la période précédente. La manière *golden* est marquée au contraire par un souci de beauté formelle, un art qui a encore quelque chose d'ingénu, une musique du vers simple et vigoureuse, un entassement d'images qui rassemble tout ce qu'il y a de plus brillant dans la nature. Les sonnets de Shakespeare en sont présentés comme la plus haute manifestation. Cette distinction une fois posée, M. Lewis se livre au petit jeu qui consiste à ranger tel poète et même tel poème dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. L'exemple extrême de la méthode concerne Raleigh dont dix-sept morceaux exactement sur les quelque quarante qu'il composa sont classés comme *drab*, les autres étant *golden*. Comme on peut déjà le présumer d'après ce qui a été dit plus haut, l'attitude critique de M. Lewis est plus esthétique qu'historique. Il repousse énergiquement ce qu'il appelle "le principe ridicule consistant à juger les poètes non selon leur œuvre mais selon leur utilité pour leurs successeurs" (p. 235), principe qui, dit-il, l'amènerait par exemple à placer Surrey au-dessus de Chaucer, de Milton et peut-être même de Shakespeare. Les problèmes d'érudition, de même que les courants d'idées et d'art, sont presque complètement négligés. Nous sommes aux antipodes de l'attitude adoptée par Hallett Smith qui, dans *Elizabethan Poetry* (Cambridge, Mass., 1952), s'efforce au contraire de suivre et d'expliquer la croissance et la prospérité de certains genres de poèmes. Ici, la méthode analytique est poussée jusqu'à l'examen distinct de chacun des ouvrages signalés. Ceux-ci sont supposés connus du lecteur qui n'en trouvera pas un bref résumé comme chez Emile Legouis. Leur étude est volontiers constituée par le commentaire minutieux et pénétrant d'un petit fragment caractéristique, commentaire dont l'essentiel est consacré au style et à la versification. Tantôt ce fragment est cité ; tantôt le lecteur devra se reporter au texte s'il veut apprécier la valeur des observations qui lui sont soumises. Il est remarquable qu'un Anglais introduise ainsi dans une histoire de la littérature la méthode essentiellement française de l'explication de texte et qu'il accorde une si large place à l'examen de la forme.

Les jugements auxquels aboutit M. Lewis sont parfois très personnels. Au cours de ses lectures considérables, il a découvert du mérite à certains ouvrages oubliés tels que *A True Discourse of the Late Voyages... for the Finding of a Passage to Cathaya* (1578), de George Beste, ou ce gros volume dont on connaît généralement le titre mais non le contenu, *The Discoverie of Witchcraft* (1584), de Reginald Scott. Il écarte encore certaines opinions traditionnelles trop souvent reproduites de manuel en manuel et dont la connaissance entrave le jugement personnel; il retourne à l'examen des textes et c'est un regard neuf qu'il réussit à jeter sur chaque auteur et sur chaque ouvrage. Sans aller jusqu'à faire sienne certaine théorie apparemment excessive sur l'importance de la prose des catholiques réfractaires, il n'accorde pas moins de trois pages aux écrits du Cardinal Allen. Il est sévère pour Lyly prosateur, qu'on est quelque peu surpris de trouver classé non parmi les écrivains "dorés" mais parmi ceux de transition. *Euphues* ne représente aucun progrès dans l'art du roman, car la psychologie et les situations y sont trop subordonnées à des préoccupations purement formelles. De précieuses indications données à propos d'assez nombreux prédécesseurs de Lyly constitueraient — si on prenait la peine de les grouper — une excellente étude des origines de l'euphuisme qui ne réside ni dans les procédés structurels, ni dans les images extraites de l'histoire naturelle médiévale, mais dans l'emploi systématique des uns et des autres. M. Lewis manque de chaleur dans son appréciation des deux grands poèmes de Sir John Davies, mais place très haut *Héro et Léandre*, "ouvrage plus parfait qu'aucune des pièces de Marlowe". L'un des traits les plus saillants de cette histoire de la littérature est l'importance qu'elle accorde à Sidney, tant par les vingt-trois pages qu'elle lui consacre que par certains jugements sur l'*Arcadie* et les poèmes. De plus en plus, la critique anglaise s'avise que Sidney a contribué plus qu'aucun autre poète à la Renaissance des lettres anglaises. Il n'est pas inutile de rappeler que son œuvre entière était achevée — et on pourrait ajouter qu'elle circulait en manuscrit — avant que Spenser ait publié aucun poème de même importance. "Avec tous ses défauts, [*Astrophel et Stella*] domine tout ce qui avait été fait en poésie au sud de la Tweed depuis la mort de Chaucer" (p. 329). Signalons en passant un détail inexact : la chanson de Sidney "Who hath ever felt the change of love" n'est pas un spécimen de poésie accentuelle comme les autres dont elle est rapprochée à la page 361; on y observe simplement une distribution irrégulière des accents dans des vers parfaitement réguliers du point de vue syllabique. M. Lewis soutient une thèse intéressante à propos de la *Défense de la poésie* : l'attaque à laquelle Sidney répond n'est qu'accidentellement une attaque puritaine. Le plaidoyer appartient à une controverse beaucoup plus large qui remonte à Aristote et à Platon et qui est excellemment résumée en quelques pages. Spenser est loué presque exclusivement pour son œuvre maîtresse et M. Lewis a le courage de dire que le *Calendrier du berger* "commet le péché qu'en littérature aucun mérite ne peut compenser", celui d'être ennuyeux. Il s'en prend aussi à un autre ouvrage célèbre, les *Essais* de Bacon, "dont la réputation l'emporte curieusement sur le plaisir ou le profit réel que la plupart y ont trouvé" (p. 537).

La pratique des nombreux écrivains du xvi^e siècle qui ont cultivé les *inkhorn*

terms semble avoir donné à l'auteur un certain goût des vocables savants. On trouve dans ses pages des mots tels que *sequaciousness*, *esemplastic*, *fescennine*, *goetic*; pour désigner la poésie de Donne, il propose l'épithète *catachrestic* au lieu de *metaphysical*; il applique le substantif *epyllion* aux poèmes ovidiens tels que *Héro et Léandre*. Cette tendance est heureusement corrigée par un style alerte, vivant, émaillé de rapprochements inattendus et de réflexions spirituelles. Constatant la méfiance que nous éprouvons aujourd'hui à l'égard de la rhétorique et notre prédilection pour une beauté strictement fonctionnelle, il ajoute : "Decoration, externally laid on and inorganic, is now hardly tolerated except in the human face" (p. 272). Certains historiens de la littérature s'efforcent de prendre un ton impersonnel et parfois dogmatique. M. Lewis au contraire ne cherche nullement à dissimuler l'élément personnel qu'un tel ouvrage contient nécessairement et qui en fait le prix; il exprime franchement ses propres opinions, même si elles vont à l'encontre des idées traditionnelles. Sa méfiance instinctive à l'égard des généralités, sa crainte d'émettre des hypothèses difficiles à justifier lui font négliger ce qu'on peut appeler la philosophie de l'histoire littéraire. Il est permis de le regretter. En revanche, la connaissance remarquable qu'il possède d'un siècle de littérature anglaise, l'importance qu'il accorde aux valeurs esthétiques, le goût et l'intelligence avec lesquels il commente les textes donnent à son ouvrage une originalité et une utilité certaines.

Michel POIRIER.

SPENSER'S « PLEASING ALCON »

*And there is pleasing Alcon, could he raise
His tunes from lais to matter of more skill.*

Colin Clouts Come Home Againe, ll. 394-95.

One of the more doubtful identifications in Spenser's much-glossed passage on contemporary poets in *Colin Clouts Come Home Againe* (ll. 368-455), but one which has gained some reluctant acceptance for lack of a more likely candidate, is the identification of Alcon as Thomas Lodge, a suggestion first made by Malone, who pointed out that in *A Looking Glass for London*, by Lodge and Greene, one character is Alcon¹. Although objections have been raised to Lodge, no one has suggested the fairly obvious alternative that Spenser's Alcon may be Robert Greene.

Despite Gayley's assertion², echoed by Chambers³, that the part of Alcon in *A Looking Glass for London* is "distinctively the work of Lodge", it is more likely to be the work of Greene, as Thomas H. Dickinson perceived when he remarked that the comic portions of this play, "particularly the parts of Adam, Smith, and Alcon", look like Greene's creations⁴. Alcon is a comic character quite in Greene's line, a baffled but stubborn old man, cursed with a shrewish wife at home and a villainous son at court, who is cheated out of his cow by a usurer and out of his wife's gown by a lawyer. His humor in the usurer scene—"No cow, sir! Alas, that word 'No cow' goes as cold to my heart as a draught of small drink in a frosty morning" (I, iii), and in the judgment scene—"But how shall I go home to my wife, when I shall have nothing to say unto her but, 'No cow'? Alas, sir, my wife's faults will fall upon me" (II, ii) is in the vein of half-shrewd, half-addlepatented clownage that characterizes Greene's Rafe in *Orlando Furioso*, Miles in *Friar Bacon and Friar Bungay*, Perce in *John of Bordeaux*⁵, and Slipper in *James IV*. For similar reasons the main comic character in *A Looking Glass for London*, the rascally Adam, is probably Greene's. Since Lodge's other work shows no discernible humor, the comic part of Alcon, who is the only entirely pleasant person in the play, seems attributable to Greene.

Spenser quite possibly attended an early performance of the play during his extended stay in London from November 1589 until some time in 1591. It was an old play when revived by Lord Strange's men at the Rose 8 March 1592, and as I have showed it was written in the latter part of 1589 or early

1. Edwin Greenlaw, et al, eds., *Variorum Spenser, Minor Poems* (Baltimore, 1943), I, 468-69.

2. *Representative English Comedies* (New York, 1903), I, 405, note 3.

3. *Elizabethan Stage* (Oxford, 1923), III, 328.

4. *Complete Plays of Greene* (London, 1908), p. li.

5. See my "Robert Greene and *John of Bordeaux*", *PMLA*, LXIV (1949), 785, 788-89.

in 1590⁶. If Spenser did see the play on the stage, he may have recognized, or it may have been common knowledge, that the comic scenes, including the part of Alcon, were the work of Greene.

The possible relations between Spenser and Greene, personal and literary, convey some relevant suggestions. Both were Cambridge men, and although Spenser was five or six years Greene's senior, their university careers overlapped. Spenser was at Pembroke from 1569 to 1576; Greene was at St. John's and at Clare, with possible interruptions for foreign travel, from 1575 to 1583. Both entered as sizars; both stayed on to take a Master's degree. Cambridge in the sixteenth century was a small community. Nothing would prevent their having some knowledge of each other, particularly since both were of middle class origin and possibly puritan leanings, and both were outstanding students. It is possible to think of Spenser and Greene as typifying Ascham's "hard-witted" scholar and "quick-witted" scholar, and in later life bearing out his estimate of the two types. But the differences in temperament which were to lead them along quite different paths do not appear to have developed until some years after they had left formal education behind.

Greene's earliest work seems to have been a poem licensed to Edward White 20 March 1581: "A Ballad Intituled, youthe seinge all his wais so Troublesome abandoninge vertue and leanyng to vyce, Recalleth his former follies with an inwarde Repentaunce. By Greene."⁷ Although it sounds conventional in theme, this perhaps bore some relation to the February eclogue of the *Shepherd's Calendar*. If so, it is the earliest indication of Spenser's influence and coeval with Fraunce's *Lawiers Logike*, written in 1581 but not published until 1588.

The Prologue to Greene's *Alphonsus of Aragon*, ca. 1587, his earliest dramatic work, has been interpreted as "a reply to Spenser for his discouraging view of the state of poetry in *The Teares of the Muses*", and was probably added after the publication of the *Complaints* volume in 1591⁸. If this theory is correct, Greene in his Prologue acknowledged the justice of Spenser's estimate of the situation by finding and celebrating in Alphonsus of Aragon the kind of heroic subject of which Spenser's Calliope had lamented the present dearth.

In his Irish exile Spenser undoubtedly knew of Greene as a literary figure of some importance. Greene's rapid rise as a prolific and popular author in the 1680's, in contrast to his own tardy reticence in not publishing anything during that decade, could hardly have escaped his notice. But even if opportunity had served to bring them into closer contact, it is impossible to imagine the "sage and serious" Spenser associating intimately with any of the Bohemian companions with whom Greene is traditionally allied. The reference to Alcon in *Colin Clout*, therefore, is precisely the kind of off-hand, semi-disparaging, semi-encouraging mention that he may have wished to give to a writer with whom he felt little in common but whom he recognized

6. "The Date of *A Looking Glass for London*", *N & Q*, New Series, II, No. 7 (July, 1955), 282-83.

7. Arber's *Transcript of the Stationer's Register* (London, 1875), II, 391.

8. Harold Stein, *Studies in Spenser's Complaints* (New York, 1934), pp. 31-33; see also J. Churton Collins, ed., *Plays and Poems of Robert Greene* (Oxford, 1905), I, 70-71.

as one of the most popular authors of his time⁹, and one who, because of latent ability and training, might be capable of setting a higher goal for himself.

The dedication of *Colin Clout* to Raleigh from Kilcolman 27 December 1591 probably means that there and then an early version of the poem was complete¹⁰. It is reasonable to suppose that Spenser wrote the account of his visit to London and the court, his first in ten years, shortly after his return to Ireland. He refurbished it, however, some time before its publication in 1595. For the poem is composite or diversified in tone and subject, including a pastoral introduction, mythmaking, the voyage to England to visit "Cynthia, the Ladie of the sea", evaluation of some contemporary poets, praise of court ladies, a eulogy of Cynthia, satire on court life, a discussion of true and false love, personal reminiscence with a vindication of Rosalind—this time probably Elizabeth Boyle¹¹, and a pastoral conclusion. It was not all written at one time, or all in one piece; "structurally it is pleasantly discursive"¹².

When he was ready to publish the poem in 1595, Spenser may have known that Greene had died in the interval since he first wrote it, but this is not difficult to reconcile with the possibility of an allusion to him as Alcon. Harvey's posthumous attack on Greene in *Four Letters and Certain Sonnets* in 1592 probably came to his attention, and he may have known about the Nashe-Harvey flyting that followed. But he was not one, I think, to change his original estimate of Greene, if he had formed one, because of Harvey's regrettable conduct, whatever the provocation, toward a dead Greene and a very much alive Nashe¹³. It is a neat hit that Nashe scores in *Strange News* (1592) when he jeers at Harvey's pedantic and wrongheaded views on English meter, and says, "You will never leave your olde trickes of drawing M. Spencer into everie pybald thing you do"¹⁴. Spenser early and wisely went his own way in Faerie Land¹⁵, leaving Harvey to his own unresolved frustrations and ineffectual fulminations. Nothing like a breach is assumed or suggested, but there is no evidence of meetings or correspondence between the two old friends after Spenser's visit to England in 1589-91. It is inconceivable that, if Spenser had formed an opinion of Greene, he would have changed it on account of Harvey. It may be that Spenser, although he had heard of Greene's death and knew of Harvey's attack, did not trouble when *Colin Clout* was going to the printer to change the two somewhat condescending lines given to Alcon. Again, the present tense used in lines 452-53, saying the aforementioned poets "do flourish", despite the fact that two of them, Amyntas and Astrophel, are spoken of as dead, shows that he is referring, not

9. Collins, *op. cit.*, I, 59-60.

10. Leicester Bradner, *Edmund Spenser and the "Faerie Queene"* (Chicago, 1948), p. 40.

11. See Raymond Jenkins, "Rosalind in *Colin Clouts Come Home Againe*", *MLN*, LXVII (1952), 1-5; and Charles E. Mounts, "Two Rosalinds in *Colin Clouts Come Home Againe*", *N & Q*, New Series, II (July, 1955), 283-84.

12. A. A. Jack, *Chaucer and Spenser* (Glasgow, 1920), p. 248.

13. For an account of the controversy that is sympathetic to Harvey, see G. C. Moore Smith, ed., *Gabriel Harvey's Marginalia* (Stratford, 1913), pp. 57-72.

14. G. Gregory Smith, ed., *Elizabethan Critical Essays* (London, 1904), II, 241.

15. C. S. Lewis, *English Literature in the Sixteenth Century Excluding Drama* (Oxford, 1954), pp. 354-55, 364-65.

to men who are necessarily still living, but to men whose work is still or currently in demand. In the same way Harvey in one of his notes written in his copy of Speght's *Chaucer* (1598) includes Thomas Watson, who had been dead since 1592, among "owr flourishing metricians"¹⁶. It is evident that Spenser was giving an incomplete and impressionistic review of some English poets, not an account that can be considered literally consistent with existing conditions.

The list of poets, if one takes the more acceptable identifications, falls into two groups: (1) courtly poets who are given unstinted praise (Corydon-Fraunce, Alcyon-Gorges, Alabaster-Daniel, Shepherd of the Ocean-Raleigh, Amyntas-Derby, Aetion-Drayton, Astrophel-Sidney), showing Spenser's lip-loyalty to the literary values of the Sidney-Countess of Pembroke circle; and (2) popular poets who are given qualified praise (Harpalus-Turberville, Palin-Peele?, Alcon-Greene?, Palemon-Churchyard). Coming in the second series: Turberville, Peele, Churchyard, Greene is not an unlikely or illogical choice; he would be a more representative member of the latter group than any other poet hitherto suggested for Alcon.

The description of Alcon fits Greene well enough, and the criticism is just. The eighty-nine poems which he wrote¹⁷, all of which except *A Maiden's Dreame*, printed in 1591, are found embedded in his prose romances, mirror most of the trends and mannerisms of Elizabethan verse¹⁸. He wrote lyrics almost exclusively. In several veins he was a facile follower of tradition and fashion. In developing his major themes he writes in a Petrarchan manner of the pains of love; again, responding to the impetus given pastoral notions by the *Shepheardes Calender*, he tells pleasant tales of shepherds; as an anatomical cataloguer he goes through physical descriptions of ideal feminine beauty, in the style of the poetical miscellanies; conversely, he continues the medieval insistence on women's faults and frailties; in gnomic poems he reflects on the brevity of life, on ambition, fickle Fortune, and the contentment found in humble circumstances; in conventional terms he expresses despair and sorrow for the sins of youth. As characteristic of his time as his choice of subjects is his experimentation with metrical forms, and it was perhaps this aspect of his poetry that attracted the notice of Spenser, himself a brilliant innovator. True, Greene used such conventional poetic media as 6-line iambic pentameter stanzas rhyming ababcc in twenty-five of his poems (cf. January, August, and December in the *Shepheardes Calender*); loose tetrameter couplets perhaps inspired by Chaucer misread in fifteen of his poems (cf. February, May, and September in the *Shepheardes Calender*); blank verse in ten poems; iambic pentameter quatrains—abab or abba—in nine poems; rime royal in *A Maiden's Dreame*, written in the unhappily overwrought, rhetorical style of *Daphnida*; sonnets, of which only three are regular; and ottava rima. But in addition he experimented, on the whole with impressive success, using ten or more elaborate, complicated, and artfully artless stanza forms, only one of which, a light and swift-paced 8-line stanza, occurs more than once. In none of his contemporaries, "Sidney perhaps

16. G. C. Moore Smith, ed., *op. cit.*, Appendix II, p. 233, and Preface, pp. x-xi.

17. The only complete edition is that of Collins, *op. cit.*, II, 219-324.

18. For discussion, see J. C. Jordan, *Robert Greene* (New York, 1915), pp. 129-44.

excepted, is there greater fertility in the production of new and unique effect" ¹⁹ "Greene is a great metrical innovator and nearly all his stanzas are happy ²⁰." In none of his poems, however, is there any philosophy of life, individuality of thought, emotional intensity, or high seriousness. They have the impersonality, the bland surface quality, the one-dimensional flatness of the many poetical exercises of Grimald, Breton, Lodge, and Barnfield. At the same time, and to an extent not found in other second-flight poets, they have grace in expression, charm in atmosphere and context, sensitivity of feeling, refinement of spirit, delicacy of understanding, and sweetness of melody. "Always... there is charm... a genuinely artistic imagination ²¹."

Greene deserved the epithet "pleasing", both as the poet who wrote light-tempered romantic comedies and as the poet who wrote the kind of pleasant and occasionally highly original and skillful improvisations scattered through his prose romances and tales. It was in the latter light that Spenser would have thought of him in 1591, if at all, because plays were not then to be taken seriously. Likewise, Greene deserved the frank criticism that his "tunes" and "lays" were superficial, a fact of which he was aware; and he deserved the encouraging prod contained in the idea that if he could lift his verse to subjects of greater pith and substance, he might prove more pleasing still to those of judicious discernment, a possibility and a hope that Greene himself cherished until his death.

On balance, there is some likelihood that Spenser's "pleasing Alcon" is Robert Greene.

Louisiana State University

Waldo F. McNEIR.

19. *Ibid.*, p. 155.

20. Lewis, *op. cit.*, p. 484.

21. Jordan, *op. cit.*, pp. 156-163.

DU NOUVEAU SUR RUDYARD KIPLING*

Avant de commenter l'événement que constitue le livre que le Professeur Charles Carrington vient de publier sur Kipling, et qui n'est rien de moins que la biographie officielle de ce poète, il convient de rappeler que la critique française a prouvé, cette année même, que notre intérêt pour Kipling ne faiblit pas. Kipling n'a jamais eu besoin, chez nous, d'être réhabilité. Mais M. Escarpit a estimé que son sens historique, son sens des valeurs humaines dans l'histoire, méritaient mieux que les épithètes traditionnelles de patriotique et d'impérialiste. Son *Rudyard Kipling, Servitudes et Grandeurs impériales*, propose donc une étude de la formation et de l'évolution de ces valeurs. Elle est d'un vif intérêt. M. Escarpit, un peu à la façon de Thibaudet, a inscrit Kipling dans la génération qui, née vers 1865, s'est trouvée septuagénaire vers 1935. On lit avec plaisir ses analyses des situations politiques reflétées plus ou moins directement dans l'œuvre de Kipling. On accorde bien volontiers que Kipling n'est pas le *Jingo* caricaturé par Beerbohm, volontiers aussi que la politique est subordonnée chez lui à une idée très haute du devoir. Mais M. Escarpit voile d'une ombre par trop charitable ce qu'il faut appeler la totale naïveté de Kipling en matière sociale. Pourquoi analyser *The Enlightments of Pagett M. P.*, et ne rien dire de récits de l'acabit de *The Mother Hive*, *A Walking Delegate*, et surtout *The Benefactors*, — rien non plus du célèbre mythe des "little men", image du prolétariat? L'idée d'Empire effacerait-elle celle de société? Nous souscrivons volontiers au point de vue de M. Escarpit; mais son livre est trop fidèle aux promesses du titre pour donner de Kipling une image valable. Le détail, souvent, est d'un grand prix (citons une très belle analyse de *Kim*); il est souvent contestable ou erroné. Kipling, nous est-il dit page 158, "ne conçoit pas qu'on veuille dire "argent" quand on parle d'Empire, et que "mission civilisatrice" signifie bénéfices commerciaux". Ce style rend la discussion difficile. Renvoyons tout de même le lecteur à *Letters to the Family*, au discours d'octobre 1907, *Imperial Relations*; il y trouvera des équations un peu moins simples. M. Escarpit n'aime pas les idées toutes faites; mais pourquoi tenir à minimiser les souffrances endurées par Kipling dans son enfance? Que penser de cette assertion vraiment surprenante: "certaines des histoires d'une *Diversité de Créatures* sont d'une mélancolie presque morbide nouvelle chez Kipling" (p. 229)? Est-il un seul livre ou recueil antérieur à 1893 où ne surabonde cette "mélancolie morbide"? Mais il serait trop facile de multiplier ces réserves, et ce serait injuste pour un livre stimulant qui vaut par l'allure, la largeur d'esprit et, pourquoi ne pas le dire, la générosité.

* ROBERT ESCARPIT. — *Rudyard Kipling, Servitudes et Grandeurs Impériales* (Hachette, 1955, 250 p., 575 frs.).

CHARLES CARRINGTON. — *Rudyard Kipling. His Life and Work* (Macmillan, 1955, xxii + 549 p., 25 s.).

Générosité qui colore la courte bibliographie, où se perpétue la mémoire de travaux aussi vains que ceux de Brion, Lemonier et Croft-Cooke.

L'ouvrage de C. Carrington a suscité dans la presse britannique des mouvements divers, mais tous les articles que nous avons lus s'accordent à noter son exceptionnelle importance. Nous avons enfin une biographie suivie, de Kipling, et, en même temps, une biographie officielle, c'est-à-dire familiale. Format, couleur, estampille de l'Eléphant au Lotus, tout, dans la livrée du livre, favorise la confusion avec la collection des œuvres de Kipling publiées chez Macmillan. L'auteur insiste dans sa préface sur la collaboration qu'il a trouvée chez la dernière survivante des enfants de Kipling, Mrs. Bambridge (Elsie K.). C'est elle qui a autorisé la publication d'une foule de fragments de lettres ou de documents familiaux appartenant soit aux *Kipling Papers*, soit aux grandes collections américaines, notamment celle de la Houghton Library (Harvard) et la collection Carpenter (Library of Congress). Elle a rédigé l'épilogue du livre, où son témoignage verbal ou écrit apparaît maintes fois au fil des chapitres. Enfin, la cour d'Angleterre a donné sanction aux passages importants où il est traité des relations de George V avec Kipling. M. Carrington ajoute à ces garanties une affection déclarée pour la personne, l'œuvre et les idées politiques de son héros.

Tout concourt donc à donner importance à ce livre, le sujet, la nouveauté, et un grain de passion. Une importance capitale. A part la brève étude de Hilton-Brown (1945), il n'existait à ce jour aucune histoire véritable de la vie de Kipling. Assez bien repérée dans ses grandes phases, cette existence se dérobaît dans son détail; ses périodes de transition étaient fort mal inventoriées; l'intimité de l'auteur ne se laissait pas entrevoir; le rapport de son personnage public à sa figure d'homme de lettres, le rapport de ces deux aspects à l'homme privé était deviné plutôt que connu. La maladive réticence de l'écrivain voilait plutôt qu'elle n'éclairait ces questions dans le document sans prix, mais sans clés, qui s'intitule *Something of Myself*. M. Carrington met de l'ordre dans le désordre, des présences au lieu du vide, des faits au lieu des racontars et des suppositions. Il donne ce que l'on n'avait jamais offert : une suite chronologique pleine, de la naissance à la mort de Kipling. On se félicite de savoir cette suite chronologique appuyée et garantie par les journaux intimes de Mrs. Kipling, journaux méthodiques et sans lacunes fâcheuses. De ces journaux complétés par les lettres de Kipling et maint autre témoignage contrôlable. M. Carrington a retenu, semble-t-il, non les appréciations ou les commentaires qui peuvent les étoffer, mais essentiellement des faits. De la sorte ce n'est pas un portrait du mari par la femme qui nous est présenté, mais la chronique d'une vie commune qui dura de la vingt-sixième année de Kipling à sa mort. Bien entendu, cette source essentielle est loin d'être la seule utilisée. Toutefois nous souscrivons à l'opinion du rédacteur du *Times Literary Supplement* du 25 novembre 1955, pour regretter que M. Carrington n'ait pas donné à son ouvrage des dimensions plus vastes encore. Nous ne suspectons pas la sincérité des sources utilisées, mais l'impression reste que davantage aurait pu être dit. Peut-être n'était-il pas loisible à M. Carrington de se donner libre carrière. M. Robert Blake, dans l'*Evening Standard* du 11 novembre dernier, rappelle que Mrs. Bambridge autorisa, voici quelques années, Lord Birkenhead à composer une biographie

de Kipling en mettant en œuvre précisément les mêmes sources dont vient de profiter M. Carrington. Une fois son labeur achevé, Lord Birkenhead se vit interdire la publication "for reasons which to this day remain obscure". Notons au moins un fait. Les *Kipling Papers* contiennent un "Memorandum" sur le poète rédigé par sa sœur, Mrs. Fleming (Alice Kipling) plus connue sous son nom d'amitié, "Trix". Des faits sont tirés de ce mémorandum. Comment se fait-il qu'il ne soit pas cité *verbatim* une seule fois? M. Carrington a ménagé un large accueil à la prose de Mrs. Bambridge, mais n'a pas cru devoir en user de même avec celle qui fut si proche de Kipling par l'affection et le tempérament. Ni dans le cours du livre, ni même dans la bibliographie, n'est mentionné le travail de Hilton Browne (*Rudyard Kipling, A New Appreciation*, 1945). Faut-il croire ce silence précisément motivé par ceci qu'on lit à la page 10 dudit travail : "...I have obtained much first-hand information, some of which I believe to be previously unpublished from Mrs. A. M. Fleming, Kipling's sister, together with much valuable corroboration or contradiction of existing material." Par parenthèse Mrs. Fleming était bien loin d'avoir tout dit à Hilton-Browne. Il devait échoir à M. Carrington de nous révéler grâce à elle, mais non dans ses termes, les faits majeurs concernant le grand amour de jeunesse de Kipling, et par suite l'une des sources essentielles de *The Light that Failed*. M. Hilton-Browne déclare nettement (pp. 102 et 103) que Rudyard et sa sœur étaient tous deux "médiums". M. Carrington à la dernière page de son livre use sur ce point, très tardivement abordé, d'une phraséologie plus confuse : "An otherworldly Celtic seer he would not consent to be. The dreams and delusions that afflict and stimulate the adolescent had sometimes rapt him away, out of himself, into occult imaginings, which he repelled, while his sister, lacking his earthy fibre, surrendered to them" (pp. 508-509). Nous avons souligné les termes qui rendent cet aveu assez équivoque. Par contre il nous est dit que plusieurs fois chancela la raison de Mrs. Fleming, qui compose ainsi avec son frère un couple à peine moins tragique que celui de Claudel avec sa sœur. Ce qui nous manque, c'est un Kipling vu et senti par son père, sa mère et "Trix". Déplorons-le, même si nous pouvons nous réjouir que le second des "family squares", où s'abrita le poète nous ait livré non des commentaires mais des faits. Cependant on se prend à regretter que ne soit pas mise en œuvre la méthode préconisée par Valéry Larbaud : les faits tout secs, tous les faits, le fichier étalé sur la page, l'œuvre biographique réduite à une suite de tableaux et de plans.

Il est vrai que nous y perdrons les mises au point qui rendent si précieux le travail de M. Carrington, notamment ce qui regarde Caroline Balestier, c'est-à-dire Mrs. Kipling. Il est notoire qu'elle n'a jamais excité grande sympathie. Mais Mrs. Bambridge ne laisse plus grand chose à dire sur sa mère. En une page nette et froide, nous apprenons que la gardienne de Kipling n'était pas redoutable qu'au monde extérieur. Redoutée chez elle, cette femme de tête témoignait d'un tempérament instable et jaloux, aggravé d'une intelligence sans horizons, d'un insatiable snobisme et d'une tendance à la cachotterie qui passe encore celle de son mari.

Telle fut la femme que Kipling aima, d'un amour constant, fidèle, reconnaissant. On avait lieu de le craindre, on en est sûr désormais, comme on est

sûr que nul inédit, nul carnet, plus rien de neuf de Kipling n'a chance de voir la lumière, Mrs. Kipling ayant mis au feu le lourd dossier de papiers, notes et pensées que son mari accumulait au jour le jour. Ce genre d'assassinat posthume est trop courant pour qu'on s'en étonne, et pour notre part nous avouons regretter assez peu les documents ainsi consignés à la flamme. Mais Mrs. Bambridge, qui rapporte le fait, est-elle bien sûre que Kipling lui-même n'a pas ordonné cette mise au bûcher? car s'il est une chose que la biographie de M. Carrington impose à la foi du lecteur, malgré tout un peu incrédule, de *Something of Myself*, c'est que Kipling ne fut jamais seul, ni comme homme, ni comme auteur. N'y voyons pas un trait de piété filiale, mais l'expression de la vérité. Et son père ne fut pas seul à se mêler de ses écrits; mère, sœur, épouse, fille survivante, voire quelques amis intimes ont apporté leur sentiment, leurs suggestions, leurs corrections à ses vers et à ses proses. Nous avons eu, dans un travail encore inédit¹, l'occasion de souligner que cet entraînement de journaliste qui fut celui de Kipling, et dont trois générations de critiques se sont repassé l'éloge à peine mitigé, ne nous semble ni bien bénéfique, ni, au fond, bien important. Du moins peut-on, là, délimiter à peu près ce qui est du poète et ce qui est tic de reporter. Qui pourra se vanter de discerner aussi aisément la main de la famille, partout où elle a "calmé", "clarifié" l'inspiration du vieil et docile enfant prodige? Et il ne faut point perdre de vue que Kipling resta aveugle à la notable nullité artistique de son père, et prit fort au sérieux les avis pédantesques et timorés de son ami de Harvard, C. E. Norton, — bref ne pas oublier que son sens critique, parfois très aigu, comporte des zones d'une incurable médiocrité. Bien entendu il est oiseux de se demander comment Kipling eût écrit en d'autres conditions. Reste que, sans exagérer cette collaboration et sa soumission (tout de même assez poussée pour lui faire indéfiniment ajourner la mise au net de ce travail célèbre et énigmatique, *Mother Maturin*), elles méritent d'être signalées. Probablement impossibles à discerner dans les textes, elles composent un trait important de la physionomie de Kipling.

C'est précisément sur l'homme que fut Kipling que, selon l'humeur, on peut juger la biographie de M. Carrington assez décevante, ou au contraire judicieuse. Elle apporte, nous avons dit, un choix, une suite, une richesse de faits, un luxe de garanties inégalés à ce jour, mais sur le tempérament, le caractère, l'âme intime de son sujet, elle s'avère très prudente. A la fin seulement sortant de sa réserve, elle tente une sorte de synthèse psychologique, assez gauchement amenée, d'une écriture assez pénible, et d'un contenu anodin. Faut-il faire grief à M. Carrington de sa réticence? Lui seul reste juge en sa cause, sachant seul ce qu'il n'a pas utilisé des documents et des témoignages directs qui lui sont parvenus. Faut-il l'en louer? Nous serions tenté de le faire. Comment, en effet, entreprendre, dans un travail semblable, de composer le portrait dont nous signalons l'absence, sans mettre en cause, sinon Hilton Browne, pourtant bien intéressant sur ce sujet, mais frappé d'interdit, les études désormais classiques de Wilson, Orwell et Trilling, les remarques de Graham Greene, pour ne parler que d'écrits relativement récents. Il est clair

1. F. LÉAUD : *La Poétique de Rudyard Kipling*, Thèse soutenue en Sorbonne, le 16 janvier 1954.

que M. Carrington n'avait pas à faire état de ces essais dans une bibliographie qui se veut limitée aux "printed sources", et qu'il a cependant ouverte à R. Le Gallienne et à Bonamy Dobrée. Mais si parti il y a, il faudrait que ce parti fût net et déclaré. Sans vouloir médire d'un ouvrage passionnant et qui sera la base de départ inévitable de tout futur travail sur Kipling, il faut avouer qu'on y sent, avec une chaude et sympathique ferveur pour l'œuvre de Kipling, une estime pour ses idées et sa personne qui a pu infléchir quelque peu le jugement de M. Carrington, ou le détourner de prêter attention aux problèmes de la relation de la vie intérieure et de la création littéraire chez son personnage.

Pourtant cette biographie est aussi une histoire de l'œuvre, mais dont on retiendra surtout une foule de détails d'un très grand prix sur la genèse de nombre de morceaux. La presse anglaise, et notamment M. Hodgart, dans le *Manchester Guardian* du 25 novembre, a souligné que pour la première fois M. Carrington a révélé une source essentielle de la diction poétique de Kipling, les *Hymns Ancient and Modern*, et renouvelé tout le problème de sa prosodie en établissant que Kipling composait non selon un "pattern" métrique donné, mais sur un thème musical emprunté le plus souvent au Café Concert ou au répertoire des troupiers, quel que fût d'autre part le thème et le vocabulaire mis en œuvre, populaire, biblique ou littéraire. Faute d'espace nous ne pouvons que renvoyer au passage intitulé *Versification* (pp. 347-356) : on y lira l'origine rythmique de morceaux célèbres, tels que *Danny Deeever*, *Mandalay* ou *Follow me 'Ome*.

Les analyses et appréciations des proses et des poèmes sont moins mémorables et souvent un peu longues. Trop soucieux de réhabiliter son sujet, il échappe à M. Carrington des jugements où le conformisme moral fait tort aux faits. Il écrit par exemple, page 360 : "The education of a police spy—and that is what, superficially, *Kim* seems to be about, is hardly the subject for an *epos*, nor does it much matter." A mon sens, et vingt nouvelles pourraient me servir de référence, la passion policière est au contraire dans l'œuvre de Kipling un thème majeur, et qu'il serait bien superficiel de rapporter au genre littéraire de la *detective story*, pour laquelle ses aptitudes sont nulles. Elle traduit chez lui une inquiétude intime, un sentiment d'insécurité sociale, la manie du travesti, le goût de la cruauté, un penchant larvé pour la vie de bohème, et une conception très curieuse de la liberté. Je crois même qu'on risque de grever de lourds contre-sens l'interprétation du sentiment historique et politique de notre auteur si on le disjoint de la passion policière. Bien entendu, Kipling n'en est pas moins estimable comme homme, comme citoyen et comme artiste, même si ce mot de *spy*, qui gêne M. Carrington, et, détail bien significatif, n'est pas employé dans *Kim*, sonne fâcheusement.

Si des erreurs tactiques de cette sorte sont gênantes, les faits que M. Carrington apporte avec tant d'abondance et coordonne si clairement épargneront beaucoup de bévues aux futurs travailleurs. Il nous renseigne exactement sur la carrière de John Lockwood Kipling, et donne de la période 1882-1889 les "sept ans de travaux forcés", une vue complète où la vie et les écrits de son héros s'éclairent de lumières précises sur l'Inde administrative et militaire, dans son ensemble et dans son détail. Une vue complète, qui, pour la première fois, donne idée des tribulations sentimentales de Kipling,

lesquelles ne devaient finir qu'avec son mariage, au cours de la période Londonienne. Sur ce point, on apprécie les rectifications apportées à la chronique des relations de Kipling avec ses éditeurs, et ses amis littéraires, notamment Henley. Sans gazer à l'excès la pénible histoire des rapports de Kipling avec son beau-frère Beatty Balestier, M. Carrington indique quelles autres raisons, politiques, celles-là, ont contribué à ramener le poète et sa famille de Vermont en Angleterre. Ce retour correspondit chez lui à une prise de conscience plus urgente de son devoir critique. L'histoire de cette phase, qui est aussi celle de l'initiation nautique de l'auteur de *A Fleet in Being*, n'a jamais été mieux élucidée. D'ailleurs, pour tout ce qui se rapporte à l'atmosphère politique en Angleterre entre 1900 et 1914, à Kipling homme public, à ses démêlés avec les politiciens et les grands fonctionnaires coloniaux, à son activité de propagandiste, à la part directe qu'il prit aux messages officiels de Baldwin et de Georges V, le travail de M. Carrington est inestimable; et ce serait mal le louer que de ne pas rendre hommage à ce talent d'exposition efficace et modeste qui rend une telle masse de faits aisément pénétrable. Sachons beaucoup de gré à M. Carrington de ce que lui ont reproché quelques journalistes : il a, en un sujet à peu près neuf, eu d'autres soucis que l'amusement de la galerie.

Soucis d'historien, soucis de moraliste. Si M. Carrington ne parvient pas à préciser la nature du sentiment religieux chez Kipling, il a, pour finir, mis en relief ce que fut l'efficacité concrète, l'incidence historique de son enseignement moral. Sur ce point il faut lui donner raison contre la critique libérale. M. Trilling n'a pas dit le dernier mot sur la morale de Kipling. M. Angus Wilson, qui semble de la même famille d'esprits, écrit dans l'*Observer* du 13 novembre : "Kipling's attitude to the Liberal age was not only wrong-reader but disreputable". C'est possible. Mais ni le critique américain ni son confrère britannique n'ont vu l'autre aspect de la question. Ce que M. Angus Wilson appelle, sans trop de sang-froid, "a sickening search of atonement through pain", s'appelle aussi esprit de sacrifice. C'est là, et non ailleurs qu'il faut chercher le fond de toute la morale de Kipling, l'un des ressorts constants de son inspiration littéraire, et chose fâcheuse aux seuls yeux d'un libéralisme un peu trop intellectuel, le secret de son influence. Ce n'est pas peu de chose, même si le livre de M. Carrington doit souvent décevoir les psychologues, que d'avoir non seulement fait œuvre d'historien, mais décelé ainsi l'un des axes majeurs d'une vie et d'une création poétique.

F. LÉAUD.

COMPTES RENDUS

AASTA SIENE. — **Hiatus in English.** *Anglistica*, vol. III (Copenhague : 1954, 102 p., cour. dan. 13.50).

La présente étude sur le hiatus en anglais est à la fois générale, synchronique, diachronique et comparative. L'ensemble est solide du point de vue théorique et, sans être révolutionnaire, éclaire certaines questions prosodiques qui sont longtemps restées dans l'ombre. La description synchronique est une précieuse mise au point, rigoureuse et pleine d'idées neuves sur divers problèmes de phonétique (et de phonologie) générale. La partie comparative est consacrée au hiatus dans d'autres langues germaniques, et dans d'autres variétés d'anglais. Près de la moitié de l'ouvrage traite de l'aspect diachronique de la question : il apparaît que l'anglais moderne utilise un certain nombre de procédés pour éviter les hiatus ; en fait, dans le système moderne, le hiatus ne peut se produire que rarement (il faut ajouter que ce système est en train de se défaire). Comment ce système phonologique s'est-il édifié ?

Cette deuxième partie étudie, entre autres problèmes, quelles ont été les variantes utilisées pour éviter les hiatus. Elle présente un grand intérêt méthodologique, car l'auteur y applique certaines idées de W. Horn sur le point de vue fonctionnel en prosodie et sur le lien qui existe entre le mot et son contexte. Certaines pages paraîtront plus imaginatives que fondées sur des bases solides, mais même ces envolées sont stimulantes.

Un bon index. Quelques omissions dans la bibliographie éparse à travers le livre (p. ex., Langenfelt, *Select Studies...* Lund 1933; Arend, *Linking in Cursor Mundi*, Londres, 1931). — Antoine CULIOLI.

WIKTOR JASSEM. — **Intonation of Conversational English.** (Educated Southern British). (Wrocław, 1952, 121 p., 24 zł.).

Le livre de W. Jassem sera le bienvenu, car il est le seul, avec la monographie de K. L. Pike, à traiter en détail du problème de l'intonation en anglais. Si l'on ajoute que le livre de Jassem est consacré à l' "Educated Southern British", on peut dire que cette étude est la première en son genre.

Après deux chapitres préliminaires où l'auteur expose sa méthode d'analyse à la lumière de la linguistique générale et discute de la valeur phonologique de l'intonation en anglais, l'essentiel de l'étude analyse l'intonation de l'anglais cultivé de la conversation. On peut noter au passage des pages pleines de finesse sur la valeur évocatrice de divers types d'intonation (chap. VII). Trois textes d'étude et deux appendices complètent cette excellente monographie. — Antoine CULIOLI.

RICHARD CAREW OF ANTONY. — **The Survey of Cornwall, etc.**, edited with an introduction by F. E. HALLIDAY, and with the maps of John Norden (London : Andrew Melrose, 1953, 334 p., 30 s.).

Introduction : pp. 15-71. *The Survey of Cornwall* (extraits) : pp. 75-237. *Godfrey of Bulloigne* (extraits) : pp. 241-65. *The Examination of Men's Wits* (extraits) : pp. 269-77. *A Herrings Tayle* (extraits) : pp. 281-99. *The Excellencie of the English Tongue* : pp. 303-8. Appendices, bibliographie, index : pp. 311-34.

Il faut remercier le Professeur Halliday d'avoir attiré l'attention sur cet attachant personnage que fut Richard Carew d'Antony, en Cornouailles. Bien qu'elle soit fréquemment utilisée par les spécialistes d'histoire élizabéthaine, son œuvre n'avait fait l'objet d'aucune étude critique d'ensemble. Or, son importance dans l'histoire littéraire est loin d'être négligeable, on le verra, et son rayonnement humain séduira tous ceux qu'intéresse l'étude des hommes de second plan de la grande période élizabéthaine. Une introduction biographique et critique abondamment documentée retrace d'abord la carrière de cet homme. Contemporain de Sir Richard Grenville, Sir Walter Raleigh, et Sir George Carew, homme de l'Ouest comme eux, Richard Carew ne choisit pas de s'illustrer sur terre et sur mer dans la lutte contre l'Espagne. Sans jamais quitter pour très longtemps sa maison d'Antony, il mena en Cornouailles l'existence active et ingrate des représentants du pouvoir central, tour à tour comme "Juge de Paix", shériff du Comté, et adjoint du Lord Lieutenant. A ces divers titres, il eut à remplir de très nombreuses charges de justice, de police et d'administration, que la guerre rendit particulièrement lourdes pendant les quinze dernières années du règne. Fer de lance de l'Angleterre élizabéthaine dans sa lutte contre l'Espagne, la Cornouailles était la partie du royaume la plus exposée, et les alertes y furent nombreuses. Ce fut aussi la première à bout de souffle, d'argent et d'hommes. Mais ce personnage officiel, qui aurait pu n'être qu'une notabilité de province, l'un de ces représentants presque anonymes de la petite noblesse des Comtés sur qui le gouvernement Tudor se déchargeait entièrement de l'administration locale, fut aussi un esprit cultivé, un grand amateur de littératures étrangères, un écrivain original, intelligent, humain. Son principal titre à la gloire littéraire est *The Survey of Cornwall*, dont les lettrés cornouaillais font encore aujourd'hui leurs délices. Carew y fait pour sa petite patrie ce que John Leland, William Lambarde et John Norden avaient réalisé ou réalisaient pour d'autres comtés : l'inventaire des ressources et des particularités géographiques, historiques et humaines d'une région que leurs compatriotes connaissaient mal. "Carew was doing in his odd angle of England what Drake and his peers were doing in the world at large—charting territories unknown, or scarcely known, to his fellow Englishmen" (p. 49). Institutions, événements locaux, gloires du passé et du présent, tout y est évoqué, esquissé, retracé. Que dans l'amour de Carew pour son sujet il entre beaucoup de patriotisme cornouaillais, avec tout ce que cela comporte d'émerveillement espiègle, de naïveté à double tranchant et de sagesse narquoise, c'est ce qu'on ne saurait vraiment lui reprocher, puisque la moindre de ses pages en est rendue plus vivante, plus humaine. Finalement, cet homme, que ses activités ont certainement obligé à prendre parfois des mesures brutales, se révèle dans ces pages comme un être de bon sens, plein de finesse critique, partisan d'un conservatisme éclairé — et pêcheur à la ligne incorrigible.

Carew fut également l'auteur de la première traduction anglaise d'une œuvre du Tasse; de la traduction d'un ouvrage espagnol de psychologie (Juan de la Huarte Navarro : *Examen de Ingenios*) dont on retrouve l'influence dans certains traits élizabéthains sur l'âme; d'un poème qui raconte l'ascension par un escargot très cornouaillais d'un clocher proche d'Antony (à peine est-il parvenu au sommet, après mainte péripétie, et croit-il enfin dominer l'univers entier, que le vent lui fait lâcher prise); enfin d'une brève "Défense de la langue anglaise".

De ces œuvres (sauf la dernière, qui est publiée intégralement) le Professeur Halliday ne nous donne que des extraits : cela vaut assurément mieux que rien. On déplore cependant qu'il ait hésité entre deux formules, celle des fragments et celle des œuvres complètes, sans en choisir franchement aucune. En ce qui concerne *The Survey*, il déclare qu'il a effectué quelques coupures, "the major omissions being the lists of knights' fees, acres, and subsidies, interesting only to the specialist historian, and the genealogical and heraldic accounts" (p. 11). Malheureusement, une comparaison de la présente édition avec celle de 1769 révèle que les

coups annoncés portent souvent sur des passages beaucoup plus importants qu'on n'a bien voulu le dire. *The Survey* est un document de première importance et de très grande valeur pour l'histoire de l'Ouest de l'Angleterre à la fin du xvi^e siècle. Or, page 84, l'édition actuelle fait disparaître le récit (trente lignes environ) d'une intervention de Grenville et d'un personnage qui était sans doute Raleigh lui-même, auprès de la Reine, afin de redresser certains abus. Pages 98-99 sont omises des précisions importantes sur les privilèges traditionnels des mineurs d'étain et les problèmes sociaux que posait l'organisation des "Stannaries". Page 125, c'est la liste des foires saisonnières de Cornouailles qui disparaît entièrement. Page 130, la liste des grands "scholars" dont s'enorgueillit le passé de la Cornouailles se trouve réduite des trois quarts. Page 134, la liste des grands hommes de guerre de la Cornouailles contemporaine est également amputée. Page 155, il ne reste plus rien des précisions que donne Carew sur les quantités de munitions allouées au Comté, à la veille de l'Armada. Et ainsi de suite, j'imagine, n'ayant pas jugé nécessaire de poursuivre plus avant la comparaison des textes. On a de plus l'impression que le Professeur Halliday a pratiqué ces coupures selon des critères et des préférences qui lui sont strictement personnels. Là où l'auteur, grand expert en la matière, énumère les variétés locales de poisson, on constate des coupes sombres (pp. 115, 116, 120); par contre, page 120, la liste des oiseaux propres au Comté est intégralement conservée, mieux, éclairée par des notes. Tout cela est très gratuit. On ne peut en tout cas s'empêcher de conclure que, pour économiser une trentaine de pages, on a rendu cette édition du *Survey* complètement inutilisable pour l'historien : il est plus néfaste qu'utile de disposer d'un index s'il est établi sur un texte pareillement tronqué. On s'alarme même de constater que cette édition du *Survey* a remplacé celle de 1769 sur les rayons des ouvrages usuels au British Museum.

Une dernière remarque. L'ultime alexandrin de *A Herrings Tayle* est imprimé ainsi :

Let others write, my pen is worné to the stumps.

Vérification faite, l'édition originale porte "worne". Il s'agit en fait d'une prononciation propre à l'Ouest de l'Angleterre, dont on retrouve quelques exemples chez Raleigh : "The sorrow worren face" (Cynthia, v. 471). La graphie "worné" suggère-t-elle ce dissyllabe? J'en doute. — Pierre LEFRANC.

FREDERICK S. BOAS. — **Sir Philip Sidney, Representative Elizabethan, His Life and Writings** (London : Staples Press Limited, 1955, 204 p. et un hors-texte, 15 s.).

Le professeur Boas, dont le premier ouvrage, un manuel fort utile intitulé *Shakespeare and His Predecessors*, parut en 1896, a publié ce nouveau volume alors qu'il venait d'atteindre l'âge respectable de quatre-vingt-treize ans. On ne peut que s'incliner devant la prodigieuse activité de ce vétéran de la critique littéraire. Sa monographie sidnéienne doit se placer à côté de cette série d'ouvrages élémentaires publiés avant la dernière guerre et dont celui de Miss Mona Wilson reste le meilleur. Elle est essentiellement une biographie de Sidney à laquelle viennent s'ajouter de longs résumés de ses ouvrages, celui de l'*Arcadie* n'occupant pas moins de 54 pages, soit un quart de l'ensemble du texte. On voit mal pourquoi l'analyse de la *Défense de la poésie* précède celles du roman et du recueil de sonnets, alors qu'il existe de sérieuses raisons de penser que ce chef-d'œuvre de la critique élizabéthaine fut écrit après les autres œuvres. S'il n'apporte rien de nouveau, le récit de la vie de Sidney est bien fait. La trop brève conclusion consacrée à sa personnalité souligne certains paradoxes de celle-ci, mais passe trop rapidement sur les amitiés si nombreuses et si sincères que Sidney sut gagner et néglige d'évoquer le rôle si important du protecteur des lettres. L'élément critique se borne à quelques phrases sur chaque ouvrage.

M. Boas reproche à l'auteur de la *Défense de la poésie* son panorama pessimiste de l'état des lettres anglaises et le "perverted standard" de sa doctrine classique en matière de théâtre. La seule question discutée à propos de l'*Arcadie* concerne les mérites relatifs des deux versions, déjà longuement examinés par les critiques antérieurs. C'est à tort, croyons-nous, que tous les poèmes d'*Astrophel et Stella* sont attribués à une époque postérieure au mariage de Penelope Devereux; cela empêche M. Boas de comprendre pourquoi, dans la quatrième chanson, Sidney laisse entendre que la mère de celle-ci séjournait sous le même toit qu'elle, alors que la chose paraît toute naturelle si l'on se rappelle que la veuve du comte d'Essex avait épousé Leicester en secondes noces et demeurait à Leicester House avec Penelope et Sidney lui-même. D'autre part, on aimerait savoir pourquoi le mariage de Penelope et de Lord Rich est situé au printemps de 1581. Ce qui est plus fâcheux, c'est que l'auteur ne cherche nulle part à déterminer la valeur intrinsèque des ouvrages de Sidney ni à montrer leur importance historique pourtant considérable. Ces lacunes sont regrettables, même dans un ouvrage qui, apparemment, n'a d'autre ambition que de faire connaître Sidney à ceux qui ne l'ont jamais lu. — Michel POIRIER.

H. C. CHANG. — **Allegory and Courtesy in Spenser.** A Chinese View. Edinburgh University Publications. Language and Literature, n° 8 (Edinburgh: University Press, 1955, x + 227 p., 18 s.).

L'auteur de ce curieux volume part du postulat que le critique littéraire ne réussit le plus souvent qu'à projeter son propre idéal esthétique à travers le prisme de l'œuvre qu'il étudie: "The study of a poet, undertaken historically or otherwise, results inevitably in one man's impressions of him. Thus each critic has his own Spenser" (p. v). Cette tendance inévitable sera plus forte encore si le critique appartient à une civilisation différente de celle de l'écrivain étudié. Plutôt que de chercher à minimiser la subjectivité de ses réactions, M. Chang a préféré reconnaître franchement tout ce qui le sépare de Spenser et présenter une interprétation spécifiquement chinoise de quelques aspects de la *Reine des Fées*. En fait, ce qu'il nous offre est essentiellement une double comparaison, d'une part entre les méthodes allégoriques chinoises et celles de Spenser, d'autre part entre la courtoisie représentée par Sire Calidore et le "rituel" qui en est, paraît-il, l'équivalent chinois. Pour rendre tangibles ces différences dans le maniement de l'allégorie, il donne dans une première partie la traduction, précédée d'une excellente introduction, d'un fragment allégorique d'un roman de Li Ju-Chen, curieux spécimen de littérature chinoise qui se lit avec beaucoup d'intérêt. La troisième partie du volume est consacrée à l'idéal de la courtoisie selon Spenser et Confucius. Mais avant de comparer, il faut définir, et M. Chang ne peut éviter d'aborder l'étude du texte comme le ferait n'importe quel critique occidental. Il procède de même dans la deuxième partie, qui est essentiellement une contribution à l'étude des sources et de l'allégorie spensérienne. Il y montre que Spenser a puisé certains éléments de son grand poème dans sa propre connaissance de l'Irlande. Il précise et nuance les rapports entre certains épisodes de la *Reine des Fées* et la littérature romanesque antérieure. Il établit enfin que le personnage de Timias s'identifie à Raleigh non seulement dans ses relations avec Belphoebé-Elizabeth mais aussi dans d'autres épisodes inspirés par l'action de Raleigh en Irlande et dans son caractère même qui reproduit certains traits de celui de Raleigh. En dépit des liens qu'il a établis entre les diverses sections, l'auteur, qui oscille entre Spenser et la Chine, entre une attitude historique et un point de vue esthétique, n'a pas réussi à donner à son ouvrage le minimum d'unité requis. Il a en revanche le double mérite de présenter un aperçu de la littérature et des idées chinoises et de contribuer à la compréhension de la *Reine des Fées*. Quant au problème plus général qu'il a posé et tranché, il intéresse particulièrement les critiques étrangers de la littérature anglaise,

mais nous ne pensons pas que nous autres Français nous ayons profité à le résoudre à la manière de M. Chang, car nous risquerions alors d'être entraînés dans des études comparatives et dans une sorte d'introspection également vaines du point de vue qui doit être le nôtre. — Michel POIRIER.

ROBERT SPEAIGHT. — **William Poel and the Elizabethan Revival** (London : W. Heinemann. For the Society for Theatre Research, 1954, 302 p., 21 s.).

Le hasard a bien fait les choses en réservant à Robert Speaight l'honneur d'écrire la première étude sur William Poel, ce pionnier de l'interprétation nouvelle du théâtre élizabéthain, dont les idées ont à ce point imprégné les nôtres que nous oublions leur audacieuse originalité. La commémoration du premier centenaire de la naissance de W. Poel fut l'occasion de ce travail, entrepris sur la demande de la "Society for Theatre Research" et fondé sur une masse de matériaux nouveaux : les papiers de Poel, la liste chronologique de ses activités théâtrales et la bibliographie de ses œuvres, l'une et l'autre dues à M. Allan Gomma, et maints autres documents qui appartiennent désormais à la Collection Enthoven du "Victoria and Albert Museum". Robert Speaight a exploité cette mine avec la plus patiente et la plus scrupuleuse des méthodes : il a fait œuvre d'érudit mais aussi, heureuse et rare conjonction, œuvre personnelle, car il a connu W. Poel et reçu ses leçons. Acteur lui-même, et brillant interprète de Shakespeare, il se trouve de plain-pied avec W. Poel pour comprendre ses tentatives et apprécier ses réussites, et, sans se départir de l'impartialité et de la réserve du biographe, pour nous livrer ses propres opinions sur l'interprétation de *Measure for Measure* par exemple, pour dénoncer, chez nous autres modernes, "the appeal of the eye" qui s'exerce au détriment des facultés imaginatives, car si les élizabéthains étaient aussi des visuels, ils l'étaient différemment. Il rend un juste hommage aux innovations imposées par Poel : le rythme rapide et le mouvement continu, la technique de l'élocution et l'importance des mots-clés, le sens des effets scéniques ; mais en même temps il souligne l'aide apportée à Poel par l'heureuse coïncidence des travaux de Furnivall et W. Griggs. R. Speaight sait admirer : "Poel's genius was prophetic... Poel was a man with a vision" mais sans jamais tomber dans le panégyrique ; ainsi chez cet idéaliste révolutionnaire, à la fois tendre et intransigeant, sans religion, il relève des traces curieuses de puritanisme (Poel, en effet, corrigeait Shakespeare et il remplaça dans *Measure for Measure* : "He has got a wench with child" par "He will shortly be a father"). Cette excellente étude est, on le voit, psychologique autant qu'historique : elle évoque une personnalité riche et aussi l'avènement d'un climat artistique qui est encore le nôtre, car l'enseignement de W. Poel n'est pas mort avec lui en 1934. H. Granville-Barker hier, et aujourd'hui Tyrone Guthrie et Sir John Gielgud ont recueilli son message. — L. BONNEROT.

ROMAIN SANVIC. — **Le Théâtre élizabéthain**. Collection Lebègue et Nationale, n° 114 (Bruxelles : Office de Publicité, 1955, 137 p. et 5 p. de hors-texte. Prix non indiqué).

Romain Sanvic est le pseudonyme d'un auteur dramatique belge, Robert de Smet, qui a traduit et fait représenter dans son pays plusieurs pièces de Shakespeare. Il est décédé en mai 1955, peu de temps avant la publication de son dernier livre, qui est un rapide panorama du théâtre anglais de la Renaissance. Le premier chapitre, consacré aux généralités, présente clairement les résultats des travaux modernes. En revanche, l'étude des auteurs et des œuvres manque de vigueur et de relief. Elle ne montre ni le génie de Marlowe, ni l'importance de l'apport de Kyd. Ailleurs, elle se borne à reprendre les opinions traditionnelles. Ce qui surprend surtout de la part de quelqu'un qui connaît bien le théâtre élizabéthain,

c'est le refus d'admettre la moindre évolution de ce théâtre entre ses débuts et la Guerre civile. La bibliographie, qui aurait dû faire l'objet de soins particuliers dans un petit ouvrage de vulgarisation tel que celui-ci, est fantaisiste et décevante : elle indique de nombreuses traductions faites par le père de l'auteur, Joseph de Smet, et demeurées inédites, mais ne mentionne pas une seule traduction complète de l'œuvre de Shakespeare ni aucune des pièces élizabéthaines publiées séparément dans la collection bilingue Aubier ou dans la collection Shakespeare. — Michel POIRIER.

M. C. BRADBROOK. — **The Growth and Structure of Elizabethan Comedy.** (London : Chatto et Windus, 1955, 246 p., 18 s.).

Les ouvrages généraux de date récente sur le théâtre élizabéthain sont rares et les anglicistes attendent avec quelque impatience le volume sur le drame anglais de 1485 à 1642 que doit publier le professeur F. P. Wilson dans l'*Oxford History of English Literature*. Miss Bradbrook, qui nous avait déjà donné une étude très originale et extrêmement utile des *Themes and Conventions of Elizabethan Tragedy* (Cambridge, University Press, 1952), consacre ce nouveau volume à un panorama de la comédie anglaise de la même période. Bien que l'ordre chronologique y soit adopté en principe, dans la mesure où cela est possible alors que la date de composition et de représentation de tant de pièces est incertaine, ce n'est pas à proprement parler une histoire de la comédie élizabéthaine, moins encore un manuel, mais plutôt, comme l'indique le titre, une étude de l'évolution des formes multiples de ce genre littéraire "protéen", depuis les prédécesseurs de Lyly jusque vers l'époque de la mort de Shakespeare. Elle repose sur une connaissance extraordinairement approfondie du théâtre de cette période et s'adresse surtout aux étudiants avancés et aux spécialistes. On serait même tenté de reprocher parfois à l'auteur de supposer chez ses lecteurs une familiarité égale à la sienne avec les nombreuses comédies peu connues auxquelles elle fait allusion. On y trouve aussi, dans certaines sections relatives aux généralités et aux transitions, ce qu'on pourrait appeler une méthode pointilliste qui dissimule la suite des idées et ne facilite pas la lecture ; ce défaut dans la présentation est peut-être la conséquence d'une rédaction trop rapide. En revanche, l'étude des principaux écrivains, présentée d'une manière synthétique, est complète, condensée et pénétrante et fait parfois penser par sa méthode à celle des dramaturges jacobéens par Miss Ellis-Fermor. Nous serions tenté de dire que les pierres de l'édifice ont été bien taillées, mais pas aussi soigneusement cimentées qu'on le souhaiterait. On ne saurait résumer un ouvrage si riche, où la complexité du sujet étudié est toujours reconnue, où des tendances si variées sont examinées et définies. Il convient surtout de souligner l'originalité de cette fresque. On sent constamment que tout y a été soumis à un examen personnel qui aboutit parfois à des conclusions nouvelles. C'est ainsi que la soi-disant guerre des théâtres, dont on nous épargne un nouveau récit, est présentée, au moins dans certaines de ses phases, non comme une querelle personnelle mais comme un conflit entre deux groupes rivaux, les poètes et les dramaturges lettrés d'une part, les comédiens et comédiens-auteurs d'autre part. Une section entière est consacrée à John Day, non en raison de la qualité littéraire de sa production dramatique, mais parce que celle-ci constitue une transition entre les comédies de Lyly et celles que jouèrent les compagnies de jeunes garçons au début du règne de Jacques I^{er}. Du masque, genre distinct de la comédie, Miss Bradbrook extrait l'anti-masque comique et burlesque, créé et développé par Ben Jonson et par lequel celui-ci se rattache de façon fort inattendue aux auteurs de comédies populaires. D'une manière générale, on est un peu surpris qu'un ouvrage dont le titre contient le mot '*structure*' s'attache si peu à la construction des pièces et au déroulement de l'action. En revanche, deux procédés, l'induction et le déguise-

ment, font l'objet de remarques fort pertinentes cependant qu'une large place est faite, comme il se doit, aux personnages, individuels et typiques, ainsi qu'au décorum et au style, conformément aux tendances actuelles de la critique dramatique. — Michel POIRIER.

Mr. William Shakespeares Comedies, Histories, and Tragedies. A Facsimile Edition prepared by HELGE KÖKERITZ, With an Introduction by CHARLE TYLER PROUTY. (New Haven: Yale University Press; London: Geoffrey Cumberledge, Oxford University Press, 1954, 1 + 889 p., \$ 15.00).

Entre 1864 et 1910, le célèbre in-folio de 1623 n'a pas été reproduit moins de cinq fois en fac-similé, mais ces éditions sont épuisées depuis longtemps et les meilleures d'entre elles atteignent actuellement un prix aussi élevé que certaines éditions originales anciennes. C'est dire combien le besoin d'un nouveau fac-similé se faisait sentir, alors que les problèmes textuels relatifs à Shakespeare retiennent l'attention des spécialistes plus qu'à aucune époque antérieure. Le succès de cette nouvelle édition est évident puisque les trois premiers tirages se sont suivis à un rythme étonnamment rapide pour un volume de ce genre, de novembre 1954 à janvier 1955. Ce succès n'est certes pas dû à la qualité exceptionnelle de la reproduction. On peut d'abord regretter que les dimensions de l'original n'aient pas été respectées; on a en effet réduit d'environ un cinquième la hauteur et la largeur des pages, ce qui implique une réduction d'un tiers de la surface de celles-ci. Le procédé qu'a choisi l'éditeur est celui de la photo-lithographie, qui ne permet de reproduire qu'en noir sur blanc et qui ne peut par conséquent rendre ni le ton gris de la vieille encre, ni les nuances variées du papier de l'édition originale. Il faut avouer qu'il y a un contraste quelque peu déplaisant entre l'aspect archaïque de la typographie et la blancheur immaculée du papier, rehaussée encore par les grandes marges judicieusement ménagées pour des annotations manuscrites éventuelles; on aurait pu avantageusement atténuer ce contraste en choisissant un papier légèrement teinté, comme on fait parfois en pareil cas. D'autre part, ce procédé oblige à gouacher les clichés, c'est-à-dire à en rendre opaque toute la partie qui entoure le texte. Dans un compte rendu publié dans le numéro d'août 1955 de *Modern Philology*, M. Fredson Bowers a fait observer que par endroits le gouachage a été fait maladroitement, avec le résultat que certains jambages de lettres sont effacés, certains signes de ponctuation à la fin des vers indistincts ou même complètement invisibles. Il faut ajouter que le texte est parfois "charbonneux", c'est-à-dire que des taches recouvrent certaines lettres qui sont ainsi rendues illisibles. Un spécialiste de ce genre d'imprimerie à qui nous avons montré ce fac-similé le juge médiocre au point de vue technique. Il ne faut cependant pas perdre de vue l'autre donnée du problème qui se posait à l'éditeur, à savoir le prix de revient. La technique actuelle offre certes des procédés singulièrement plus perfectionnés, notamment l'héliogravure, mais aussi combien plus coûteux. M. Bowers estime que si l'on avait choisi la phototypie, le prix du volume pour un tirage de trois mille exemplaires, se serait élevé à \$ 75, alors que l'exemplaire de la présente édition n'est vendu que \$ 15, somme étonnamment modique surtout si l'on songe aux prix habituels des livres imprimés aux Etats-Unis. Il faut d'ailleurs reconnaître que la proportion des mots illisibles ou difficilement lisibles est infime. Abstraction faite de l'aspect peu élégant de la reproduction, l'inconvénient majeur est qu'on ne peut se fier à la ponctuation, dont certains signes sont totalement effacés tandis que d'autres sont indistincts. Ces réserves faites, le volume peut fort bien servir d'instrument de travail; son utilité serait encore accrue si on lui adjoignait un errata à peu près complet. Quant à l'introduction, qui occupe 23 grandes pages, elle surprend par son caractère élémentaire. Au lieu d'être entièrement consacrée au premier in-folio shakespearien et aux problèmes

qu'il pose, elle contient des considérations générales sur le nombre des troupes de comédiens à l'époque élisabéthaine, celui des pièces jouées et imprimées, les sommes payées aux auteurs, la corruption possible des manuscrits et les procédés d'impression. Un résumé clair de l'état présent des études relatives au texte de Shakespeare eût été singulièrement plus intéressant. Il est évident que, de même que le procédé de reproduction employé, le caractère de l'introduction a été déterminé par des raisons commerciales : elle a été écrite non pour les spécialistes mais pour les lecteurs cultivés en général, en vue d'une plus grande diffusion de ce volume qui sera fort utile malgré ses imperfections. — Michel POIRIER.

Shakespeare Survey, VII. (Cambridge University Press, 1954, 168 p., gr. in-8°. 18 s.).

Shakespeare Jahrbuch. Bd. 90. (Heidelberg : Quelle et Meyer, 1954, 440 p., in-8°. 10 DM.).

Shakespeare Survey, VIII. (Cambridge University Press, 1955, 172 p., gr. in-8°. 18 s.).

Anglais, Américains et Allemands rivalisent de zèle, et aussi d'entraide, à l'occasion, pour nous apporter ces volumes annuels, si précieux à tout étudiant de Shakespeare, et si denses d'idées et d'informations qu'un bref compte rendu leur rend bien imparfaitement justice.

Le livre de l'Institut de Stratford, pour 1954, a pour thème principal la délicate question du style de Shakespeare. M. C. Bradbrook y donne (prenant le terme de "style" dans son sens le plus large) une sorte de bibliographie du sujet, bibliographie malheureusement trop rapidement commentée et trop souvent déficiente en références précises pour répondre tout à fait à nos desiderata. Gladys D. Willcock, parlant de l'anglais du temps, souligne le contraste qu'offrait alors la langue : libertés, indifférences, flottements, notamment en grammaire, s'y opposant au souci des formes recommandées par la rhétorique traditionnelle — ceci rectifiant le jugement souvent porté sur "the rankness and wildness of the language" de Shakespeare. George Rylands, l'auteur apprécié de *Words and Poetry* (1928), prônant une collaboration scrupuleuse de "l'acteur et du poète", proteste contre les habitudes actuelles de "déblayage" qui font disparaître les coupes du vers shakespearien, et qui en général cultivent l'effet visible et négligent ou malmènent l'effet auditif de nos "productions". A. C. Partridge, fondant sa méticuleuse enquête sur *Venus and Adonis* et quelques in-quarto (sans doute ne croit-il pas — mais ne devrait-il pas le dire? — que les fameuses pages de *Sir Thomas More* soient vraiment écrites par Shakespeare) essaie de définir ce qu'était l'orthographe du poète. Après quoi, le "thème" principal du volume est déjà abandonné : un article, érudit (reposant sur de nouveaux documents), et piquant, de C. J. Sisson, montre les difficultés financières dans lesquelles se débattaient (et se battaient) les acteurs du Red Bull Theatre; J. W. Saunders rassemble les témoignages qui établissent avec quelle aisance le jeu des acteurs dépassait les limites des scènes proprement dites — les anciens tréteaux — pour se répandre en contre-bas, tout près des spectateurs; W. A. Armstrong remet en lumière l'excellente réputation qu'avait de son temps l'acteur Edward Alleyn, et repousse l'idée, souvent émise depuis, que la célèbre critique de certaines exagérations de l'art des histrions, que fait Hamlet (III.ii) l'aurait visé; M. Praz, revenant sur la question de ce que Shakespeare a su de l'Italie, et même de l'italien, et retenant, à côté d'erreurs manifestes, la curieuse exactitude de certains détails récemment signalés par M. Lambin, conclut à la probabilité d'une information puisée dans le commerce que le poète dut avoir avec des étrangers, en particulier avec John Florio. Les pages du volume qui, consacrées à un effort d'orientation générale, ont le plus de chances de plaire à des lecteurs non friands de spécialités,

sont celles où J. Dover Wilson, à sa manière vivante coutumière, retrace un tableau des progrès accomplis depuis cinquante ans dans notre connaissance de la technique du livre ancien, et spécifiquement de ces livrets sans prétentions où d'abord parurent les pièces de théâtre du temps de Shakespeare.

M. Wilson poursuit le sujet dans le volume de 1955 : et là, c'est une étude minutieuse de la difficile question du texte de *Romeo and Juliet*, du rôle que le "mauvais" in-quarto de 1597 a pu jouer encore dans la production du "bon" in-quarto de 1599. Mais le thème majeur de ce huitième volume du *Survey* est Shakespeare auteur comique : une riche bibliographie classée et commentée, de J. R. Brown, ouvre la série des contributions; quatre pièces sont l'objet d'examen particuliers : *Mesure for Measure* (sa fidélité à la tradition de la "forme comique") par Nevill Coghill; *Troilus and Cressida* (sa complexité) par Kenneth Muir; *As you like it* (sa délicatesse : minimum d'action, de gros effets, juxtapositions subtiles) par Harold Jenkins; *Cymbeline* (son "intégrité" profonde, ses accords avec des notes shakespeariennes parfois très antérieures, que peut masquer une variété de style déconcertante) par J. M. Nosworthy. Le critique allemand, L. Borinski, dont les études sur la prose anglaise remontent à plus de vingt ans, résume ici un exposé, offert à Stratford en 1953, des caractéristiques de la prose comique de Shakespeare; et le directeur du Théâtre de Répertoire de Birmingham, Sir Barry Jackson, évoque ses souvenirs des présentations de comédies shakespeariennes qu'il a connues depuis un demi-siècle. Viennent, ici aussi, des articles ou notes hors série : la découverte, assez sensationnelle, par I. A. Shapiro, de la véritable date, 1500 au plus tard, et non 1596, de cette comédie de Munday, *John of Kent*, où nous verrons désormais non un écho, mais une anticipation de celle de Greene, *Friar Bacon and Friar Bungay* — ce qui fera remonter également la date de cette autre pièce de Munday, *Sir Thomas More*, à laquelle beaucoup croient que Shakespeare à ses débuts a collaboré; Roy Walker montre la fréquence et l'importance, dans l'œuvre du poète, des souvenirs du spectacle du ciel étoilé, et de toutes les notions astrologiques qui pour lui aussi y restaient attachées.

Les deux volumes font comme d'habitude une part très large à une revue des représentations shakespeariennes données en Grande-Bretagne et à l'étranger — ceci éclairé par de belles illustrations que favorise le grand format adopté, et à des recensements critiques des livres et articles toujours si nombreux consacrés à l'étude de Shakespeare.

L'annuaire allemand fait de même, et donne presque la moitié de ses pages (290-435) à ce genre d'information; il distingue — ce qui a ses avantages et ses inconvénients — la revue des livres (par H. Heuer) de celle des périodiques (par R. Fricker); et la bibliographie de la production des années 1949-1950 est d'une richesse sans égale ailleurs, qui compense bien sa sécheresse inévitable. L'apport original comporte des études en allemand et en anglais (et il y a quelques fautes d'impression dans ces dernières) : c'est un discours d'apparat ("Festrede") de R. A. Schroeder sur les relations de *Troilus and Cressida* avec la tradition homérique et ses avatars médiévaux, de subtiles suggestions d'U. Ellis-Fermor sur la musique verbale du langage shakespearien, une mise au point, par K. Muir, de la question du rôle joué dans ce style par les formes de rhétorique classique, des notes, par R. A. Foakes, plus particulières, sur les effets d'échos et de contrastes qui y sont recherchés. Suivent des travaux qui rappellent peut-être surtout les exercices des bons "séminaires" d'outre-Rhin : T. Finkenstaedt pose ou repose les principes d'une sage et souple interprétation de la métrique shakespearienne (et repousse, par exemple, les supputations rigides et mécaniques du récent ouvrage de Feuillerat); K. Schlüter montre comment l'exposé de faits antérieurs à l'action, auquel un drame doit souvent avoir recours (le terme "Vorgeschichte" n'est-il pas obscur?) se fait dans l'œuvre de Shakespeare avec une habileté et une vie croissantes; A. Schopf relève les hantises qui dans bien des pièces font revenir mots

et idées, un peu comme des leitmotivs dans une composition musicale; Margaret D. Burrell fait ressortir la confusion du beau et du laid, du bien et du mal, qui vaut comme un cœur sombre à la tragédie de *Macbeth* — elle va jusqu'à baptiser ceci "un paradoxe"; O. Bergemann insiste pour que l'on voie dans *Lear* une tragédie plus passive qu'active, sans y soupçonner une négligence de construction en rupture avec la technique reçue; H. Heuer souligne l'opposition du rêve et de la réalité dans *The Tempest*, et l'importance de ce second élément; B. von Lindheim énumère les cas nombreux où le style de Shakespeare pratique la "conversion" — le passage d'un mot d'une catégorie à une autre du discours — ce serait, croit-il, un trait du style "baroque"; Hannelore Stahl recueille et catalogue les vocables qui semblent de création shakespearienne.

Comme on le voit, ce volume a voulu, en 1955, comme son cousin d'Angleterre l'avait fait en 1954, accorder une place prépondérante à des questions de style. On ne peut qu'applaudir à cette belle fraternité dans l'effort. — A. KOSZUL.

WILLIAM C. MEADER. — **Courtship in Shakespeare.** Its Relation to the Tradition of Courtly Love (New York : King's Crown Press, Columbia University, 1954, 266 p., \$ 4.00).

Dans quelles circonstances naît l'amour chez les héros et héroïnes shakespeariens, comment les jeunes gens courtisent les jeunes filles, quelles conditions doit réaliser un couple pour se marier, quel est enfin le processus des fiançailles et du mariage, telles sont les questions examinées dans cet ouvrage. Une synthèse de ce genre pourrait avoir pour but de rechercher dans le drame un reflet des mœurs de l'époque, abstraction faite de certains cas romanesques improbables dans la réalité. Par exemple, l'inégalité de rang entre Helena et Bertram, jointe à l'absence d'amour chez ce dernier, rendrait leur union impossible ailleurs qu'à la scène. M. Meader reconnaît que "even the dramatic eagerness of the writer for surprise and novelty would not ordinarily lead him to depart very far from actuality or custom approved in his time" (p. 50). Mais il écrit plus loin : "the dramatists were concerned with the ideal, generally of the past, and not with their present, real and tawdry" (p. 75). Ces deux citations contradictoires montrent que l'auteur a été tiraillé par deux tendances différentes. Partant de la seconde idée, il aurait pu examiner le sujet en fonction de la tradition littéraire. Mais on comprend mal pourquoi il ne retient de celle-ci que son aspect le plus ancien, l'amour courtois, qui s'épanouit quatre siècles avant Shakespeare et dont l'influence — il est bien obligé de le reconnaître — est pratiquement nulle sur ce dernier. Même le jeu de l'amour auquel se livre Roméo avec Rosaline — et il pourrait ajouter Orsino avec Olivia — est fort différent du *fine amor* médiéval. Et quel intérêt y a-t-il à noter que lorsque Juliette, dans la scène du balcon, se reproche de dire trop vite son amour, elle fait écho à l'une des règles posées par André Le Chapelain dans son *Art de l'amour courtois*? Il aurait fallu accorder une place plus large à l'amour platonicien dont on trouve quelque résonance dans des vers qu'il cite lui-même, et surtout au pétrarquisme, puisque la vogue des sonnets d'amour se reflète dans le langage et même dans la manière de sentir de Roméo et d'autres amoureux shakespeariens. En particulier, l'*hereos* ou mal d'amour, dont M. Meader s'occupe longuement, est décrit dans ces sonnets tout autant, sinon plus, que dans les ouvrages médiévaux inspirés par l'idéal de l'amour courtois. Il eût été profitable aussi de confronter les pièces de théâtre examinées avec cette encyclopédie élizéthaine de l'amour qu'est l'*Arcadie*. Enfin, on aurait pu prendre en considération la psychologie de l'époque. Ce travail souffre donc d'un flottement dans le dessein poursuivi et il a en outre le tort de ne retenir qu'une seule des conceptions littéraires de l'amour avant Shakespeare. Considéré en lui-même, il mérite néanmoins des éloges : préparé avec soin, exposé avec clarté, il précise utilement les idées et l'idéal de

Shakespeare dans le domaine de l'amour. L'auteur aurait pu mentionner et examiner les exceptions à la "loi du coup de foudre" et se rappeler (p. 232) qu'au moins une des veuves de Shakespeare, Paulina, se remarie. Son chapitre sur le mariage, qui analyse la distinction entre les *sponsalia per verba de futuro* et de *praesenti* est particulièrement intéressant. — Michel POIRIER.

GUY BOAS. — **Shakespeare and the Young Actor.** A Guide to Production (London : Rockliff, 1955, xi + 126 p., 16 s.).

Excellent petit livre, où le Directeur d'une école qui, depuis de longues années, fait jouer du Shakespeare à ses élèves, note ses réflexions et les conseils qu'il offre à ceux de ses collègues qui désireraient tenter des expériences qui peuvent se révéler fécondes. J'ai lu avec un plaisir tout particulier le chapitre intitulé *The boy actor and Shakespeare's women*, et avec intérêt tout ce que l'auteur nous apprend sur la valeur pédagogique des répétitions et de la représentation proprement dite. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui (en particulier en ce qui concerne décors et mise en scène) mais ses recherches, ses tentatives pour rendre au texte shakespearien certaines des conditions matérielles existant au moment où il fut écrit peuvent être riches d'enseignement. Ajoutons que le livre est dédié à la mémoire de sept élèves de l'Ecole "who, having served Shakespeare, gave their lives in the second world war for Shakespeare's England". Les photographies dont l'auteur a abondamment orné son ouvrage nous aident à comprendre tout le regret et toute la fierté de l'éducateur et de l'artiste. — A. J. AXELRAD.

ROGER WOOD and MARY CLARKE. — **Shakespeare at the Old Vic.** Foreword by MICHAEL BENTHALL (London : A. & C. Black, 1954, 77 p., 16 s.).

Plus complet que le volume précédent, celui-ci vise à donner, de chacune des pièces représentées jusqu'ici (*Hamlet*, *All's Well*, *King John*, *Twelfth Night*, *Coriolanus*, *The Tempest*) une idée suivie : l'intention des responsables de l'Old Vic est de monter, entre 1953 et 1958, toutes les pièces figurant dans l'in-folio de 1623. Michael Benthall, qui dirige aujourd'hui ce théâtre, après avoir longtemps travaillé à Stratford, définit ainsi ce qu'il a voulu faire : "Sequence has been retained in preference to purely pictorial appeal as we felt it would have greater long-term value. The book aims to record the plays actually in performance and in a 'live' state... and we have managed to retain a few sets of pictures which show the actors' subtle changes of expression in the development of particular scenes."

Il semble avoir particulièrement bien réussi, et les *Notes on Productions* qui accompagnent les documents photographiques sont d'un intérêt certain. — A. J. AXELRAD.

TRAVIS BOGARD. — **The Tragic Satire of John Webster** (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1955, xii + 158 p., \$ 3.50).

Cet ouvrage répond à un double dessein : d'une part déterminer les influences principales qui se sont exercées sur Webster, d'autre part définir la qualité particulière de la vision du monde qu'offrent les deux grandes tragédies de ce dramaturge. L'auteur s'est d'abord attaché à démontrer que la conception websterienne de la tragédie dérive de Chapman et de Marston. Cette première thèse découle nécessairement de la seconde, qui constitue la partie essentielle de l'ouvrage. L'idée maîtresse de M. Bogard est que Webster a réussi la fusion de deux genres presque incompatibles, la tragédie et la satire. Il semble que cette idée lui ait été suggérée par quelques critiques tels qu'O. Campbell, qui a défini l'élément satirique contenu

dans certaines pièces de Shakespeare, et H. W. Wells, qui a exprimé sans s'y arrêter l'opinion que les deux tragédies de Webster ont un caractère satirique. Avant de soutenir une telle thèse et de la pousser aussi loin, il conviendrait de définir ce qu'on entend par satire. M. Bogard se contente de dire à ce sujet : "To an Elizabethan, satire meant the stripping of illusion, the facing of the stark ugliness of the world, and the faying of abuses" (p. 86). Même si l'on s'en tient comme lui au point de vue élizabéthain, exprimé notamment par des vers de Marston sur la satire qu'il cite lui-même, on est contraint de conclure que sa définition est trop large. Elle ne tient pas compte de la raillerie, élément fréquent de la satire : Marston parle de "serious jest, and jesting seriousness" et Sidney du poète satirique "who *sportingly* never leaveth till he make a man *laugh* at folleie." Elle écarte l'indignation qui se substitue parfois à la moquerie devant la gravité des maux que le poète contemple et dénonce : "I'll snarl", dit encore Marston. Enfin, elle élimine le désir de réforme qui est la justification au moins théorique de ce genre littéraire : le Jacques de Shakespeare veut "Cleanse the foul body of th'infect-ed world". Lorsque M. Bogard aborde l'analyse du drame websterien, on est d'accord avec lui pour reconnaître un élément satirique dans les sentences et les fables qui émaillent les tragédies, ainsi que dans les commentaires choriques de personnages tels que Flamineo et Bosola. On est déjà moins convaincu lorsqu'à cet élément il ajoute le contraste entre les scènes successives. On ne peut plus le suivre lorsqu'il en vient au contraste entre le sujet et le style de certaines scènes, contraste dans lequel nous ne pouvons voir autre chose qu'un aspect d'ironie dramatique. Quant à l'objet de la satire, il faut distinguer entre les deux tragédies. Dans *The White Devil*, elle s'attaquerait aux mœurs des princes et des cours. M. Bogard reconnaît que l'efficacité de cette satire se trouve diminuée du fait qu'elle est exprimée par des disciples de Machiavel ; la satire n'est donc pas intégrée à l'action comme il cherche à le prouver. Dans *The Duchess of Malfi*, cette "tragédie du désespoir", Webster dépeint non plus le mal social mais le mal universel, la bestialité de l'homme, et la corruption de son corps, auxquels s'oppose la dignité de l'héroïne devant la souffrance et la mort. Faut-il alors appeler satirique toute œuvre littéraire qui présente une vision profondément pessimiste de la vie et de l'univers ? Nous ne le croyons pas. Le désir d'originalité et peut-être le goût du paradoxe ont entraîné l'auteur à pousser beaucoup trop loin sa démonstration, qui demeure juste jusqu'à un certain point : on lui saura gré d'avoir souligné la présence d'éléments satiriques chez Webster. D'autre part, si l'on écarte cette thèse qui, après tout, n'est qu'une question de mots, il reste dans cet ouvrage les éléments d'une étude pénétrante sur la technique dramatique et les personnages de Webster. — Michel POIRIER.

MICHEL POIRIER. — *The Student's Anthology of English Literature*, vol. II, *The Renaissance 1578-1625* (Lyon : Editions IAC, 1956, 544 p., 1.200 fr.).

First, what about the kind of anthology of which Michel Poirier's is an example? Such a kind comprises short extracts from the main authors, a general introduction, and factual and critical introductions on the separate authors. It corresponds, in fact, to the once popular but now superannuated volumes of Ward's *English Poets* and of Craik's similar volumes for the prose. Experience proved the use of these; and it is easy to see that purely introductory volumes of this kind are needed. If you are to enjoy a certain literature in any but a haphazard way you have to submit to some kind of entry; and this kind of entry, combining a minimum of information with small samples, is among the most practical. In recent years another kind of anthology has become more popular: the kind that gives long extracts and that can act as the text-book for fairly advanced teaching in universities. It is much used in the United States; and it has its advantages, for it makes

for compactness and enables the teacher to use concrete illustrations that can be presented at once to his class. But it has one most grave defect : being so full, it suggests that it is all the students need and thus inhibits the free play of mind that is the essential of higher academic studies. It is here that an anthology like Poirier's scores. No one could possibly think that the extracts are self-sufficient. On the contrary they are obviously intended to be an appetiser and not the main meal.

Granted the merits of the kind, what of Poirier's present instance of it? In most ways it is very good indeed. The arrangement of the extracts under headings, Poetry, Prose, Drama, with sub-headings (e.g. Literary Criticism) for the prose, is more convenient than Ward's arrangement under persons. The introductions are workmanlike and up-to-date. It is most satisfactory, for instance, to find Sidney given his true stature, for so many years denied him. And even if Poirier agrees with the elder Legouis in siting Spenser's excellence largely in his descriptions, that is still a possible point of view, even if not shared by all. The bibliographies are excellent and must have been tricky to compile, the task of judicious omission being especially hard. Reduced thus to a minimum, they are an incentive to further study.

There remains the most important matter of all: the choice of extracts. In most sections this is as good as it is reasonable to expect. One can always find something wrong with an anthology, one's own included. I could, for instance, protest that Poirier should have included among Donne's poems the *Blossom* instead of the *Prohibition* as being the better and more surprising poem. But I prefer to remark on the way he does justice to Raleigh and dares to include a passage from *Dido* (that little read play) in the Marlowe extracts. My one serious complaint is that Poirier does not do complete justice to the prose. In the religious section, the Puritan divines are not represented. An extract for instance from the immensely popular (and incidentally very lucidly written) *Plain Man's Pathway to Heaven* of Arthur Dent would have been welcome. But the serious omission is that of the whole literature of history and travel. And this omission can be connected with the interesting, provocative, but only part-true statement in the introduction (pp. 15-6) that the age sought after beauty rather than truth. There is good expository and factual prose in the period, for instance Spenser's *View of the State of Ireland* and Hayward's *History of Henry IV*; and samples of it should have been included. Another omission from the prose is Puttenham, who joins with Sidney as the really important critic of the age, unless you argue that he belongs essentially to the literature before 1578.

This shortcoming is confined to a single part of the anthology and it does not compromise the prevailing good quality of the book. — E. M. W. TILLYARD.

The House of Understanding. Selections from the writings of Jeremy Taylor, by MARGARET GEST (Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1954, 118 p., 8 2/75).

Ce petit livre a été écrit avec une intention précise : celle de prouver la fausseté de la légende de Jeremy Taylor prosateur séduisant et penseur banal. Sans diminuer son talent de styliste, Mlle Margaret Gest entreprend de le réhabiliter au point de vue des idées, insistant sur l'originalité de ses convictions, la largeur de ses vues, l'acuité de son intelligence. "His spirit, to take one of his own metaphors from its context, dwelt in a 'house of understanding'".

Après une brève table chronologique où s'inscrivent parallèlement les étapes de la vie de Taylor et certains événements marquants de la période, un essai de vingt-six pages présente l'homme et l'œuvre. L'auteur explique d'abord comment s'est créée, par la faute de Coleridge, la légende contre laquelle elle proteste. Suit

une brève biographie, puis une revue des thèmes et opinions de Taylor, enfin une analyse de ses œuvres dans leur ordre de publication. Malgré sa brièveté, cette étude n'est pas sans redites : l'analyse finale répète en partie la biographie, qui elle-même répète la chronologie. L'auteur aurait gagné à s'imposer une discipline plus stricte. C'était d'autant plus nécessaire qu'elle essaie de dire trop de choses en trop peu d'espace. A vouloir définir la position religieuse de Taylor, son goût de la tolérance, ses rapports avec les "Cambridge Platonists", son attitude vis-à-vis de la prédestination et du péché originel, ce n'est pas vingt-six pages qu'il aurait fallu, mais dix fois plus. Dans ces conditions, il serait trop facile de signaler de multiples lacunes. On s'étonne, pour ne prendre qu'un exemple, que les noms de George Herbert et de Sir Thomas Browne ne soient même pas prononcés : le rapprochement s'impose. Tel quel cependant, l'aperçu qui nous est donné de Taylor est clair et dans l'ensemble acceptable.

Que dire de la sélection qui compose le corps du livre? Mlle Gest a groupé sous différentes rubriques un assez grand nombre de passages. Le choix en paraît judicieux, et le lecteur prend un utile et agréable contact avec les opinions de Taylor. Mais s'en fera-t-il une idée exacte? Beaucoup d'extraits se limitent à une ou deux phrases qui, détachées du contexte, prennent un jour épigrammatique, genre "Pensées de Pascal", qui crée une impression trompeuse. Les passages plus longs, par contre, permettent une compréhension fidèle de la dialectique de Taylor.

Une critique de détail, pour finir : pourquoi traduire sans nous prévenir les citations grecques ou latines, et pourquoi, lorsqu'on les garde, en donner la traduction entre crochets? "For the convenience of the reader", nous est-il dit. Mais les lecteurs qui vont d'eux-mêmes à Taylor sont sûrement prêts à l'effort, et s'attendent à trouver le texte dans son intégrité. — J. LOISEAU.

HUGH MARTIN. — **Puritanism and Richard Baxter** (London : S. C. M. Press, 1954, 222 p., 15 s.).

Nombreux sont, depuis quelques années, les ouvrages d'érudition sur le puritanisme. Les travaux d'accès commode pour l'étudiant et même le chercheur sont plus rares. M. Hugh Martin a fait œuvre utile en réunissant ici la substance d'une documentation très complète autour de la personnalité mal connue de Richard Baxter. Les deux premières sections de ce travail résument l'histoire religieuse; la plus originale est la seconde d'ailleurs, qui définit "l'essence du puritanisme", et fait justice de préjugés que M. Talon avait déjà contribué à dissiper sur la prétendue horreur de l'art chez les puritains. Evelyn lui-même, qu'on ne saurait accuser de sympathies puritaines, et bien des évêques anglicans s'indignaient avec autant de bonnes raisons que les auteurs de l'ordonnance de 1642... La troisième section du livre est consacrée à Richard Baxter qui, en ce siècle d'intolérance et de passions politiques, représente la mesure, tout en se refusant à l'esprit de compromis; il se situe entre les deux extrêmes du calvinisme et de l'arminisme, et se fait le défenseur d'une Eglise réunie fondée sur un "épiscopat modéré". Il n'était pas le seul en son temps : on aurait pu rappeler ici P. Dumoulin et Duplessis-Mornay. De plus, les rapports du puritanisme avec le problème social l'ont occupé; le prêt à intérêt, interdit par l'Ancien Testament, fut pour lui une pierre d'achoppement, autant que pour Thomas d'Aquin et Calvin. Baxter est préoccupé d'éthique : "His feet are firmly planted on the soil of Restoration England", écrit H. Martin. Aussi les perspectives qui nous sont ouvertes ici replacent d'une façon très concrète Baxter en son temps, sans que le souci d'apologétique fausse l'équilibre. On ne saurait plus juger le puritanisme "by its lunatic fringe". L'ouvrage de H. Martin, malgré son caractère fragmentaire, et une bibliographie trop peu ordonnée, est à cet égard un précieux instrument. — J. BLONDEL.

CLARENDON. — *Selections from the History of the Rebellion and Civil Wars and the Life by Himself*. The World's Classics, n° 544. Edited by G. HUEHNS (London : Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press, 1955, xlv + 492 p., Bibliographie, index, 8 s. 6 d.).

Un Saint-Simon sérieux et moral, tel est Edward Hyde, comte de Clarendon (1608-1674), dont les mémoires éclairent d'une vive lumière les règnes de Charles I^{er} et de Charles II. Rien ne vaut le contact direct qu'il nous donne avec les hommes et les événements de son temps. Pour lui le règne de Charles I^{er}, avant la querelle avec le Parlement, était un véritable âge d'or; les trois royaumes, Angleterre, Ecosse, Irlande, jouissaient de la paix et de la prospérité au milieu de voisins tourmentés par la guerre. "De tous les princes de l'Europe, le roi d'Angleterre seul semblait être assis sur le plaisant promontoire que l'on sait, lui qui pouvait, en sécurité, regarder les souffrances tragiques de tous ses voisins... Ses trois royaumes étaient florissants dans une entière paix et une universelle abondance... et ses domaines agrandis chaque jour par la fondation de colonies... Ses flottes commandaient toutes les mers; les nombreux navires de la nation apportaient à ses ports le commerce du monde entier... Et toutes ces bénédictions étaient offertes sous un prince de la plus grande clémence et de la plus grande justice, de la plus grande piété et de la plus grande dévotion." On reconnaît ici cette lumière dorée qui semble envelopper toute la production littéraire de l'époque.

Cependant la révolution était en marche, et Clarendon nous en fait bien comprendre les ressorts et la psychologie. Grâce à la faiblesses des gouvernants et à leurs scrupules, dit-il, "une poignée d'hommes, très inférieurs au début, tant par le nombre que par l'influence, en vinrent à faire la loi à la majorité, et à montrer que trois personnes diligentes sont arithmétiquement un plus grand nombre... que dix qui ne se font pas de souci". Alors que ces hommes "faisaient aux ambitieux des promesses sans bornes, et flattaient le vulgaire d'une manière abjecte", les défenseurs de l'ordre ne se fussent pas abaissés à user des mêmes armes.

Les mémoires de Clarendon abondent en remarques pénétrantes, telles que la suivante, relative au comte d'Essex : "Un jugement faible et un peu de vanité, et surtout d'orgueil, précipiteront tout autant un homme dans des entreprises injustifiées et violentes, que pourrait le faire l'ambition la plus grande, la plus illimitée, la plus insatiable." De tels éclairs de lumière abondent dans les portraits que fait Clarendon des hommes de son temps, qui sont souvent de véritables morceaux de bravoure. On appréciera particulièrement les pages consacrées à Charles II, où Clarendon, tout en restant loyaliste, condamne sévèrement la corruption morale à laquelle se laissait aller le souverain. Il décrit de main de maître l'influence pour lui fatale d'un entourage de débauchés : "Cependant le roi évitait la société de Sa Majesté lla reinel, et cherchait aise et délassement dans cette joyeuse compagnie à laquelle, le soir, il se complaisait journellement de plus en plus, et dans laquelle il y avait des gens qui désiraient plutôt enflammer qu'apaiser son mécontentement (envers la reine)." On lui citait l'exemple de Henri IV, qui avait obligé sa femme à bien accueillir ses maîtresses; on lui faisait lire un petit ouvrage qui relatait les amours du roi de France. Il s'entretenait constamment avec des "hommes dont l'esprit consistait à dénigrer l'Ecriture, et à répéter, en acteurs, les sermons des prédicateurs, en les ridiculisant... ce qui diminua beaucoup l'estime et la révérence qu'il avait naturellement pour le clergé". Nous en avons assez dit pour montrer l'intérêt puissant que présentent les mémoires de Clarendon. Il faut remercier M. Huehns de nous en avoir donné des extraits déjà copieux, sous une forme commode et agréable, et avec un commentaire excellent. — Pierre JANELLE.

JOHN MILTON. — **Areopagitica and Other Prose Works.** Everyman's library. New Introduction by K. M. BURTON (London : Dent, 1955, xii + 306 p., 6 s.).

Dans la nouvelle présentation Everyman, voici une réédition d'extraits miltoniens; le choix est resté le même : *Areopagitica* et *Of Education* sont au premier plan, suivis (à l'inverse de la chronologie) de deux tracts anti-anglicans (*Of Reformation, Apology*), puis d'un texte (tardif) de pensée politique (*Ready and easy way...*), du principal traité sur le Divorce, d'un fragment d'*Eikonoklastes* et de deux morceaux autobiographiques. Le texte est sûr et, pour *Areopagitica*, somme toute préférable, pour un lecteur averti, à l'édition utile (parce qu'annotée) de Hales; mais la sélection se comparera à celle des World's Classics et surtout à celle de M. Y. Hughes (N. Y. 1947) : car il faut aussi connaître les appels plus ardents, les principes plus mûris du *Tenure*, du *De Doctrina Christiana*. L'ancienne introduction, consacrée d'ailleurs au seul "discours Aréopagitique", amorçait une étude de la phrase miltonienne (opposée à celle de Hooker); celle, plus historique, de Miss Burton, souligne de citations l'unité et le cheminement des idées de liberté, de discipline, de gouvernement; elle évoque *the general run of pamphlets* et Lilburne; et dans une bibliographie, pratiquement à jour, sont relevés ces travaux, menés depuis 1938 (Haller, Wolfe, Barker), qui replacent "le" prosateur du Commonwealth parmi bien d'autres, pris dans la même tourmente morale et politique, et pris par le même "ferment des idées" (l'expression est de l'historien M. Ashley) de ces années, aussi riches que celles de notre révolution. — O. LUTAUD.

GEOFFREY WALTON. — **Metaphysical to Augustan — Studies in Tone and Sensibility in the Seventeenth Century** (Cambridge : Bowes and Bowes, 1955, 160 p., 17 s. 6).

La préface nous avertit que le point de départ de ce livre fut une étude sur Cowley, et de fait celui-ci y occupe une position centrale et prépondérante. Il est précédé de Ben Jonson, peu métaphysique pourtant, et suivi de Marvell et d'un inconnu : John Norris, de Bemerton. Un chapitre préliminaire expose les idées diverses que se faisaient de l'esprit (wit) les écrivains du XVII^e siècle. Il n'y a pas de conclusion générale. C'est dire que M. Walton traite une partie seulement du vaste sujet indiqué par son titre, heureusement corrigé par un sous-titre plus modeste. Inutile donc de critiquer la composition du volume ni d'y relever, malgré sa brièveté, quelques redites et quelques contradictions. Le lien qui unit ces chapitres, c'est l'idée qu'une certaine urbanité horatienne, fruit d'une société encore patriarcale mais déjà raffinée, caractérisait la poésie du début du XVII^e siècle et que la tradition s'en est maintenue, non sans changer quelque peu de ton, jusqu'au "siècle d'Auguste" (entendez : de la reine Anne).

Il serait bon d'avoir sur les chapitres consacrés à Cowley l'opinion de M. Loiseau. Nous nous contenterons d'exprimer quelques doutes : rien ne permet de croire que certains vers d'*Against Fruition* soient un écho de *Hero and Leander* (p. 62 n.) : l'idée est fort différente. — Peut-on appeler octosyllabiques quatre vers dont un a sept syllabes et deux en ont six (p. 73)? — Citer Congreve pour prouver l'insuccès de l'ode pseudo-pindarique au XVII^e siècle (pp. 75-76) est un sophisme, car son *Discours* sur ce sujet, publié en 1706, renverse l'opinion reçue. Affirmer que Cowley "savait ce qu'il faisait" en méconnaissant la symétrie des cola de Pindare nous semble des plus hasardeux (pp. 78-80).

Mais nous avons hâte d'en venir à Marvell pour proclamer notre désaccord sur de nombreux points. M. Walton, homme au reste cultivé et sensible, cite avec éloge un certain Isaac Rosenberg qui appliqua un jour au chantre des jardins l'épithète de "terrific poet" (p. 121) : sans doute cette remarque date-t-elle du temps où nos jeunes en France ne connaissaient d'autre adjectif élogieux que "formi-

dable". Puis, parlant en son nom personnel, M. Walton qualifie la pièce de vers intitulée *Daphnis and Chloe* de "charming" et voit dans la surprise finale "gentle irony". Faut-il rappeler le texte : "Last night he with Phlogis slept; — This night for Dorinda kept"? "Naughty" plutôt que "charming"! — Ce n'est pas "l'innocence originelle de l'homme" (p. 128) mais seulement celle du corps qu'affirme... le corps dans le dernier vers de *A Dialogue between the Soul and the Body*. — Peut-on parler de "good-humoured irony" à propos de la stance VI de *The Definition of Love* et de "pun" à propos de la dernière (p. 129) alors que la pièce est uniformément sombre et scientifique? — Dans *To his Coy Mistress*, M. Walton baptise "stances" les trois paragraphes inégaux qui contiennent respectivement la majeure, la mineure et la conclusion de ce syllogisme. Pour lui, la première "stance" est "sardonique" et il y a de l'"ironie" (encore!) dans le compliment "And the last age should show your heart". — Y a-t-il "rhythmic emphasis" sur "all" dans ce vers de *The Garden* : "While all Flow'rs and all Trees do close"? Et comment la "surprise" causée par les strophes suivantes peut-elle être "tentative" (p. 133)? — "Slow-chapt", bien loin d'être "colloquial" (p. 136), nous apparaît comme un hapax inventé pour traduire le "sub lentis maxillis" d'Auguste. — Le chapitre sur Norris a de la fraîcheur, mais M. Walton exagère lorsqu'il déclare son poète égal ou supérieur à ces *minores* que sont pour lui Butler et Rochester (p. 143). Il rendrait davantage service à Norris en expliquant qui est le "wiser Chymist" dont tout le profit fut de découvrir "that all was vain" (l'Ecclésiaste?). Et n'aurait-il pas dû corriger le "Native's Book" d'une citation de Norris (p. 149) en "Nature's Book"? Nous croyons qu'il a superstitieusement respecté une vénérable coquille comme il a respecté la ponctuation des éditions originales, même indéfendable (p. 61, par exemple), car le typographe moderne est impeccable (à part le "peripateia" de la p. 140). — Pierre LEGOUIS.

LOUIS L. MARTZ. — **The Poetry of Meditation. A Study in English Religious Literature of the Seventeenth Century.** (New Haven : Yale University Press, 1954, xvi + 375 p. \$ 5).

Voici un beau livre et que liront avec un plaisir sérieux même ceux qui se croient rassasiés d'études érudites sur la poésie anglaise du début du XVII^e siècle. La nouveauté en eût été encore plus grande si Mlle Gardner ne l'avait devancé avec son édition des poèmes sacrés de Donne et Mlle Tuve avec *A Reading of George Herbert* (v. E. A., VII, 118 et 328). Mais par l'étendue, la solidité et la précision des connaissances, par la qualité de la pensée et de l'expression il s'égale à ces deux ouvrages, et il embrasse un sujet beaucoup plus vaste. Ce n'est plus un poète, ni même deux, que M. Martz veut nous faire mieux comprendre mais tout un genre poétique. Avec une douce fermeté il débaptise la "poésie métaphysique" et la rebaptise "poésie de la méditation" (pp. 2-4). A ce dernier terme il donne un sens technique, emprunté aux ouvrages de piété (en prose) dont les *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola demeurent le plus fameux et le plus représentatif. Une belle reproduction de l'admirable "Madeleine au Miroir" de Georges de la Tour nous éclaire dès l'entrée sur la nature et la haute qualité de la même source d'inspiration. Et la première partie du volume analyse la méthode de la méditation, puis certains de ses thèmes favoris : la vie du Christ, le *Combat spirituel* (titre d'un traité italien de 1589, répandu dans toute la chrétienté occidentale), la mort, et, chez les puritains comme Richard Baxter, la recherche (en prose) des preuves de l'élection. La seconde partie reprend la même démonstration, mais en étudiant successivement "trois poètes méditatifs" : Southwell, Donne et Herbert (ce dernier occupe autant de place que les deux premiers réunis). La conclusion générale essaie de définir un "style méditatif" commun à tous les passages cités, en prose comme en vers, et emprunte à Yeats pour les définir le terme "Unity of Being".

Nous ne pouvons ici entreprendre l'examen des idées contenues dans un livre aussi riche. Bornons-nous à constater que, si la dette spirituelle de l'Angleterre protestante, voire puritaine, envers la Contre-réforme, dette confusément devinée jusqu'ici, apparaît maintenant en pleine lumière, la place ici accordée à Southwell comme chef de file lui sera sans doute contestée. Quant à Donne, dont M. Martz nous dit qu'il fournit l'occasion première de cette vaste enquête, son importance dans l'histoire littéraire en sort considérablement réduite : non seulement il perd sa place d'initiateur mais son influence sur son disciple le plus direct, George Herbert, se voit limitée à la jeunesse mondaine de celui-ci : le curé de Bemerton se tournera vers Southwell (p. 197). Et d'ailleurs la manière du *Temple* rappelle plutôt celle des vers de Sidney (pp. 262-272) que des vers de Donne (ce qui s'explique par un raffinement aristocratique commun aux deux nobles auteurs). Il y a, croyons-nous, beaucoup de vrai dans tout cela, mais notre admiration personnelle pour Donne (car nous l'admirons, quoi qu'en pense une aimable critique) n'en sera pas affectée, puisque nous n'avons jamais revendiqué pour lui la primauté dans le domaine religieux, ni même philosophique. Primauté qu'en cette dernière décade du xvi^e siècle nous abandonnerions aussi bien à Chapman ou à Sir John Davies (nommés une seule fois chacun par M. Martz) qu'à Southwell. La véritable originalité de Donne n'est pas là : poète profane à ses débuts, il mérite avant tout sa réputation par ses dons littéraires, par son style au sens le plus large du mot. — Mais, répond par avance M. Martz, depuis la Satire III "la note distinctive de Donne est toujours la basse fondamentale de la recherche religieuse" (p. 211). — Peut-être, mais au fur et à mesure que cette quête se fit plus absorbante et la méditation plus étalée, l'art déclina. Pour M. Martz le *Second anniversaire*, "envi-sagé comme un tout", est "un des grands poèmes religieux du xvii^e siècle". — Nous le voulons bien, mais nous aimerions mieux avoir fait les 17 vers de *L'apparition* que les 527 vers du *Second anniversaire*. Et de même pour Marvell, souvent nommé par M. Martz comme l'un des "poètes de la méditation" les plus représentatifs : l'ingénieuse analyse du *Dialogue entre l'Âme résolue et le Plaisir créé* (pp. 130-132) ne suffit pas à nous convaincre : cette pièce marque-t-elle le sommet de l'art du poète ? Et que pèse-t-elle contre la *Définition de l'amour*, où la filiation littéraire de Marvell se révèle avec une évidence éclatante et où le métaphysique s'élève (poétiquement) bien au-dessus du méditatif ? — Pierre LEGOUIS.

ROLAND M. STROMBERG. — **Religious Liberalism in Eighteenth Century England** (Oxford University Press, 1954, xii + 192 p., Bibliographie, index, 21 s.).

Livre très dense, et pour cette raison même, de lecture malaisée ; trop abstrait, trop concis, mais bourré de faits, de renseignements, de références. La volumineuse bibliographie à elle seule est précieuse. M. Stromberg fait porter la plus grande partie de son exposé sur la première partie du xviii^e siècle, qui est avant tout l'âge de la raison. L'époque n'est pas à proprement parler irréligieuse ; elle est même préoccupée des choses de l'âme ; mais elle est fatiguée des querelles théologiques, veut une religion simple, de bon sens, accessible à tous, qui finit par n'être plus qu'un moralisme. L'anglicanisme est devenu une religion "confortable", n'exigeant ni exaltation, ni ascétisme ; étroitement associée à l'Etat, qui la respecte pour des motifs d'opportunité, et peu convaincue de son "droit divin" ; gardienne de l'ordre social existant, et, jusqu'à la fin du siècle, peu soucieuse de réformes. Les sectes nonconformistes ont perdu de leur mordant ; elles sont en grande partie passées du calvinisme à l'arminianisme. Leurs membres se sont élevés sur l'échelle sociale, par le commerce et l'industrie ; elles sont, elles aussi, conservatrices. A tel point que l'"enthousiasme" religieux, si fréquent au xvii^e siècle, est désormais considéré avec méfiance, et que l'on voit d'un mauvais œil l'expansion du méthodisme, qui entreprend l'évangélisation des pauvres.

En face de ces religions, deux croyances nouvelles, l'unitarisme et le déisme, le premier d'ailleurs conduisant fatalement au second. Le déisme anglais est surtout négatif : il nie l'inspiration littérale de la Bible, et s'en prend à tous les clergés, qu'il accuse de comploter pour l'asservissement des consciences. Mais il ne soupçonne même pas l'opposition qui s'établira plus tard entre la science et la religion ; et il n'a pas non plus le caractère politique qu'il prendra sur le Continent. Pas plus que le nonconformisme, il n'est pas démocratique. Il croit à la nécessité des inégalités sociales et de l'humilité parmi les pauvres.

Le facteur commun au Christianisme anglais du XVIII^e siècle et au déisme est la croyance absolue à la supériorité de la raison. Les Anglicans abandonnent une apologétique fondée sur la tradition, estiment que les vérités religieuses peuvent être démontrées, et se défendent en conséquence contre les philosophes au nom de la raison. Wesley lui-même croit en elle ; et c'est lui pourtant qui, avec William Law, va chercher ailleurs les sources de la foi.

Ce ne sont là que quelques-unes des idées qui remplissent ce livre extrêmement riche. L'auteur se demande en conclusion ce qui subsiste aujourd'hui, comme valeur permanente, du libéralisme du XVIII^e siècle. Il n'en demeure pas grand chose. L'idée de progrès continu, née de la prospérité économique, qui avait nourri la religion "optimiste" du XVIII^e siècle, a définitivement disparu depuis 1914. Reste — et M. Stromberg laisse ici percer sa croyance personnelle — que le Christianisme, privé de l'appui que lui assurait jadis une Bible infaillible, "doit lutter avec son destin, avec les armes de la raison, contre l'autorité, la superstition, et l' "enthousiasme". — Pierre JANELLE.

E. C. MOSSNER. — *The Life of David Hume* (London : Nelson, 1954. xx + 693 p., 42 s.).

La vie d'un philosophe n'offre pas, en général, grand intérêt en dehors de l'histoire de la formation et de l'évolution de ses idées. La pensée de Hume, M. E. C. Mossner la connaît, certes, fort bien : n'a-t-il pas contribué lui-même à préciser bien des aspects de celle-ci dans une quantité assez impressionnante d'articles de revue et de publications d'écrits et de lettres de son héros. Mais si la parfaite connaissance de cette pensée se montre ici dans les aperçus succincts et précis dont il éclaire de temps en temps la personnalité intellectuelle de notre philosophe, ce n'est là qu'un des aspects secondaires de son travail. Ce que l'éminent professeur nous donne ici avant tout, c'est bien l'histoire de la vie de Hume, vie dont la variété et la richesse, voire le pittoresque, écarte toute monotonie. Car notre héros, s'il fut "la fine fleur de l'Age des Lumières", fut également aide de camp, diplomate, homme d'Etat, voyageur, en tous temps homme du monde, et par-dessus tout bon vivant. Il joua un rôle important non seulement dans la vie littéraire et sociale de son Ecosse natale, mais aussi dans la vie politique de la Grande-Bretagne. Sociable avant toute autre chose, il correspondit avec un grand nombre d'éminents personnages, écossais, anglais, américains, français, à peu près tous activement mêlés à de nombreux événements du siècle, et il a provoqué chez ses contemporains des réactions non moins vives que variées.

Les grande biographies antérieures de Hume, notamment celles de John Hill Burton (1846) et de J. Y. T. Greig (1931), étaient déjà fort substantielles : elles ne sauraient cependant se comparer à l'œuvre véritablement monumentale de M. E. C. Mossner : il connaît apparemment sur l'homme tout ce que celui-ci a écrit lui-même et tout ce que l'on a pu écrire à son sujet, et c'est miracle que l'auteur n'ait pas été écrasé sous le poids de sa gigantesque documentation. C'est, nous dit-il, le fruit de près de vingt ans de recherches¹ : on n'a aucune peine à le croire.

1. Les premiers articles de M. E. C. Mossner sur Hume remontent en effet à 1936.

Pourtant, bien qu'il paraisse tout savoir il a su ne pas tout dire; du moins n'a-t-il pas jugé nécessaire de redire ce qu'il avait eu l'occasion de dire ailleurs. En revanche, il lui arrive d'en dire plus qu'il n'en sait; mais le petit jeu de conjecture auquel il se livre parfois (au ch. VII, par exemple, p. 107 en particulier), témoigne d'une grande perspicacité et s'entoure d'un si grand nombre de faits bien établis que la vraisemblance s'en dégage d'elle-même. Un danger plus grand, que l'auteur n'a pas entièrement évité, c'est celui des anecdotes, pittoresques certes, mais parfois triviales, qui n'ont qu'un rapport indirect avec son sujet; mais les biographes anglo-saxons se complaisent ainsi, on le sait, à remonter assez loin — souvent le plus loin possible — dans la généalogie de leur héros, surtout s'il leur est possible de mettre ainsi en lumière des titres de noblesse. Aussi l'excès de documentation ne se montre-t-il guère ici qu'à propos des ancêtres — plus ou moins nobles — de Hume. Rien de ce que l'auteur nous dit du philosophe lui-même ne laisse le lecteur indifférent. Et bien qu'on attendît beaucoup de cette nouvelle biographie, elle n'est aucunement une déception. Nous y trouvons, avec une connaissance étendue de l'époque, de l'esprit qui y régnait, de ses tendances de tout ordre, et d'individus innombrables, le fruit d'un commerce intime et prolongé avec la personnalité de Hume. Ceci permet au distingué biographe de mettre au point de nombreux détails (par exemple la question de la lutte des partis du clergé écossais au sujet de Hume, au ch. XXV), de compléter et de corriger ses prédécesseurs (ainsi à propos des vers faussement attribués à Hume). Sa plus grande originalité nous paraît être cependant la mise en lumière de certains aspects sensibles et même passionnés de son personnage, négligés ou considérés comme trop peu significatifs dans la conception traditionnelle. M. E. C. Mossner s'avère ainsi sans conteste comme l'auteur qui a fait le plus pour révéler la vie intime et publique de Hume et pour en dégager le plus complètement et le plus clairement la personnalité. Grâce à son récit très attachant, il nous fait vivre avec "le bon David" et nous le fait aimer davantage.

L'ouvrage est édité sur beau papier, superbement illustré, — en couleur toutes les fois que c'est possible, — des divers portraits de Hume et de ceux des personnages éminents qu'il a le plus fréquentés, Hutcheson, John Hume, Adam Smith, Hugh Blair, Robertson, Rousseau, Lord Kames, etc. Cette biographie n'est pas seulement le couronnement des travaux consacrés à Hume par M. E. C. Mossner : elle nous offre, après les nombreux éclaircissements de sa pensée proposés par bien des érudits, la mise au point la plus remarquable de sa vie et de sa personnalité. — O. BRUNET.

R. W. KETTON-CREMER. — **Thomas Gray, A Biography** (Cambridge University Press, 1955, XIII + 309 p., 25 s.).

Le but de M. Ketton-Cremer n'est pas de faire une étude littéraire des œuvres de Gray, mais de nous livrer une biographie. Celle-ci est fondée sur une grande connaissance de tous les détails de la vie de Gray et, l'auteur nous le dit dans la préface, sur le travail de Leonard Whibley, éditeur de la *Correspondance* de Gray. C'est donc un travail extrêmement documenté. Autour de Gray revit toute une époque et les premiers chapitres de la biographie sont les mieux venus. Nous suivons le futur poète à Eton où il se lie d'amitié avec Horace Walpole et West. Puis nous voici lancé dans l'aventure du Grand Tour en compagnie de Walpole et c'est enfin la vie à Cambridge qui commence, interrompue par un séjour à Londres et quelques voyages en Ecosse. Dans la seconde partie du livre, j'avoue ne pas éprouver l'enthousiasme qui a fait de l'auteur de ce livre un lauréat du *James Tait Memorial Prize*. L'évocation de Cambridge est ennuyeuse. Les détails étouffent le récit. On ne nous épargne jamais le "pedigree" complet des personnages secondaires. Le portrait de Gray lui-même perd son relief et s'émiette. La faute n'en est peut-être pas à

M. Ketton-Cremer, plutôt gêné cependant par son érudition, mais à Gray lui-même. On se demande, après la lecture de ce livre, quelle vie monotone et sans relief a dû être celle de cet éternel étudiant dont les quelques voyages ont été les seules distractions. Et encore, que lui a apporté le Grand Tour? Il y a là une gêne qui ne se dissipe pas. Le Grand Tour, le Cambridge du XVIII^e siècle, représentent autre chose pour nous.

Signalons, pour terminer, une négligence : p. 167 et 187 se retrouve la même phrase sur Thomas Wharton, l'ami de Gray. — J. DULCK.

MARGARET MARE & ALICIA G. PERCIVAL. — **Victorian Best-Seller. The World of Charlotte Yonge.** (London : George G. Harrap et C^o, 1949, 292 p. — sans indication de prix).

Avec un jugement très sûr, les auteurs de cette étude nous présentent, non pas une analyse critique de l'œuvre d'une romancière de second ou de troisième plan, mais une évaluation du témoignage porté par elle sur son époque et surtout sur son milieu. Après avoir appris l'art d'écrire un dialogue vif et naturel en notant, pour son plaisir, les conversations qu'elle entendait chez ses parents et dans des maisons amies, Miss Yonge commença, en 1848, la longue série de ses romans, échelonnée sur un demi-siècle.

Les quelque trente romans de Miss Yonge peignent invariablement un groupe familial composé de personnes appartenant à cette "gentry" ou à cette partie de la classe moyenne dans laquelle fleurissait la sincère et active piété, la grande élévation morale qui caractérisaient les membres de la Haute Eglise.

Dans tous ces romans, l'élément romanesque fourni par la description des joies et des peines d'amour n'est jamais un thème central. L'intérêt principal y est transposé de la vie sentimentale à la conduite de toute une vie orientée vers un but généreux, vers un idéal qui n'a rien de chimérique. Miss Yonge n'essaye pas de parer ses héroïnes des qualités que d'autres romancières contemporaines savent donner à leurs figures féminines. Le terre à terre de la vie quotidienne qu'elle décrit ne comporte jamais rien qui ressemble, fût-ce de très loin, à la sensibilité frémissante et constamment blessée d'une Maggie Tulliver, à la fermeté d'âme et à l'ardeur passionnée d'une Jane Eyre. Comment s'en étonner quand on se souvient que les Yonge habitaient Hursley, où Keble exerçait son pastoral, et que *The Christian Year* était pour les ouailles d'un tel pasteur une sorte de bréviaire laïque dans lequel elles puisaient, avec l'aliment de leur vie spirituelle, le désir d'orienter efficacement leur activité vers le bien. Mais faire le bien, dans le plein sens du terme, alors que l'Angleterre, au début de l'ère victorienne, se trouvait divisée en deux nations, les riches et les pauvres, signifiait la lutte constante poursuivie par tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté, contre le mal et ses formes les plus tangibles : l'ignorance, la misère et des injustices sociales si criantes qu'on ne pouvait les nier. On connaît l'œuvre sociale et humanitaire des grands réformateurs de l'époque; on ignore trop souvent la part modeste, mais réellement utile que les milieux de la Haute Eglise prirent assidûment à une tâche de rénovation sociale entreprise au nom de la charité chrétienne. Pour participer à ce mouvement où se mêlaient le sentiment religieux et un sens nouveau de la fraternité humaine, chacun trouvait un travail approprié à ses possibilités et à sa situation. Dans le roman peut-être le plus célèbre de Miss Yonge : *The Daisy Chain*, Ethel May ne croit pas avoir accompli quelque chose d'extraordinaire ni de merveilleux et cependant, tout en remplissant chaque jour au foyer ses devoirs de maîtresse de maison et de seconde mère à l'égard de ses jeunes frères et sœurs, elle réussit, grâce à son intelligente initiative et à sa persévérance, à transformer un village abandonné de Dieu et des hommes. Peu à peu, ce village, dont les habitants croupissaient dans un dénuement total, est doté d'une école, d'une église et

de la possibilité d'assurer à tous un travail qui leur permet de vivre décemment.

A la fois destiné à distraire et à édifier leurs lecteurs, les romans de Miss Yonge connurent un succès qui persista pendant deux générations. Mrs. Amy Cruse rapporte, dans *The Victorians and their Books*, que le public de Miss Yonge était loin d'être exclusivement féminin. Les jeunes hommes, aussi bien que les jeunes filles trouvaient dans ces récits tout baignés de piété des exemples qu'ils rêvaient d'imiter. William Morris et Edward Burne-Jones, alors qu'ils étaient étudiants à Oxford en 1853, avaient, avec un groupe d'amis, d'interminables discussions au sujet d'un livre qu'ils admiraient infiniment et qui était *The Heir of Redclyffe*. L'enthousiasme de ce petit cercle fut encore affermi lorsqu'on apprit que le jeune peintre pré-raphaélite, Dante Gabriel Rossetti, était aussi un admirateur du roman qui connaissait alors une vogue éclatante. Un autre témoignage contemporain nous apprend que *The Heir of Redclyffe* se voyait constamment dans les mains de jeunes officiers en traitement dans les hôpitaux militaires pendant la guerre de Crimée.

On a maintenant une certaine tendance à placer Miss Yonge parmi les auteurs dont les livres étaient surtout destinés aux enfants. Certes, elle écrivit plusieurs récits — *Countess Kate* en offre le meilleur spécimen — destinés à des lecteurs de dix à quatorze ans. Mais dans la majeure partie de son œuvre, elle s'adresse de préférence à des jeunes au seuil de la vie d'adulte. Le ressort dramatique de romans tels que *The Daisy Chain*, *The Pillars of House*, etc., est le choix que doivent faire les héros entre ce que le monde peut offrir, honneur ou argent, et une vie à laquelle une place est laissée pour la recherche de biens qui ne sont pas seulement matériels.

Aujourd'hui, les romans de Charlotte Yonge, relégués au magasin des vieilles lunes dès que l'ère victorienne fut achevée, suscitent un regain d'intérêt. Ils le doivent à leur valeur documentaire, à la fidélité avec laquelle ils décrivent la vie quotidienne d'une certaine classe de la société victorienne, au témoignage qu'ils portent sur les convictions et sur les aspirations de personnages que leur auteur s'était plu à dépeindre, non pas parce qu'ils étaient des héros ou des créatures d'élite, mais parce qu'ils étaient pareils aux hommes et aux femmes qu'on pouvait alors voir chaque jour dans les presbytères de campagne et dans les demeures d'une "gentry" plus riche de valeur morale, de zèle religieux et social que de biens de ce monde.

L'ouvrage de Mlle Mare et de Mlle A. C. Percival est dans la ligne du renouveau qui se manifeste depuis quelque temps en faveur d'une œuvre oubliée pendant un demi-siècle. — Léonie VILLARD.

WILLIAM ADDISON. — **In the Steps of Charles Dickens** (London : Rich et Cowan, 1955, 254 p., 15 s.).

Seules, les illustrations de ce livre sont de haute qualité. Encore ne sont-elles pas neuves. Quant au texte, il ne contient rien de très original (sauf l'orthographe de plusieurs noms propres), ni de très sûr, ni de très ordonné, ni de très profond, qu'il s'agisse de biographie ou de critique (citons, sans commentaires, la formule qui termine une analyse du fameux Podsnap dans *Our Mutual Friend* : "Oh, no, Dickens was no fool in weighing his pros and cons", p. 32). Même pour son objet essentiel, qui est de décrire l'Angleterre où vécurent Dickens et ses personnages, l'ouvrage de W. Addison ne risque pas de faire oublier *The Dickens World* du regretté Humphry House. Bref, rien n'imposait la publication de ce nouveau volume. — Sylèvre MONOD.

GEORGE H. FORD. — **Dickens and his Readers. Aspects of Novel-Criticism since 1836** (Princeton University Press, 1955, xvii-318 p., \$ 6.00.)

Il s'agit d'un livre fort intéressant et utile. Il porte à la fois sur l'accueil fait aux romans de Dickens au moment de leur publication (ajoutant de nombreuses précisions au livre classique de F. G. Kitton, *Dickensiana*, 1886), sur l'histoire de la réputation du romancier après sa mort, et sur un ensemble complexe de questions concernant les méthodes, les principes et l'évolution de la critique. Indirectement, G. H. Ford se trouve amené à prendre lui-même position sur le roman dickensien, et il le fait en général de façon à la fois équilibrée et pénétrante. Signalons, parmi les pages les plus suggestives, celles qui ont trait à *The Old Curiosity Shop* et à la mort de la petite Nell, à l'attitude de Ruskin, lecteur et critique de Dickens (p. 92 sq.), à la valeur des préfaces de Dickens (132 et circa). Les chapitres traitant d'autres romanciers (G. Eliot, Meredith, Hardy, les romanciers russes) sont plus rapides, parfois superficiels, mais ils marquent bien la position de chacun d'eux vis-à-vis de Dickens, et aussi par rapport à Dickens dans l'histoire du genre romanesque. Enfin, le sujet difficile entre tous que constitue l'histoire de la critique dickensienne est traité avec autant d'adresse que d'honnêteté. Pourvu d'un excellent index, le livre de G. H. Ford doit avoir sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à Dickens ou, de façon plus générale, à l'histoire du roman et de la critique. — Sylvère MONOD.

ROBERT SPEAIGHT. — **George Eliot**. The English Novelists Series. (London : Arthur Barker, 1954, 128 p., 7 s., 6 d.).

Il fallait un talent peu commun pour réussir une étude comme celle-ci qui entremêle avec une parfaite aisance biographie et critique. Le lecteur fait d'emblée confiance à l'enthousiasme lucide d'un guide qui n'impose jamais ses opinions avec dogmatisme, mais les présente avec cette autorité souveraine — marque et récompense des vrais critiques — qui est le produit d'une information large et d'une imprégnation *par* l'auteur. C'est parce que Robert Speight a, par des lectures méditées, re-senti l'œuvre de G. Eliot, qu'il parvient si bien à en suivre les directions, à pénétrer jusqu'aux profondeurs psychologiques, sympathies et conflits, d'où cette œuvre a surgi. La pensée, ou plus exactement l'inquiétude religieuse de G. Eliot est analysée de main de maître, comme aussi ce "chronic divorce of heart and head", surtout sensible dans les premiers romans, car, ajoute avec une exquise justesse R. Speaight, "when she is writing at her greatest, head and heart are complementary and not contradictory to each other". Ce livre est riche aussi en citations admirablement choisies pour illustrer la pensée et l'art de G. Eliot et pour solliciter — honnêtement — l'adhésion du lecteur aux commentaires qui les accompagnent et l'amener ainsi jusqu'au jugement final où notre critique souligne, en termes excellents, la vraie grandeur de G. Eliot. "G. Eliot had gifts of psychological insight, and a sense, more and more developed, of the architecture of fiction, quite independent of the 'charm' and 'humour' which seem essential for a best-seller in the English market... The most naturally religious of English novelists was also the one whose mature achievement was so 'full of the world'. It was because she was so unworldly that she understood the world so well". — L. BONNEROT.

WILFRED STONE. — **Religion and Art of William Hale White** (Stanford, California : Stanford University Press, 1954, viii + 240 p., \$ 9.00).

Hale White, qui publia tard et jamais ne courtisa le public, dont le style est volontairement sobre, dont l'imagination se refuse aux grands envols comme aux enjolivures et aux recherches, a cependant connu, dans les trente dernières années

de sa vie un succès de bon aloi, qui ne semble pas menacé de s'éteindre. Deux études sérieuses et sympathiques lui ont été consacrées en 1954 et en 1955¹. La première nous vient de cette Université aux arcades dorées et aux géraniums rutilants sous le soleil de Californie, sans en être moins en harmonie avec son sujet : les grisailles de l'Angleterre Victorienne et l'émancipation d'une âme toute nue, formée aux disciplines du Calvinisme, avec les frémissements, des réticences qui accompagnent cette émancipation. Nous avons là l'œuvre d'un critique universitaire américain qu'un long séjour à Londres, puis dans les Universités de l'Est, aux Etats-Unis, ont mis en intimité et en sympathie avec son sujet. Du très important ensemble de notes, mémoires, journaux, témoignages divers, publiés ou inédits, qui nous restent de Hale White, il n'a rien négligé ; et ses nombreuses citations, accompagnées de références précises, donnent beaucoup de saveur à son exposé — que complètent une importante bibliographie et un index. Le redoublement des premières divisions (*Orthodoxy; Apostasy; Negation; New Birth; Renunciation; Affirmation*), tout en répondant à l'indéniable complexité du cas de conscience examiné, trahit peut-être chez le critique quelque répugnance à suivre son héros dans les déserts glacés, ou dans les ténèbres de "La Cité Tragique". Le personnage de Mardon, avec sa logique d'acier, ne reçoit sans doute pas non plus toute l'attention qui lui revient. Le chapitre qui suit : "Spinoza", est fort utile ; on en aimerait un analogue sur l'influence de Carlyle, si difficile à concilier avec la manière directe et claire, jusque dans la subtilité, qui marque tout ce qu'écrit Hale White. L'étude des thèmes sur lesquels sont construits les romans postérieurs à l' "Autobiography" et à "Delivrance" gagnerait à s'appuyer sur une analyse distincte de chacun d'eux, et sur une présentation explicite des personnages dans leurs rôles. Les circonstances si particulières et si pathétiques de la vie privée de Hale White, malgré la discrétion qu'impose l'existence de survivants, sont indiquées et interprétées ; et le jeu du subconscient, les incorporant à l'œuvre, — la hantise de l' "incompatibilité", le sentiment de la "frustration" — est sondé avec toutes les ressources de la psychologie moderne et de la psychanalyse. L'apport positif est ainsi considérable. Tant à cause de la valeur représentative que possède ce témoin de la grande brèche ouverte dans le mur de la foi à la fin du XIX^e siècle que pour l'intérêt propre de sa nature concentrée et profondément sensible, il faut être reconnaissant à W. Stone d'avoir tracé de Hale White un portrait aussi complet et aussi minutieusement fouillé. — M.-L. CAZAMIAN.

Selected Poetical Works of George Meredith, edited by G. M. TREVELYAN (London : Longmans, Green and Co., 1955, xiii + 193 p., 15 s.).

Admirable tri, présentant avec les dates, le tiers (et l'essentiel) de l'œuvre poétique de Meredith (dont *Modern Love* et *The Woods of Westernmain*). Aucune pièce n'est écourtée. Pour chaque poème déjà annoté dans l'édition de 1912 (*The Poetical Works of George Meredith. With some notes by G. M. Trevelyan* London, Constable, 1912, xv-623 p.), on retrouve en fin de volume, intégrales et inchangées, les notes de ce travail ancien. L'introduction, destinée au grand public, vaut d'être signalée, car, insistant sur les ressources de Meredith poète, elle marque que c'est dans sa poésie, plus que dans sa prose ou dans ses idées, qu'il faut chercher ce qui reste valable en lui. Mais le choix offert aux lecteurs vaut en lui-même une étude critique. Nul ne le pouvait établir mieux que M. Trevelyan. — F. LÉAUD.

1. "Mark Rutherford", A Biography of Hale White, par C. MACDONALD (London : Maclean).

ARNOLD BENNETT. — **The Journals of Arnold Bennett.** Selected and edited by FRANK SWINNERTON (London : Penguin Books, 1954, 493 p., 3 s. 6 d.).

Ce gros volume n'est pourtant qu'un choix dans les quatre volumes que comportent dans leur édition originale les journaux intimes d'Arnold Bennett. On y retrouve la simplicité, l'honnêteté, parfois la désarmante naïveté de l'auteur, dans ces notes sur tous ceux qu'il fréquenta ou rencontra, noms souvent célèbres dans les annales des lettres, du théâtre et des arts. Comme il est naturel, A. Bennett s'est peint lui-même dans ces pages, et c'est là pour nous l'un des attraits principaux de ce volume. On l'y trouve très préoccupé de son état de santé, qui semble avoir été pour lui un sérieux handicap.

Sans doute doit-on penser que F. Swinnerton, ami intime d'A. Bennett, a fait le meilleur choix possible, compte tenu de l'espace dont il disposait. On n'en a pas moins conscience des vides, — même si, comme c'est toujours le cas, ils ne sont pas indiqués; — surtout peut-être parce que, faute de quelques mots çà et là, on se trouve fréquemment égaré pour avoir changé de lieu sans que rien vous en informe. En outre, un index serait extrêmement précieux. Pourtant tel qu'il est ce livre sera apprécié. Tout en épargnant au lecteur mainte page moins immédiatement "utile", il lui permettra de situer telle personnalité dans cette riche période de trente-trois années, et de mieux connaître non seulement un romancier et un auteur dramatique de premier ordre, mais encore un homme modeste que le succès ne grisa jamais. — Lucien A. LECLAIRE.

MALCOLM BROWN. — **George Moore : A Reconsideration** (Seattle : University of Washington Press, 1955, xix + 235 p., \$ 4.50).

Malcolm Brown nous offre une explication psychologique de Moore et une appréciation de la valeur esthétique de son œuvre. J'ai été pris par la lecture de ce livre. Avouerai-je aussi un léger étonnement, lorsque j'ai découvert que, pour retrouver l'origine du comportement de Moore, l'auteur ne remontait pas au delà de 1880? Certes, la révolte des paysans irlandais en 80 fut pour Moore un événement d'importance, puisqu'elle le priva du plus clair de ses revenus. Mais est-il vraiment légitime d'établir un lien aussi étroit entre l'événement et l'ambiguïté ironique de Moore et même sa position de déterministe? Peut-on vraiment parler de "traumatisme"? A vingt-huit ans, Moore était déjà voué au service des Lettres et ce qui frappe plutôt, lorsqu'on envisage, avec le recul des années, sa carrière littéraire, c'est la détermination imperturbable avec laquelle il l'a, malgré tout, poursuivie. D'ailleurs, on peut discerner une certaine ambiguïté chez Moore avant 1880. Enfant, n'aimait-il pas, au témoignage de son frère Maurice, à la fois se faire remarquer de ses camarades et se rendre ridicule à leurs yeux? Alors, n'est-ce pas dans l'enfance qu'il faudrait chercher la clef de la personnalité de Moore? On la trouverait, peut-être, du côté des sentiments d'infériorité et de leur compensation. On peut donc ne pas être d'accord avec Malcolm Brown sur la genèse de la personnalité de Moore. On doit reconnaître cependant qu'il a bien vu certains traits essentiels de l'homme et cette pénétration psychologique, à son tour, a d'heureux effets sur l'interprétation littéraire. Ainsi, l'importance accordée au comportement ironique a permis à l'auteur d'éviter certaines erreurs, autrefois fréquentes, sur le sens des *Confessions of a Young Man*. Ajoutez qu'il loue courageusement, lorsqu'il croit devoir le faire, les mérites d'œuvres jadis décriées. Il a des aperçus neufs, des formules heureuses. Son livre est vraiment "a reconsideration" et il donne à réfléchir. Il marquera, espérons-le, la fin du purgatoire littéraire de notre Irlandais. — Jean NOËL.

B. H. LEHMAN and OTHERS. — **The Image of the Work. Essays in Criticism** (Berkeley & Los Angeles : University of California Press, 1955, viii + 265 p., \$ 2.50).

Après un hommage des principaux collaborateurs de ce recueil à leur maître B. H. Lehman, le livre s'ouvre sur un essai de celui-ci. Il est intitulé *Of Material, Subject and Form: Wuthering Heights* et l'on y trouve, retracé avec brio, le processus par lequel, une fois consciente de la nature de son sujet "a vision of life renewing itself", Emily Brontë en est arrivée, intuitivement ou par raisonnement, à choisir le caractère de sa narratrice principale et la ligne narrative de son récit. Dans *The Poem of Pericles*, Bertrand Evans, après bien d'autres, s'attaque à l'énigme de la pièce shakespearienne qui porte ce nom. Son étude uniquement littéraire s'appuie sur une analyse méthodique des différentes interventions du Chœur. Dans les tirades du Chœur des trois premiers actes, il retrouve des passages du poème de *Péridès* sur lequel la pièce serait construite et c'est dans la composition de ces trois premiers actes que, selon lui, un auteur autre que Shakespeare a pu intervenir. J'ai lu cela avec passion, mais laisserai aux spécialistes de la période le soin de juger cette conclusion.

Je ne peux, malheureusement, que citer brièvement la plupart des essais, remarquables à des titres divers, qui accompagnent ces deux études : *Dame Julian of Norwich*, de Sister Mary Madeleva, qui évoque la figure de la mystique anglaise du XIV^e siècle; *The Sublime Poem*, de Josephine Miles, qui tente une définition des caractéristiques, pour ainsi dire moyennes, de la poésie anglaise entre 1710 et 1770 et nous promène avec aisance et sûreté de la poésie de Davenant à celle de Keats; *Homage to Arthur Henry Hallam*, où Helen Pearce réhabilite le jeune critique romantique qui salua avec enthousiasme et perspicacité la parution des premiers poèmes de Tennyson; *Katherine Mansfield's Father Image*, de Celeste Turner Wright, qui relève dans les nouvelles de K. M. les traces de son attitude "ambivalente" à l'égard de son père; *A Shavian Tragedy: The Doctor's Dilemma*, où J. Percy Smith étudie les rapports du tragique et de l'ironie chez G. B. S.; *The World of 1919*, où Thomas Parkinson nous donne une rigoureuse analyse du poème de Yeats qui porte ce même titre; *The Ending of the Mill on the Floss*, où W. R. Steinhoff dégage bien le sens de la conclusion mélodramatique de ce roman; enfin *Meredith's A typical Novel: Rhoda Fleming*. Lionel Stevenson y étudie la genèse de ce roman à partir d'une nouvelle par lui redécouverte et ses réflexions sur certains thèmes de Meredith, ses comparaisons avec Georges Eliot sont pleines d'intérêt.

J'ai réservé cependant une étude de Wayne Shumaker : *The Autobiographer as Artist: George Moore's Hail and Farewell*, parce qu'elle touche au domaine de mes propres recherches. L'interprétation qu'il donne de l'originalité de *Hail and Farewell* est fort juste dans l'ensemble. Ce qu'il dit en particulier sur l'art des transitions dans la prose de Moore est excellent. Tout ce qui concerne la rêverie imaginative également, du moins tant que l'on ne quitte pas *Hail and Farewell*, car les allusions aux autres œuvres de Moore semblent déformer quelque peu l'évolution de notre auteur. En effet, c'est le "mood of imaginative reverie" qui donne déjà à un roman comme *Evelyn Innes* sa tonalité et son rythme. Que signifient les déclarations de Moore dans l'interview accordée à la revue *The Musician* (29-9-97) sur roman psychologique, musique et art subjectif, sinon que Moore prend dès lors conscience des ressources et des servitudes impliquées dans l'utilisation de la rêverie, à laquelle le pousse tout son tempérament? L'influence de Dujardin, la découverte de d'Annunzio furent l'accident qui déclencha cette prise de conscience, mais la tendance s'était manifestée plus tôt encore, inconsciemment peut-être, dans les pages des *Memoirs of my Dead Life* qui parurent dès 1890 dans *The Hawk*, sous le titre de *Notes and Sensations*. La chronologie, asservie par

Moore, nous tend des pièges dès que nous ouvrons ses œuvres. Au total, ce recueil est une belle et honnête entreprise collective qui, chemin faisant, jette, ici et là, un jour nouveau sur des problèmes variés. — Jean Noël.

JAMES HAFLEY. — **The Glass Roof : Virginia Woolf as a novelist.** — (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1954, 195 p., with notes, Bibliography and Index).

Ce livre n'est pas une "maison de verre", comme son titre le promet. On n'y trouvera pas le portrait en pied de cette personnalité complexe, attachante et voilée qu'est Virginia Woolf, non plus qu'une synthèse ordonnée de son œuvre. Mais, après un rappel précis des interprétations et des jugements philosophiques divergents auxquels cette œuvre a donné lieu, l'auteur nous apporte une étude chronologique détaillée des récits et des romans dans leur rapport avec la pensée contemporaine. Cette étude reste littérale, et les jugements généraux sont hésitants; mais de copieuses analyses ont le mérite d'être appuyées sur les textes, et claires. On ne la lira pas sans intérêt, et on y trouvera une information utile. — M. L. C.

J. K. JOHNSTONE. — **The Bloomsbury Group : a Study of E. M. Forster, Lytton Strachey, Virginia Woolf and their Circle** (London : Secker and Warburg, 1954, 383 p., with a bibliography, 25 s.).

Cette importante thèse de l'Université de Leeds est sans doute le premier ouvrage d'ensemble consacré à un mouvement qui est resté difficile à définir, à cause de l'extrême diversité de ses membres — peintres, esthéticiens, romanciers, critiques, historiens ou sociologues, aussi bien que du libéralisme de leurs principes et du caractère personnel des liens qui les ont rapprochés. L'auteur retrace la genèse de ce mouvement, héritier de la "Société des Apôtres", fondée à Cambridge dès 1825, par F. D. Maurice, Tennyson et Hallam; à laquelle restèrent attachés H. Sidgwick et Leslie Stephen, ces descendants idéalistes de l'Empirisme britannique, et dont Lytton Strachey et Maynard Keynes furent membres actifs; avant d'appartenir au groupe qui devait se reformer à Londres, à l'ombre du British Museum, sous le nom de "Bloomsbury", lorsque les descendants de Leslie Stephen et leurs amis en firent leur centre. Il faut suivre ce fervent et brillant développement de jeunes esprits, à la recherche d'une unité qui ne nuisît pas à leur indépendance ou à leur sincérité, à travers la première partie du livre de J. K. Johnstone, riche en traits pittoresques et en vivants portraits.

La "Société des Apôtres" donna aussi au nouveau groupe son philosophe, G. E. Moore, qui, dénonçant le matérialisme utilitaire et les conventions victoriennes lui apporta une doctrine logique et idéaliste conforme aux exigences du xx^e siècle; et dont le livre : *Principia Ethica* — souvent cité par eux — fournit à ses membres leur inspiration générale. Dans les chapitres intitulés *Bloomsbury Philosophy* et *Bloomsbury Ethics* J. K. Johnstone résume l'essentiel de cette doctrine, fondée sur un intellectualisme et un individualisme intransigeants, qui définissait une nouvelle morale; laissant tomber, en même temps que l'empirisme expérimental, tous les problèmes qu'il soulève, elle établissait rationnellement un système de valeurs : la primauté des états d'âme, sur toute forme d'action; de l'art, jouissance ou création esthétique; des relations personnelles, amour ou amitié, dans le refus de toutes les conventions, dans le respect de la personnalité et de la diversité des opinions.

Après ce préambule général, l'auteur, laissant de côté peintres, critiques, philosophes et historiens, se concentre sur les trois écrivains qui soutiennent le renom de Bloomsbury dans la littérature d'imagination : E. M. Forster, Lytton Strachey, puisque ses biographies peuvent être considérées comme des re-créations; et

Virginia Woolf. Dans une deuxième partie intitulée "Valeurs", il entreprend l'examen de leur conception de l'art et la formation de leur idéal à travers leurs rapports mutuels, leur correspondance, leurs écrits critiques, et leurs premières productions, longuement commentées. Enfin dans une troisième section : "Composition", il expose et interprète l'œuvre achevée de chacun d'entre eux dans sa maturité.

Il souligne d'abord les différences qui leur donnent une originalité propre : l'art de Forster s'apparente à la musique : il le conçoit comme la recherche d'un rythme, qu'il développe et scande par l'invention de symboles qui en sont les *leitmotive* et en créent l'harmonie. Bien que *The Waves* soit une vaste polyphonie lyrique, c'est, de préférence, le jeu mouvant et infini des sensations visuelles dont Virginia Woolf nous apporte le reflet ; sa vision du monde est analogue à celle des post-impressionnistes que Roger Fry avait présentés au public anglais : elle rappelle souvent le pointillisme, ou les formes et les couleurs détachées de toutes les séquences habituelles que l'art contemporain mettait en faveur. Et si l'on voulait trouver une analogie à la manière de Lytton Stachey, sans doute faudrait-il penser à la pointe sèche.

E. M. Forster n'a pas complètement rompu avec les traditions du roman britannique ; ses récits comportent une action, des personnages multiples, vus de l'extérieur dans un milieu objectivement caractérisé. Lytton Strachey se soumet aux disciplines de l'histoire dans ses biographies suggestives, attachées aux faits et intensément critiques. Virginia Woolf, seule, opère dans ses grands romans une révolution radicale par sa technique. La fille de Leslie Stephens — à laquelle d'aucuns attribuent une place dans le développement de la philosophie pure — envisage toute réalité extérieure comme une forme de la vie intérieure, et ses personnages comme le reflet les uns des autres ; elle inaugure une psychologie très personnelle, fondant l'empirisme britannique traditionnel avec l'intuition bergsonnienne, les caprices, la magie et les maléfices du subconscient. Chacun de ses romans apporte une formule nouvelle ou un développement imprévu : *Mrs. Dalloway* ; durant une brève journée, nous révèle un milieu, une existence, un passé, et tout le mystère, le charme et l'horreur de la vie ; *To the Light-House* est dominé par le sentiment de l'écoulement du temps et par la nostalgie de l'éternité ; *Orlando*, dit J. K. Johnstone, est une délicieuse fantasia — l'auteur parcourant l'histoire avec un héros (qui se transforme en héroïne sous Victoria), s'abandonnant à sa passion pour le pittoresque du passé, à l'ardeur de son féminisme et à une sensualité délicatement ambiguë ; *The Waves*, avec ses six protagonistes (dont chacun aurait pu appartenir au *Bloomsbury group*), ses préludes descriptifs, et ses soliloques dramatiques, dans le cadre des heures, des saisons et des âges de l'homme, traduit l'aspiration angoissée à l'unité et à la certitude ; jusqu'à ce que ces inquiètes individualités se confondent dans la mort comme les vagues dans la mer.

Sous ces différences, à travers ces nuances, J. K. Johnstone démêle des tendances communes essentielles qui font de ces écrivains une même famille : G. E. Moore affirmait l'importance unique des états d'âme ; et c'est bien à les dégager, à les faire rayonner sur le monde, par la méditation, le rêve ou le symbole, qu'ils s'attachent inégalement. *Principia Ethica* mettait au premier rang la recherche de la beauté — et ils se livrent à leur vocation, ils cultivent l'art pour l'art, ils expérimentent, avec une passion et une rigueur qui laissent loin les perversités et les fantaisies conscientes de l'esthétisme des "nineties". La savante économie du style de Lytton Strachey, les méditations de Forster sur la théorie du roman, comme la volonté d'innovation chez Virginia Woolf, sont le produit direct de cet état d'esprit. La création de relations personnelles entre les êtres, la sympathie qui rapproche, l'amour, l'amitié, étaient élevés au rang des biens suprêmes ; et, chez l'un comme chez l'autre de ces derniers, ce sont des notes qui vibrent comme un

accord fondamental et persistant. Une Mrs. Wilcox, régnant, paisible, sur sa maison de campagne (*Howards End*); une Mrs. Moore, rapprochant l'Est et l'Ouest, les conquérants et les conquis, la religiosité indoue et l'orgueilleuse moralité anglo-saxonne (*A Passage to India*); une Mrs. Ramsey, tissant inconsciemment, spontanément, des liens spirituels précieux entre les membres d'un groupe social où domine l'individualisme agressif moderne (*To the Light-House*) — font beaucoup plus qu'adoucir et illuminer l'existence quotidienne: par une sorte de mysticisme, l'harmonie qu'elles créent autour d'elles prend la valeur d'un absolu; et elles ouvrent ainsi à ceux qui la méritent la seule éternité concevable à l'homme.

Tel fut l'apport à la pensée et à l'art contemporains de ce mouvement, qui ne voulut pas être une école, mais qui de plus en plus s'impose à l'histoire et à la critique littéraires. — M.-L. CAZAMIAN.

HILDEGARD GAUGER. — **Die Kunst der politischen Rede in England** (Tübingen; Max Niemeyer Verlag, 1952, VIII-260 p. D. M. 27).

Cette rapide histoire de l'éloquence parlementaire britannique constitue un bon ouvrage d'initiation pour le public de langue allemande. Le spécialiste de la littérature anglaise n'y trouvera qu'une documentation de seconde main, mais le choix est bon, les schémas de discours célèbres sont commodes, une juste part est faite à l'influence de la Bible, de la prédication religieuse et de l'Antiquité classique. Trois grandes périodes: la "révolution puritaine"; l' "Age d'Or" (1688-1832), où l'auteur souligne avec raison les ambitions "romaines" d'Albion; l'époque victorienne, où se crée la langue de l'impérialisme, avec les procédés d'allitération et de répétition chers à Churchill. Dans ce juste cadre chronologique, malheureusement, la répartition de la matière n'est pas toujours heureuse. Alors qu'un chapitre de transition nous fait passer, autour de 1832, du "style aristocratique" au démocratique, Brougham, *homo novus*, ne s'y trouverait-il pas plus à l'aise que dans cet "âge d'or" où il précède contre toute logique Fox, homme d'ancien régime et mort soixante ans avant lui? L'auteur passe d'ailleurs beaucoup trop rapidement sur l'éloquence populaire: les chartistes, O'Connell, sont à peine mentionnés. De même le dernier chapitre, où Churchill a légitimement la place d'honneur, devrait étudier, à propos des facteurs de transformation de l'art oratoire (radio, etc.) les importantes conséquences du développement du syndicalisme. — J. VOISINE.

EGERTON SMITH. — **A Guide to English Traditions and Public Life** (Geoffrey Cumberledge. Oxford University Press, 1953, 334 p., 21 \$.).

Cette petite encyclopédie de la vie britannique s'adresse surtout aux étudiants étrangers. Dans la pensée de l'auteur, elle est destinée à les initier à "the English way of life" et à servir d'ouvrage de référence élémentaire à ceux qui abordent l'étude de la littérature, de l'histoire, du droit ou de la vie sociale anglaises. On regrettera sans doute qu'à un exposé méthodique, M. E. Smith ait préféré l'ordre alphabétique qui n'en est pas un. Il en résulte des chevauchements et des redites que l'auteur reconnaît d'ailleurs loyalement. Le filet qu'il a jeté sur la civilisation britannique contemporaine est suffisamment vaste, encore que certaines mailles soient un peu lâches. Par exemple, trois pages sont accordées à l'agriculture, mais l'industrie est absente; il y a une page et demie sur l'argot — trop ou trop peu — mais rien sur la langue; le théâtre n'est pas oublié, mais ni la poésie, ni le roman n'ont fait l'objet d'une rubrique. Les 83 articles qui composent ce guide sont d'inégale qualité. Ceux qui ont trait aux arts, à la culture, ne dépassent guère, à notre avis, le niveau d'un bon manuel de classe et les banalités qui les émaillent sont soulignées, plutôt que masquées, par des échantillons de style "distingué" qui

prêtent à sourire. En revanche, ceux qui portent sur les institutions politiques et sociales, sur la religion, l'organisation judiciaire, — c'est-à-dire la très grande majorité —, ne méritent que des éloges pour leur netteté, leur exactitude et leur équité. M. E. S. a fait tenir le maximum de renseignements dans le minimum d'espace. La présentation matérielle, comme d'habitude, fait honneur aux Presses de l'Université d'Oxford; le format est maniable et un index de près de 800 noms accompagne l'ouvrage. En bref, un instrument de travail commode pour débutants et qui pourra utilement trouver place dans les bibliothèques de classe. — L. MALARMÉY.

HAROLD OSBORNE. — **Aesthetics and Criticism** (London : Routledge & Kegan Paul, 1955, 3 + 341 p., 28 s.).

La critique anglaise — et européenne — n'est pas sans éprouver quelque incertitude au sujet des principes dont elle se réclame. La responsabilité de cette situation revient, déclare M. Osborne, à la science plus ancienne, l'esthétique, dont on eût pu espérer qu'elle aurait mis un peu d'ordre et de méthode parmi les critiques. Voici les conclusions maîtresses du livre : "It will be our concern to show that every formulation of doctrine, every casual remark about the critic's function, indeed, every essay of practical criticism, inevitably and inescapably implies theoretical assumptions which belong to the province of Aesthetics; and therefore so long as Aesthetics remains inchoate, criticism needs be muddled and confused (p. 6). — As the inquiry progresses, we shall demonstrate that criticism, of necessity, uses overt or tacit assumptions which belong to the field of Aesthetics — assumptions about the nature of art and beauty, about the meaning of appreciation and about criteria for assessing and comparing the individual excellences of works of art. 3 (p. 7) Unfortunately, recent advances in the science of Aesthetics and the psychology of appreciation have not been marked by such conspicuous success as might make the time seem opportune for the undertaking we propose (p. 8). Yet clarity of thought, where no clear thought has been, and discrimination of purposes, where all is aimless, may ultimately prove as beneficial to practice as they are laudable in intention; and there remains always some prospect that intellectual lucidity, if we can achieve it, may contribute something to enabling practical criticism gradually to become the simple and orderly field of beneficent activity which it should be and is not" (p. 8). Le ton est sévère; Mr. Osborne eût voulu devoir beaucoup à l'esthétique, et se résigne à de cruelles déceptions. Son livre, intéressant, et très bien informé, montre fortement que le conflit des doctrines rend impossible la formation d'une théorie cohérente de l'objet que la critique se propose, et de la méthode par laquelle elle pourrait y parvenir. Comment le lecteur d'aujourd'hui peut-il choisir entre les attitudes opposées de la critique moderne? Quel est le rapport du sentiment du beau avec le plaisir que donne l'art littéraire? La fidélité avec laquelle l'objet est représenté est-elle la mesure de ce plaisir, et quelle est la justification du réalisme? Ces problèmes, et d'autres du même genre, sont discutés ici par un auteur d'une lucidité remarquable, et bien armé pour la recherche psychologique. Une saine leçon de relativisme se dégage au total de cette discussion; et qui dit "relativisme" n'est pas éloigné, naturellement, de dire "scepticisme". Reconnaissons-le toutefois, ce livre, s'il n'apporte pas une solution simple, jette de tous côtés une lumière utile sur les raisons théoriques de nos préférences, et nous rend plus facile le libéralisme d'un amateur véritablement éclairé. — L. CAZAMIAN.

WAYNE SHUMAKER. — **English Autobiography**, Its Emergence, Materials and Form (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1954, 262 p., \$ 2.50).

Le sous-titre résume cette longue et laborieuse étude qui aboutit à cette conclusion : "Before 1600, autobiographies of the modern type are nearly impossible to find; after 1600, they follow one another at decreasing intervals, until at last, about 1800, their authors seem to be writing in a tradition instead of feeling their way into a new literary genre." L'émancipation du genre autobiographique est due aux progrès de la psychologie illustrés par le roman.

Après les considérations générales, Mr. W. Shumaker s'attache à trois autobiographies modernes bien différentes. J. S. Mill n'a entrepris la sienne (1873) qu'afin de suivre les étapes d'une éducation, sans la moindre concession littéraire : les personnalités mentionnées apparaissent désincarnées; aucune description pittoresque. En somme, la rigueur d'un traité mathématique.

Ni confessions intimes, ni introspection chez Anthony Trollope, mais un compte rendu posthume (1883) d'activités professionnelles entrepris en toute humilité. On pourrait croire que Trollope cherche à justifier, à ses propres yeux, une existence que les circonstances avaient d'abord semblé réprouver. S'il se trouve amené, malgré lui, à évoquer ses débuts pénibles en famille ou à Harrow, c'est en fonction de son labeur de fonctionnaire ou d'écrivain. Mais ainsi, sans le vouloir et contrairement à son dessein, l'autobiographie devient le portrait d'une personnalité singulièrement virile et attachante, celle-là même que ses lettres ont révélée¹.

Il arrive que l'imagination s'introduise dans le genre : comment s'interdirait-elle l'entrée de *Hail and Farewell* (1911-1914) de George Moore résolu à obtenir droit de cité pour l'art en Irlande? Sous sa plume, l'autobiographie risque parfois de s'identifier à une sorte de prédication païenne. Les souvenirs entraînent des oppositions entre l'Irlande natale et les lieux de ses pèlerinages artistiques : Paris, Bayreuth, etc. Le conflit spirituel compose la trame de la vie.

Vingt-quatre pages de notes suivies de dix pages de bibliographie en caractères serrés et de l'index des noms propres, complètent ce précieux instrument de travail. — LOUIS ROCHER.

RICHARD CHURCH. — **Over the Bridge. An Essay in Autobiography** (London : Heinemann, 1955, 231 p., 18 s.).

L'autobiographie est, depuis quelques années, un genre fort à la mode; il n'attire pas seulement les talents mûris et les réputations acquises et l'on voudrait que le dernier mobile, selon l'*Encyclopaedia Britannica*, ne soit jamais le premier : "the purely commercial desire to capitalize on fame or position." Une modestie foncière et une conscience artistique des plus exigeantes assurent à Richard Church une originalité que ne peut lui disputer aucun de ses contemporains. Cette autobiographie a d'abord le mérite de se raccorder à *The Porch* sans empiéter sur ce roman autobiographique, trouvant assez ample matière dans l'évocation des dix-sept premières années; années très riches en souvenirs auxquels la vie est restituée par la magie d'une mémoire des plus délicates et surtout par l'imagination créatrice qui nous fait voir, à travers "the closed world of home", un moment : la fin de l'ère victorienne et le début de ce siècle, un quartier de Londres : Battersea, et un milieu social très original. A l'endroit de sa classe d'origine, Richard Church ne prend ni l'attitude du snob qui voudrait la cacher, ni celle de l'écrivain qui se fait un mérite de son ascension; il n'enlaidit pas non plus pour mieux dramatiser, mais fait sortir l'émotion d'une sincérité à la fois impitoyable et discrète, ainsi quand il nous montre son geste de haine passagère contre son père ou quand il fait des révélations

1. Cf. *Etudes Anglaises*, août 1952.

précises sur ses grands-parents. Les lieux et les visages sont évoqués avec un admirable relief et un sens des proportions tel que ce livre échappe à l'habituel défaut des autobiographies : l'égoïsme; une lumière égale et comme équitable en éclaire toutes les pages sans que jamais l'observation de soi, même attendrie, dégénère en sentimentalisme facile ou complaisant. Partout triomphent le naturel, le spontané et jusqu'à l'impression que l'art est absent. Or, quoi qu'en dise Richard Church qui se refuse tout sens de composition, c'est l'art qui non seulement agit à la manière d'une invisible navette pour entremêler la trame du passé à la chaîne du présent, mais qui encore a secrètement agencé l'ordonnance et la progression des chapitres, un peu comme dans un roman, et leur a conféré, à chacun, une unité spirituelle et formelle. En dérangeant un peu la chronologie et la tradition du genre, R. Church nous donne un premier chapitre riche de mouvement et de symbolisme subtil où se laisse pressentir toute la sensibilité qui emplit le reste du livre et s'épanouit aussi bien dans l'observation des détails quotidiens que dans ces expériences psychiques et mystiques que nous exposent les six derniers chapitres. Les pages 158-161, relatant comment un bûcheron vu et entendu de loin lui a révélé que "le temps et l'espace ne sont pas absolus", rappellent certains passages de *Prelude* où Wordsworth nous rapporte ses "visions" d'une origine et d'une intensité toutes semblables. Et de fait, c'est à Wordsworth que Richard Church doit le plus, encore qu'il attribue à Keats l'éveil de sa vocation poétique; l'expression "my self-dedication as a poet", n'a-t-elle pas une vibration toute wordsworthienne?

Over the Bridge a remporté un très grand succès confirmé par le "Sunday Times Prize for Literature 1955". C'est le meilleur livre de Richard Church et certainement la plus belle, la plus émouvante des autobiographies — je n'hésite pas à la placer au-dessus de *Praeterita* — un chef-d'œuvre magnifiquement gréé pour affronter le Temps. — L. BONNEROT.

DAVID GARNETT. — **The Flowers of the Forest.** Being Volume two of **The Golden Echo** (London : Chatto & Windus, 1955, 252 p., 21 s.).

Ce second volume de l'autobiographie de David Garnett s'ouvre avec la guerre de 1914 et s'arrête en 1923 sur le premier succès littéraire de l'auteur, le roman *Lady into Fox*. Comme dans *The Golden Echo*, D. Garnett suit pas à pas sa propre histoire et se raconte sans réticences. Objecteur de conscience, il a participé à la reconstruction d'un village de l'Argonne avec une mission Quaker, puis il a joué au fermier dans un coin tranquille de l'Angleterre, avec ses amis de Bloomsbury, et mené en pleine guerre une vie arcadienne, par ce qu'il appelle assez curieusement dans sa préface "an extraordinary good fortune". Par la suite, nous apprenons son mariage, ses débuts dans la librairie avec F. Birrell, et, pour finir, la naissance de *Lady into Fox*. Ce sont en somme ses années de formation et de maturation : la chrysalide va devenir papillon.

Dirai-je qu'à cet égard le livre est décevant? Il est difficile de s'intéresser à cette chrysalide et à ses petites aventures, difficile même de s'intéresser réellement à ce cocon d'amitiés bloomsburiennes qui l'enveloppe, malgré les noms prestigieux qu'on y rencontre. Pour une page captivante comme celle qui décrit Virginia Woolf (pp. 160-1), que d'aperçus fugitifs, qui nous font connaître le supplice de Tantale! Et que de détails oiseux! Le journal intime perce trop sous le livre. Noter dans ce journal les moindres incidents d'un voyage ou le menu d'un repas, c'était sûrement légitime, mais était-il nécessaire de les livrer au public? Une autobiographie devrait, tout comme une biographie, comporter un choix, quelque amour que l'on ait de soi-même. Deux vers du poème de Cocteau choisi comme épigraphe du livre ne le décrivent que trop bien :

*Et notre moindre geste
Encombre la maison.*

Il est d'autre part délicieux d'être admis à vivre sous le même toit que Lytton Strachey, Virginia Woolf, les Lawrence, mais le lecteur non initié se perd fréquemment dans les prénoms des membres du cénacle et ne sait plus très bien qui est Maynard, Clive, Duncan, ou Vanessa. Il se sent indiscret devant ce déploiement d'intimités. Et il éprouve la même gêne devant les illustrations qui sont trop souvent de mauvaises photos d'amateur, bonnes pour l'album de famille plutôt que pour la publicité d'un livre.

Ces réserves voudraient surtout exprimer le regret de voir s'évanouir en partie l'intérêt de *The Golden Echo*. Ce n'est pas cependant, même s'il lui est inférieur, un livre manqué. On y trouve des révélations intéressantes sur les milieux littéraires (on en voudrait davantage), et il reste plein de détails curieux, de scènes amusantes (voir le départ pour la France, p. 58), de formules spirituelles, souvent cruelles d'ailleurs (p. ex. la description épigrammatique de Harold Laski, p. 238, ou le jugement à l'emporte-pièce sur *Peter Pan*, p. 84). Enfin, si l'attitude de D. Garnett et de ses amis pendant la guerre n'entraîne pas forcément la sympathie, elle est courageusement décrite (d'autant plus courageusement que D. Garnett a changé d'avis depuis lors), et elle est en tout cas révélatrice de l'état d'esprit de l'intelligentsia britannique à cette époque. Cette partie du livre a, de ce chef, une valeur documentaire indéniable. — J. LOISEAU.

ELIZABETH BOWEN. — **A World of Love** (London : Jonathan Cape, 1955. 224 p., 10 s. 6 d.).

Dans la vieille ferme irlandaise 'Montefort', une jeune fille, Jane, trouve une liasse de lettres d'amour dans une malle, au fond du grenier : et voilà toute la maisonnée en émoi ! Le jeune cousin qui les écrivit autrefois et qui fut tué à la guerre de 1914-18, semble rappelé à la vie par cette découverte et jette le trouble dans tous les cœurs : celui de Jane, que ces lettres émeuvent, celui de sa mère, fiancée autrefois au séduisant jeune homme, et, plus profondément, celui d'Antonia, cousine et amie d'enfance du disparu, qui a toute sa vie chéri sa mémoire et qui a essayé de tenir sa place à 'Montefort', la vieille maison irlandaise qu'ils aimaient tous deux et dont elle a hérité. La réapparition est fugitive, — le présent reprend vite ses droits... Les lettres étaient pour une inconnue et, après être passées de main en main, sont brûlées. Ce roman, d'une grande finesse psychologique, est écrit avec beaucoup de charme et d'humour. Les personnages sont attachants, et c'est à regret que l'on quitte la belle et charmante Jane, sa mère l'indolente Lilia, Fred son père, taciturne et plein de bon sens, Antonia, intelligente et désabusée, et même Maud, l'enfant précoce et impitoyable. Le style d'E. Bowen est assez recherché et parfois "difficile", mais les dialogues sont pleins de vivacité et de nature. — C. CHAUMEIL.

GRAHAM GREENE. — **Twenty-one Stories** (London : William Heinemann, 1954. 239 p., 8 s., 6 d.).

La nouvelle, dont le succès ne s'est jamais démenti aux Etats-Unis depuis Irving et Poe, conserve aujourd'hui en Angleterre quelque chose de la vogue qu'elle connut aux premières années du xx^e siècle. La publication de *Twenty-one stories* en fournit une preuve et, en même temps, témoigne de l'attachement des lecteurs à un auteur aux dons aussi divers que Graham Greene. Car, sous le titre de *Nineteen Stories*, avaient paru en 1945 les nouvelles qui nous sont maintenant présentées dans une seconde édition, contenant quatre nouveaux contes, écrits entre 1948 et 1954.

Les meilleures pièces du volume de 1945 avaient pour lieu psychologique la conscience de l'enfant. Il suffit de rappeler les titres de *The end of the Party*, de *I spy*, et surtout de ce poignant récit : *The Basement-room* dont une version donnée à

l'écran reproduisait le déroulement sans exprimer pleinement le sens de l'angoisse qui s'accumule dans l'âme d'un enfant, témoin involontaire d'un drame sordide, après avoir été associé au secret de rancœurs et de haines qui lui sont incompréhensibles, mais dont l'horreur, trop tôt révélée, marquera toute sa vie d'homme. Les éléments nouveaux dont s'enrichit *Twenty-one Stories* ont le même thème de base, traité avec une force et une profondeur parfois hallucinantes. Ce thème est, ici aussi, la conjonction du mal — qu'il soit métaphysique ou simplement fureur toute animale de destruction — et de l'âme ignorante et faible d'un enfant. Dans *The Hint of an Explanation*, le petit garçon dont un boulanger à demi-fou veut faire l'instrument d'une sacrilège entreprise, peut croire, quand il a réussi à éviter le piège tendu pour lui, que cette rencontre et cette aventure sont bien finies. Il n'en sera rien. Plus tard, lorsqu'il comprendra le sens de cette heure tragique de la tentation, il saura qu'il a vu alors en face, dans toute sa laideur avide, un des visages du Mal. Et il n'y aura plus en lui ni frayeur ni dégoût, mais seulement une infinie pitié à l'égard de ce pitoyable tentateur dont il a déjoué la ruse. *The Destroyers* a pour héros les membres d'une de ces bandes de jeunes vauriens qui exercent leurs jeux malfaisants dans les faubourgs peuplés des grandes villes. Rien de plus pathétique que le contraste entre la destruction méthodique d'une maison, seule restée debout dans un de ces îlots de Londres dévastés par les bombardements, et la stupeur de l'homme qui, venant nettoyer sa maison épargnée par miracle, ne trouve plus à la place où elle était la veille que des débris inutilisables. Avec les quatre nouvelles dont s'enrichit l'édition de 1954, *Twenty-one Stories* affirme la maîtrise toujours croissante de Graham Greene. — Léonie VILLARD.

GRAHAM GREENE. — **Loser Takes All** (London : William Heinemann, 1954, 140 p., 7 s., 6 d.).

Ce petit roman est un des "entertainments" dans lesquels Graham Greene se plaît à créer une atmosphère et des personnages entièrement différents de ceux de ses grands romans. Avec "Qui perd gagne", il y réussit pleinement. Il n'est pas jusqu'à son style qui ne se pare d'une vivacité et d'un entrain incomparables. Le récit, assez mince mais charmant, est admirablement mené; il est rempli d'une ironie sans amertume, d'un humour allègre et jeune; chaque page est comme irradiée de confiance en la vie. Même si on le compare aux autres "entertainments", il nous révèle un aspect insoupçonné du caractère et du tempérament artistique de l'auteur qui, sans se soucier d'aucune considération quant au sens ou à la portée de l'existence, se divertit un moment en peignant des créatures d'un instant. Celles-ci évoluent dans la lumineuse clarté méditerranéenne qui fait de Monte-Carlo, pour les joueurs heureux, une sorte de pays du sourire. — Léonie VILLARD.

YEATS : **Poèmes choisis**. — Traduction, Préface et Notes par M. L. CAZAMIAN (Paris : Aubier — Editions Montaigne — 1954, 383 p., 840 fr.).

On est heureux de voir enfin paraître un ouvrage français sur un poète à qui aucun de ceux qui le connaissent ne conteste une place parmi les plus grands lyriques de tous les temps, et l'on se réjouit que cet ouvrage fasse honneur à l'école française par le sérieux de sa documentation et la réflexion personnelle dont il témoigne à chacune de ses pages.

Dans sa très substantielle Introduction, Mme Cazamian a ingénieusement étudié les sources de l'inspiration de Yeats et les éléments de sa poésie dans l'ordre où ils se sont manifestés tour à tour : L'Irlande éternelle et son épopée; Légendes celtiques; Paysages d'Irlande; Les Fées et leurs enchantements; Mœurs populaires; Poésie personnelle; L'expression de l'amour; L'idéalisation de l'amour; L'inspiration de la haine; etc. Au fur et à mesure de son étude, elle explique, éclaire les poèmes qu'elle

a choisi de citer et traduire, en marquant les influences contemporaines qui s'y manifestent, spécialement dans le cas des poèmes de jeunesse, moins personnels, et qui appartiennent à une époque dont elle connaît admirablement les tendances spirituelles et artistiques.

Chacun a ses poèmes préférés : aucun choix ne peut satisfaire tout le monde. Nul doute, en tout cas, que Mme Cazamian ne s'est laissé détourner d'aucun par la difficulté, et qu'elle nous offre bien la plus grosse partie de ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre lyrique de Yeats. Nous regrettons seulement que l'inclusion intégrale de *The Wanderings of Usheen* ait pour conséquence une représentation un peu déséquilibrée de la production des différents âges du poète.

La traduction frappe par l'effort inlassable pour saisir la construction de vers parfois obscurs, et découvrir les liens, souvent secrets, des idées. Nous en admirons l'intelligence, et nous avouons volontiers que Mme Cazamian est, à l'occasion, plus claire que Yeats. Nous sommes cependant assez surpris de trouver ce qui nous semble être des erreurs en des endroits où le texte ne présentait guère de difficulté. "The Lake Isle of Innisfree" fut composé à Londres : les "roadway" et "pavements" qui y figurent sont les chaussées et trottoirs londoniens (p. 193). Nous croyons que dans "Les Cieux glacés" on voit le poète se troubler, à la pensée de Maud Gonne, "jusqu'à pleurer, trembler et vaciller" (p. 273). "Tossed a bare heel when at school" (p. 264) évoque pour nous le souvenir très précis de pieds nus qui s'agitaient à l'école, en Irlande. C'est à un puissant "esprit" que Yeats demande de se tenir près du lit de son fils (p. 329). "Nos seins se soulèvent, nos yeux sont allumés", crie Niam (p. 205). "Where holy Dionysus died" (p. 330) est, croyons-nous, le lieu "où mourait le saint Dionysos". Le magnifique "Sailing to Byzantium" (p. 316) est une âpre et farouche méditation imaginative sur le corps et l'âme, la nature et l'"artifice de l'éternité" — le mot "artifice" nous paraît absolument essentiel. Il n'est, y dit Yeats, "nulle école de chant que l'étude des monuments sortis de la magnificence de l'âme", et, selon nous, il demande aux sages de consumer son cœur "malade de désir, Attaché à une bête mourante". Une fois "hors de la nature", il veut être de ces oiseaux d'or "posés sur un rameau d'or pour chanter Aux seigneurs et dames de Byzance".

Il nous semble que les erreurs de Mme Cazamian viennent de ce que son attention s'est portée trop exclusivement sur le sens des mots, des vers et des poèmes, et qu'elle ne s'est pas suffisamment laissé envahir par l'humeur, l'émotion et la musique de Yeats. Cette orientation est sensible dès l'Introduction : sa division, dont nous avons dit l'utilité, devrait être finalement comme effacée par l'affirmation de l'unité profonde de l'inspiration et de l'œuvre du poète. Il faudrait, croyons-nous, rappeler plus constamment au lecteur que ce qui compte finalement, c'est l'œuvre d'art, et non les intentions, idées, thèmes ou même symboles qu'elle renferme. Nous étendrions d'ailleurs la même remarque à la plupart des ouvrages savants qui ont été jusqu'ici consacrés à Yeats. On s'occupe beaucoup de ses croyances et de ses idées. Or ses matériaux, comme les matériaux de tout poète, étaient avant tout des mots. Précisément, si nous lui faisons quelque reproche, ce serait, sinon d'avoir manqué de conviction, du moins d'avoir eu plus de respect pour les mots que pour ce qu'ils disent : d'avoir mis la religion et l'âme au service de la beauté ou plutôt de l'œuvre d'art, en espérant que la création d'œuvres d'art lui donnerait plus d'âme : on sent parfois chez lui comme un espace vide entre les mots et l'émotion qui devrait les remplir, ou, si l'on veut, un décalage entre l'émotion artistique et l'émotion humaine. Pour en revenir à ses critiques, d'une façon générale ils s'occupent plutôt des éléments ou matériaux de sa poésie que de la façon dont il les composait et dont il faisait vibrer ses mots.

Peut-être est-ce cette attaque trop intellectuelle, cette négligence du ton et de la vibration qui font voir à Mme Cazamian dans "A la Rose sur le crucifix des âges" une "pieuse prière à la Rose, symbole d'amour spirituel et de beauté" (p. 41). Elle

note, il est vrai, un changement de ton de la première à la deuxième strophe du poème : "nuance tout au plus", dit-elle. Si, effectivement, le changement noté n'est qu'une nuance, c'est que déjà la première strophe est plus qu'une pieuse prière à la Rose : elle dit aussi la pitié toute humaine pour les "poor foolish things that live a day" — et nous traduirions "foolish" par "naïfs", non par "bernés". Selon nous ce poème révèle une tension profonde, un conflit entre le rêve et la réalité, qui sera un élément constant de toute l'œuvre de Yeats. Mme Cazamian distingue les tendances contraires, mais ne sent pas le caractère presque déchirant de leur conflit. L'analyse qu'elle fait de "The Grey Rock" en témoigne (p. 27) : à la fin de ce poème, dit-elle, la déesse Aoife "renaît, souriante, à la beauté et aux joies éternelles". Nous croyons qu'il faudrait finir sur une autre note : dans ce poème on voit les dieux juger les hommes, mais le poète donne la moitié de son cœur à ce mortel que la déesse avait aimé, et qu'en un instant elle oublie avant de renaître "souriante, à la beauté et aux joies éternelles"? Ne sent-on pas qu'il juge à son tour ces dieux qu'il adore : ils ne possèdent "la beauté et les joies éternelles" qu'au prix d'une légèreté et d'une insouciance inhumaines, tandis que lui peut affirmer fièrement en conclusion du poème : "J'ai gardé ma foi, bien que mise à l'épreuve." C'est aussi, selon nous, faute de ton, que traduire "fine women" par "jolies femmes" (p. 312), "magnanimities of sound" par "chants ravissants" (*ibid.*), ou "my heart is sore" (p. 274) par "mon cœur est endolori". Faute de musique, d'autre part, ces nombreux hiatus, dont plusieurs étaient facilement évitables, ou des expressions comme "Le vent... toujours joue" (p. 265).

Si notre amour pour la poésie de Yeats donne de la vivacité à nos réactions devant certains côtés de cet ouvrage, nous le considérons cependant dans l'ensemble comme très précieux et enrichissant.

Pour finir, signalons deux erreurs de détail : "cordiale humanité" (p. 49) ne sont pas des mots qui puissent s'appliquer à Parnell; il faudrait, à la page 59, remplacer "République irlandaise" par "Etat libre d'Irlande". Quelques fautes d'impression : il faut lire Murrough (p. 27), Hugh Lane (p. 45), Caoilte (pp. 29 et 204), Croagh Patrick (p. 61), W. B. Yeats... Ursula Bridge (p. 84, n. 3), Lac Mareotis (p. 90), less kind than the grey twilight (p. 208), To that high hill (p. 226). — René FRÉCHET.

The Faber Book of Twentieth Century Verse. An Anthology of Verse in Britain 1900-1950, edited by JOHN HEATH-STUBBS and DAVID WRIGHT (London : Faber and Faber, 1953, 390 p., 12 s. 6 d.).

Images of Tomorrow. An Anthology of Recent Poetry. Edited by JOHN HEATH-STUBBS (London : S. C. M. Press, 1953, 111 p., 10 s. 6 d.).

Quand Michael Roberts publia, en 1936, *The Faber Book of Modern Verse*, il s'était acquis la confiance de ses lecteurs par ses propres poèmes et surtout par *Critique of Poetry* (1934), qui, malgré sa présentation discursive, s'impose encore par la fermeté et la souplesse de ses jugements. Si M. John Heath-Stubbs s'était mis à son école, son étude sur la poésie victorienne, *The Darkling Plain* (Eyre and Spottiswoods, 1950 — voir *Etudes Anglaises*, 1952, p. 259) — aurait été moins dogmatique et moins hâtive et cette nouvelle anthologie aurait pu mériter aussi l'épithète d' "admirable", généreusement offerte par le jeune anthologiste à son prédécesseur. Dans les 11 pages de sa Préface, M. John Stubbs gonfle son style pour imiter d'illustres aînés comme T. S. Eliot, Empson et R. Graves et ne donner, en fin de compte, sur l'évolution de la poésie anglaise des cinquante dernières années, que des notions confuses et des clichés fort contestables, et des formules qui restent à démontrer, comme celle-ci : "it is to such poets as Eliot and Pound that we owe the rediscovery of tradition". L'anthologie est originale si l'on veut, en ce

sens qu'elle ne s'inspire point des autres; mais on comprend mal le classement alphabétique qui rend presque impossible l'étude historique proposée par le titre. Le choix est plus éclectique que dans l'anthologie de 1936 puisque nous trouvons ici Lascelle Abercrombie, W. B. Yeats et Arthur Symons parmi les aînés et Vernon Watkins, W. S. Graham parmi les plus jeunes. Pourquoi avoir exclu T. E. Hulme dont l'influence n'est pas épuisée et Charlotte Mew, plus originale que Anna Wickham? L'omission la plus surprenante et la plus injuste est bien celle de Michael Roberts, lequel figure dans l'anthologie, plus modeste d'apparence mais meilleure à tous égards, de Kenneth Allott, *Contemporary Verse* (The Penguin Poets, 1950, 1 s. 6 d.).

Images of Tomorrow peut se considérer comme le prolongement de la précédente anthologie, parce que beaucoup de poètes s'y retrouvent (15 sur 42), tels que : Sidney Keyes, Alex Comfort, Vernon Watkins, Norman Nicholson, Kathleen Raine, W. S. Graham, et aussi parce que les mêmes principes se font jour dans l'Introduction et dans le choix des poèmes, lesquels sont classés selon leurs thèmes, afin d'exposer les grandes questions, religieuses et métaphysiques, d'hier et de demain, éternelles, qui sollicitent l'homme en face de son destin; et c'est là une idée fort ingénieuse qui donne à cette anthologie un puissant intérêt. Blake et Yeats semblent dominer parmi les influences, par exemple dans *The Masque of Sleep* d'Eurasia Anderson et *Taliesin and the Spring of Vision* de V. Watkins, d'une part, et d'autre part *Annunciation* de Margaret Willy, *Bach's B Minor Mass* d'Anne Ridler, *The Dreamer and the Sheaves* de I. R. Orton. *Prayer* de Michael Palfard rappelle nettement T. S. Eliot : "Draught, draught, Deserts of doubt..." et presque tous les poèmes sont imprégnés, comme le souligne l'Introduction, de cette philosophie existentialiste que résume ce beau vers de Michael Hamburger : "Creation's monster, metaphysical man". — L. BONNEROT.

WILLIAM VAN O'CONNOR. — **The Tangled Fire of William Faulkner** (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1954, xvi + 182 p., \$ 4.00).

Se proposant de réagir contre l'école de critique (Marion O'Donnell, Malcolm Cowley, Robert Pen Warren) qui, selon lui, s'obstine à voir dans Faulkner trop exclusivement le romancier de la Légende du Sud, l'auteur de la présente étude met délibérément l'accent sur les autres aspects de l'œuvre. Le plan de l'ouvrage est simplement chronologique (des premiers vers à *Requiem for a Nun*), et, chemin faisant, la présentation et l'analyse des volumes successifs de Faulkner sont utilisées pour dégager les thèmes principaux de l'œuvre : désintégration morale dans *The Sound and the Fury*, résignation aux violences de la vie dans *As I Lay Dying*, Calvinisme rigide dans *Light in August*, aspects de la vie moderne dans *Pylon*, attachement à la Tradition dans *Absalom, Absalom!* etc... Un chapitre de conclusion tente (déjà!) d'introduire dans la carrière de Faulkner ces fameuses "périodes" que connaît bien tout critique de Henry James. En somme, une tentative de systématisation de la critique de Faulkner qui voudrait en montrer surtout la diversité et trouver en dehors de la peinture du milieu, dans l'intérêt porté par Faulkner à l'Homme et à l'individu, le lien entre les diverses parties de l'œuvre. On ne désapprouvera pas. Tout ceci est très raisonnable, un peu trop évident, même. On craint seulement que le désir de réagir contre une critique assurément trop étroite n'ait conduit l'auteur à souligner la complexité de l'œuvre critiquée (le titre de son ouvrage est caractéristique) sans marquer suffisamment l'importance relative des diverses tendances justement signalées. Peut-être l'appartenance sudiste de Faulkner demeure-t-elle, après tout, sinon la clef de son œuvre, du moins le lien qui rattache ces éléments complexes à la personnalité de l'auteur. — M. LE BRETON.

GEOFFREY MOORE. — **Modern American Verse** (London : The Penguin Books, 1954, 320 p., 3 s. 6 d.).

M. Moore, poète, homme de lettres et professeur (en Angleterre et en Amérique), a mené à bien le louable et rude travail de dépouiller la vaste production poétique américaine au xx^e siècle et de choisir parmi plus de cent volumes les morceaux les plus saillants et les plus propres à donner une idée de la richesse imaginative et de la technique expressive des poètes américains contemporains. De Edwin Arlington Robinson (1869-1935) à Muriel Rukeyser (1913-) et à W. S. Merwin (1927-), il y a dans l'Antologie plus de soixante poètes, représentés par des extraits qui vont de dix pages à deux pages et demie. L'Introduction et les Notices en tête des sélections classent les auteurs, font ressortir leurs traits propres et apprécient leur œuvre. Une bibliographie indique les éditions des poèmes et les ouvrages de biographie et de critique les plus importants. Très justement, M. Moore distingue la lignée whitmanienne de ce qu'il appelle la lignée poesque (et que j'appellerais plus volontiers "relativement traditionnelle"). Cette dernière s'étend d'E. A. Robinson et de Wallace Stevens (1879-) à Marianne Moore (1887-) et à James Merrill (1926-). Ces poètes ne sont que relativement traditionalistes, car leur américanisme leur impose un ton et une forme qui divergent de la forme anglaise. Encore plus nettement américains sont les Whitmaniens, de Carl Sandburg (1878-) à e. e. Cummins (1894-). Il y a enfin un troisième groupe influencé par les Surréalistes français et par Hart Crane (1899-1932, date où il s'est suicidé). La variété des talents et des manières, que M. Moore dessine et dissèque avec pénétration, est trop diverse pour que nous puissions entrer dans le détail. Les Notices aident beaucoup à aborder les textes, comme lorsqu'on nous dit que l'expression de Hart Crane : *adagios of islands*, désigne la lente navigation d'un steamer dans le dédale des Caraïbes. La langue des poètes est le plus souvent typiquement américaine, c'est-à-dire (citons William Carlos Williams (1883-) : *English from the Mouths of Polish mothers*. M. Moore n'insiste pas sur le caractère cryptique de la plupart des textes qu'il donne. Lui-même, poète du goût le plus récent, il ferait sans doute sienne la formule d'Archibald MacLeish (1892-) : *A poem needs not mean; it is*. — Charles CESTRE.

GRANT C. KNIGHT. — **The Strenuous Age in American Literature** (Chapel Hill, N. C. : The University of North Carolina Press, 1954, xiv + 270 p., \$ 4,50).

S'il y eut jamais une "période de transition" en littérature américaine, c'est bien celle dont le présent ouvrage s'est donné pour but de broser le panorama : la première décennie de notre siècle. Le volume que lui consacre l'auteur fait suite à celui qu'il a donné en 1951 (*The Critical Period in Literature*) et où était retracée la lutte entre le traditionalisme et le réalisme naissant. Une première difficulté dans la conception même de ce second volume, c'était de trouver un centre d'intérêt dans une époque qui ne se distingue ni par l'unité, ni par la qualité de ses œuvres. Cette unité est ici fournie par l'élan, le dynamisme qui anime la vie politique des Etats-Unis, sous l'impulsion de personnalités comme celle de Theodore Roosevelt dont une des expressions favorites se retrouve dans le titre du présent ouvrage. La toile de fond que brosse tantôt à grands traits, tantôt par accumulation de petites touches, M. G. C. Knight, constitue une excellente reconstitution du milieu américain des années 1900-1910, où les diverses tendances trouvent leur place, le lecteur demeurant impressionné par le fourmillement des orientations intellectuelles, spirituelles, scientifiques, durant ces années, la littérature n'occupant, après tout, en cette période d'évolution rapide, qu'une place de second rang. Aucun nom ne domine vraiment la scène, dans le domaine littéraire. L'auteur a cru pouvoir réserver un chapitre spécial à Henry James; mais nous sentons bien que

c'est là une concession de la postérité à celui qui, de son vivant, n'a pas connu, en Amérique, une telle faveur. Et l'on ne peut même pas dire que pendant ce temps s'amassaient les forces qui allaient, dans la décade suivante, et après 1920, révolutionner la littérature aux Etats-Unis : entre la nouvelle littérature et l'ancienne, il y a vraiment une solution de continuité. Ce que l'on peut dire, et c'est ce que mettent bien en lumière les tableaux très documentés de M. G. C. Knight, c'est que, sur le plan de la vie politique et sociale, s'accomplissaient les transformations qui, en orientant la nation vers une destinée mondiale, en la préparant à un rôle international, allaient rendre possibles les fondements d'un esprit nouveau en littérature. L'auteur avait donc une matière ingrate à travailler et à présenter. Il en a tiré le meilleur parti. Son livre, inévitablement touffu, est riche de renseignements et sera utilisé avec fruit par tous ceux qui auront à étudier cette période confuse et apparemment sans caractère marqué. — M. LE BRETON.

LOUIS CAZAMIAN. — **A History of French Literature** (Oxford, The Clarendon Press, 1955, XIV-464 p., 30 s.).

Il fallait de l'audace au maître respecté des études anglaises en France, à l'auteur (avec Emile Legouis) d'une histoire de la littérature anglaise dont les mérites n'ont pas encore été surpassés, pour entreprendre d'écrire en anglais une histoire de la littérature française. Combien d'autres se seraient dérobés devant les difficultés de la tâche ! Louis Cazamian ne s'était jamais borné à la considération d'une seule littérature isolée de l'évolution intellectuelle et artistique du reste de l'Europe. Mais la lecture systématique et l'appréciation personnelle de toutes les œuvres qui comptent en français entre l'an mil et 1950 exigeaient un labeur herculéen. L'histoire littéraire et la critique, depuis cinquante ans, avaient renouvelé nos connaissances et nos vues sur bien des sujets. Avec conscience, sans presque jamais se dérober à la perception directe des œuvres, avec fraîcheur aussi, l'auteur de ce livre a accumulé l'information énorme requise par son projet. Il a abordé l'histoire littéraire de son pays avec le même esprit philosophique, le même souci de rattacher les œuvres de l'esprit au milieu historique et social, et surtout le même talent pour enrichir l'esthétique par la psychologie et pour saisir les œuvres et les hommes de l'intérieur, qui avaient caractérisé ses études de littérature anglaise. L'attention apportée à la forme, aux valeurs de suggestion, à la musique de la prose et des vers est peut-être même plus grande que dans l'ouvrage antérieur sur les lettres britanniques. L'explication de l'évolution littéraire par les oscillations d'un rythme qui allait des valeurs rationnelles et classiques à la préférence accordée aux impulsions de l'imagination et de la sensibilité romantiques est, dans une large mesure, abandonnée ici. L'organisation du présent ouvrage en est rendue moins discutable mais aussi plus conventionnelle. Quelques chapitres sont, au moins jusqu'à 1850, consacrés aux très grands individus. Pour le reste, chaque période, après un chapitre général qui la caractérise, est étudiée successivement dans la poésie, le théâtre, le roman. Quelque morcellement excessif s'ensuit. Les cadres imposés à l'évolution littéraire sont légèrement factices. Le livre, enfin, est excellemment écrit, en un anglais idiomatique, souple, riche. Quelques formules critiques un peu banales reviennent souvent. L'auteur n'a point visé à l'éclat de la forme, à la formule saisissante. Les *Landmarks in French Literature* de Lytton Strachey étaient évidemment écrits avec plus d'éclat. La couleur dominante est un peu grise et un tantinet monotone. Mais l'ouvrage est destiné à des élèves autant qu'à un public déjà averti ; il vise à enseigner. Son objet est pleinement atteint. On peut faire confiance à ce guide judicieux, pénétrant et lucide.

Il était permis d'attendre davantage sans doute, et quelques lecteurs exigeants seront déçus. Une histoire de la littérature peut être une synthèse impartiale et une mise au point objective de nos connaissances : c'est le cas de celle-ci. Elle peut être aussi aventureuse, provocante même, attentive à certaines récentes tentatives de

réévaluation (des dernières années du xvi^e siècle et du début du xvii^e siècle, par exemple, du baroque et du maniérisme français, ou de la seconde moitié du xviii^e siècle, si curieuse et longtemps trop négligée). Louis Cazamian a préféré la sagesse à l'aventure et approuver, après examen, les opinions généralement reçues plutôt qu'en offrir de nouvelles. Ses pages sur les siècles qui vont du moyen âge au xvii^e siècle sont les meilleures du livre. Avec *Candide*, puis avec Laclos, Rétif (Sade est tout juste mentionné en passant, tandis que Louis Racine obtient plus d'une page), l'auteur semble gêné. Sa réaction morale nuit à la catholicité de son goût. A-t-il voulu se placer au point de vue de la jeunesse anglo-saxonne et la mettre en garde contre quelque insidieuse corruption émanant de l'autre côté de la Manche?

Les chapitres sur Stendhal et Balzac sont courts, un peu minces. Pourquoi ces deux auteurs n'obtiendraient-ils pas dans les histoires littéraires autant de place que Molière et La Fontaine? A partir du milieu du xix^e siècle, la répartition de la place, forcément mesurée, entre les divers auteurs soulève force résistances chez le lecteur d'aujourd'hui. Nerval est traité bien vite, sans qu'*Aurelia* soit même mentionnée. Rimbaud n'a qu'une page et quart, et il est loué du bout des lèvres, tandis que Musset en obtient trois, Gautier et Leconte de Lisle plus de deux chacun. L'auteur se montre tiède envers Mallarmé et ne loue guère que ses tout premiers poèmes, sans souffler mot de "Toast funèbre" ou de l'"Hérodiade". Seuls les vers de jeunesse de Verlaine trouvent grâce devant le juge sévère que devient vers la fin de son livre Louis Cazamian : ils sont pourtant fades à côté de "Bournemouth" que Claudel a appelé l'un des plus beaux poèmes français, de "Crimen amoris", "Ces passions", "Loeti et errabundi" et autres poèmes tragiques du recueil *Parallèlement*.

La réserve de Louis Cazamian devient timorée à l'excès lorsqu'il arrive à la période 1914-50, qu'il intitule trop commodément "Transition". Il se répand en demi-excuses devant la difficulté de ces modernes et leur manque de "sanity". Il ne vibre guère devant la poésie moderne, pas même devant le meilleur de Valéry. Le surréalisme le déroute. Malraux n'a que quatre lignes et ses romans y sont déclarés "painful reading". Giraudoux ne lui paraît guère français : "his humour has a whimsical quality that seems to have roots beyond the Rhine and the Channel". L'existentialisme est escamoté et l'originalité de *la Nausée* ou de *l'Etranger* est passée sous silence. Cocteau, Céline, Saint-Exupéry, Marcel Aymé, Simone de Beauvoir, Simone Weil, Ramuz, St. John Perse, Queneau, Rivière, Maritain, Du Bos, Fernandez, Blanchot ne sont nulle part mentionnés. Pas plus que Lanson ou Jasinski, Cazamian n'a réussi à rendre justice à la littérature du xx^e siècle. Peut-être une histoire de la littérature devrait-elle s'avouer défaillante en présence du dernier demi-siècle et laisser les lettres récentes à la critique de combat, ou à tout le moins à celle qui ne redoute pas le risque et l'aventure. Les derniers chapitres du livre de Cazamian risquent de nuire à ce qu'a d'excellent le reste de l'ouvrage. Quelque fatigue se laisse deviner, quelque embarras devant l'abondante production qu'il faudrait hardiment trier, et sans doute la nécessité de comprimer se faisait-elle plus impérieuse.

Mais rien n'est plus aisé, et ne risque davantage d'être injuste, que de s'en prendre au choix fait par l'auteur d'une anthologie ou celui d'une histoire littéraire. Ce livre nourri de réflexion, pétillant d'intelligence et de jeunesse, sage et presque toujours juste est un livre de talent, de bonne foi et qui remplira de fierté l'anglicisme français qui, avec René Lalou, divers comparatistes et plusieurs jeunes romanciers a déjà généreusement servi les lettres françaises proprement dites. — Henri PEYRE.

REV. R. C. D. JASPER. — **Prayer-book Revision in England, 1800-1900.** (London : S. P. C. K., 1954, VIII-140 p., bibliographie, index, 13 s. 6 d.).

Ce petit volume est un compte rendu exact, détaillé, minutieux, des discussions qui s'engagèrent au XIX^e siècle au sujet de la révision du *Book of Common Prayer* anglican; révision entendue dans deux sens très différents par les ailes opposées de l'anglicanisme; les évangéliques de la "low church" et les libéraux de la "broad church" étant d'accord pour atténuer les affirmations doctrinales du *Livre de prières*, alors que les Anglo-catholiques voulaient au contraire les renforcer : les premiers tendant à proscrire le cérémonial que les seconds désiraient au contraire développer. L'auteur nous fait d'abord remonter à la fin du XVII^e siècle, époque où tout un parti dans l'anglicanisme espérait qu'en diminuant les exigences dogmatiques de l'Eglise établie, on réussirait à y ramener beaucoup de non-conformistes : espoir qui demeure, au XIX^e siècle, celui des partisans "avancés" de la révision, tandis que leurs adversaires, loin de vouloir englober dans l'anglicanisme des Protestants authentiques, insistent sur tout ce qui les sépare de ceux-ci, et puisent dans le missel et dans le bréviaire catholiques des éléments liturgiques qu'ils veulent introduire dans le *Livre de prières*.

L'auteur, qui se borne, en somme, à exposer, d'une manière objective, l'histoire assez monotone des controverses sur la révision du *Livre de prières*, conclut sur une note optimiste : ces longues discussions ont fait faire, nous dit-il, des progrès à la science liturgique. C'est là un maigre résultat, quand on songe aux débats, longs et passionnés, auxquels donna lieu la révision à la Convocation (Assemblée du clergé) et au Parlement. En fait, ce qui se dégage surtout du travail du révérend Jasper, c'est le conservatisme profondément enraciné de la plupart des anglicans. Un siècle de controverses aboutit, en tout et pour tout, à une loi qui permet d'abrégé certains services, et à une refonte du tableau des leçons. Aucune modification n'a été introduite sur les points essentiels, ni sur les paroles d'administration du sacrement de l'Eucharistie, ni sur les rubriques relatives au cérémonial eucharistique et aux vêtements sacerdotaux, ni sur le credo de saint Athanase. Il faudra attendre 1928 pour rencontrer de véritables réformes : encore ne seront-elles pas approuvées par le Parlement. Ce qui ressort encore de l'étude du révérend Jasper, c'est le contraste entre l'attitude des évêques et celle du bas-clergé; les premiers assez disposés à faire des concessions aux libéraux, le second fermement attaché au *Livre de prières*, et désireux de le voir maintenir sans changement. Le livre du révérend Jasper, qui contient de nombreux extraits des *Tracts* de Newman et de Pusey, et une bibliographie critique très complète, sera, de toute manière, un précieux instrument de travail. — Pierre JANELLE.

Viscount Samuel's Book of Quotations (London : James Barrie, second edition : 1954, XVI + 284 p., 15 s.).

Les ouvrages de cette sorte sont nombreux dans les pays anglo-saxons mais celui-ci en diffère par son caractère personnel. L'auteur se réclame du personnage d'Ernest, dans *The Way of all Flesh*, pour justifier l'instinct, devenu habitude, qui l'a encouragé à glaner et noter des citations, depuis l'âge de dix-huit ans. La coutume, d'aucuns diraient l'art, des citations, pour assaisonner un essai ou un discours, est sans doute périmée, mais ce recueil peut susciter encore de profitables méditations, en même temps que des sentiments d'admiration et d'envie en face de lectures aussi variées qui vont de Confucius à Bergson, de la poésie à la critique, et où le français occupe une place privilégiée. Une table des rubriques et un index des auteurs rendent ce livre très maniable, mais on regrette le vague des références. — Louis BONNEROT.

CHRONIQUE

Miss Eunice M. Skenck. — Nous apprenons avec un vif regret le décès de Miss Eunice Skenck qui dirigeait l'enseignement du français à l'Université de Bryn Mawr (Pa.). Miss Skenck était aimée et respectée pour le succès de son enseignement, ses travaux littéraires et sa rayonnante personnalité. La Sorbonne lui est reconnaissante d'avoir recueilli des fonds, après la première Guerre, pour procurer des livres à la Bibliothèque de l'Institut d'Anglais. La chaire de français de Bryn Mawr porte aujourd'hui le nom du Professeur Eunice M. Skenck. — C. CESTRE.

M. Michel Grivelet, Chargé d'Enseignement à la Faculté des Lettres de Dijon, a présenté devant la Faculté des Lettres de Paris, le 21 avril 1956, les deux thèses de Doctorat suivantes :

Thèse principale : *Thomas Heywood et le Drame Domestique Elizabéthain*.

Thèse secondaire : *Measure for Measure*, avec Introduction, Traduction et Notes.

Le Comité Exécutif de la *European Association for American Studies* s'est réuni à Zürich les 29 et 30 avril derniers sous la présidence du Professeur Silberschmidt et a décidé qu'en principe un congrès de cette association aurait lieu en Angleterre en septembre 1957 et étudierait les questions suivantes : L'émigration européenne aux Etats-Unis. — La place de l'homme d'affaires dans la civilisation et la littérature américaines. — La "frontière".

REVUE DES REVUES

Encounter. — VI, No. 2 (February 1956). DYLAN THOMAS : *Elegy. A previously unpublished poem.* — Henry Moore — *Pro and Con. I. Pro* : PATRICK HERON, II. *Con* : BASIL TAYLOR. — WYNDHAM LEWIS : *Pish-Tush.* — VI, No. 3 (March 1956). R. JENKINS, H. FAIRLIE : *A Genius for Compromise?* — CYRIL CONNOLLY : *Shade Those Laurels* (a long excerpt from a new novel). — VI, No. 4 (April 1956). A CRONIN : *A Massacre of Authors.* — W. H. AUDEN : *Hic et Ille.*

The Hibbert Journal. — LIV (April 1956). E. ROTH : *A Theologian looks at Professor Toynbee's Philosophy of History.*

The London Magazine. — III, No. 3 (March 1956). STEPHEN SPENDER : *Poem in Four Movements.* — HENRY MILLER : *Literature as a Dead Duck.* — ELIZABETH BOWEN : *Coming to London* : VI. — III, No. 4 (April 1956). LOUIS MACNEICE : *Four Poems of Place.* — E. M. FORSTER : *Daughter Dear.* — J. BROOKE : *On Re-reading J. C. Powys.* — D. DONOGHUE : *Poetry and the New Conservatism.* — III, No. 5 (May 1956). *Young English Poets 1956* : KINGSLEY AMIS, CHARLES CAUSLEY, THOM GUNN, ELIZABETH JENNINGS, PHILIP LARKIN, ROBERT NYE, JOHN WAIN. — JOHN BETJEMAN : *Portrait and Poem.* — JOHN MIDDLETON MURRY : *The Living Dead* — I. D. H. Lawrence. — PHILIP TOYNBEE : *A Writer's Prospect* — I. *Experiment and the Future of the Novel.*

The Review of English Studies. — VII, No. 25 (January 1956). K. SISAM : *Canterbury, Lichfield, and the Vespasian Psalter.* — E. ZEEMAN : *Punctuation in an early Manuscript of Love's Mirror.* — E. F. HART : *The Answer-Poem of the Early Seventeenth Century.* — J. KINSLEY : *The "Three Glorious Victories" in Annus Mirabilis.* — P. URE : *Yeats's Supernatural Songs.*

American Literature. — XXVII, No. 4 (January 1956). A. R. FERGUSON : *The Triple Quest of Henry James : Fame, Art, and Fortune.* — B. I. GRANGER : *Hudibras in the American Revolution.* — M. A. CHRISTENSEN : *Deism in Joel Barlow's Early Work : Heterodox Passages in The Vision of Columbus.* — G. KELLY : *Poe's Theory of Beauty.* — A. M. McNAMARA : *The Character of Flame : The Function of Pearl in The Scarlet Letter.* — XXVIII, No. 1 (March 1956). E. M. HELLIDAY : *Hemingway's Ambiguity : Symbolism and Irony.* — A. OWEN ALDRIDGE : *Franklin's*

Essay on Daylight Saving. — SIDNEY P. MOSS : *Poe and his Nemesis* — Lewis Gaylord Clark. — SCOTT C. OSBORN : *The 'Rivalry-Chivalry' of Richard Harding Davis and Stephen Crane.* — REGINALD L. COOK : *Frost on Frost : The Making of Poems.* — DARREL ABEL : *Who wrote Hawthorn's Autobiography?* — CARL BOKE : *Thoreau, with Advice.* — GAY WILSON ALLEN : *Regarding the 'Publication' of the First Leaves of Grass.*

American Speech. — XXX, No. 1 (Febr. 1955). W. S. AVIS : *'Crocus Bag' : a Problem in Areal Linguistics.* — G. C. CUMMINGS : *The Language of Horse Racing.* — FR. CHRJSTENSEN : *Number Concord with What — Clauses.* — K. ANDERSON MC EUE : *Military Phraseology in Presidential Campaigns.* — A. M. Z. NORMAN : *Bamboo English : the Japanese Influence upon American Speech in Japan.* — E. R. WILLIAMS : *Pair of Beads in America.* — XXX, No. 2 (May 1955). *Hail to the Champ!* — H. BRADY : *Narcotic Argot along the Mexican Border.* — M. W. FRAZIER : *Truck Drivers' Language.* — L. POUND : *Two Curious Words.* — CH. F. HOCKETT : *Attribution and Apposition.* — S. V. BAUM : *From Awol to Veep : the Growth and Specialization of the Acronym.* — W. RANDEL : *Edward Eggleston on Dialect.* — L. F. ENGLER : *A Glossary of United States Air Force Slang.* — *Of Matters Lexicographical.* — *Among the New Words.* — *Bibliography.* — XXX, 3 (October, 1955). D. LEECHMAN & R. A. HALL, Jr. : *American Indian Pulgin English : Attestations and Grammatical Peculiarities.* — J. LYMAN : *Chantey and Limey.* — W. L. MCATEE : *Bird Names with Animal or Plant Components.* — I. FEUERLIGHT : *A New Look at the Iron Curtain.* — 4 (December, 1955). — D. LINDSEY : *New England Origins of Western Reserve Place Names.* — J. T. KRUMPELMANN : *Americanisms in Poinsett's Notes on Mexico.* — R. SOMERVILLE GRAHAM : *The Anglicization of German Family Names in Western Canada.* — P. G. PERRIN : *Pecking Order, 1927-54.* — R. WALSER : *Negro Dialect in Eighteenth-Century American Drama.* — XXXI, 1, (February, 1956). — R. J. GEIST : *Structural Grammar and the Sixth Grade.* — E. K. SHELDON : *Some Pun among the Hucksters.* — P. BURWELL ROGERS : *Changes in Virginia Names.* — H. L. WILSON : *Periodicity or Structural Delay.* — H. REYNOLDS : *All Mines, Fellas, All Mines!* — C. STEVENS : *Soul Savers, Grammarians, and the Red Man.*

Comparative Literature. — VII, No. 4 (Fall 1955). W. J. B. OWEN : *Narrative Logic and Imitation in The Faerie Queene.* — E. E. VIVAS : *Mr. Wimsatt on the Theory of Literature.* — VII, No. 3 (Summer 1955). J. HENNING : *The Auerbachs Keller Scene and She Stoops to Conquer.* — L. SPITZER : *The "Ode on a Grecian Urn" or Content vs. Metagrammar.* — I. H. HASSAN : *Edith Sitwell and the Symbolist Tradition.* — M. CHAIKIN : *The Composition of George Moore's A Modern Lover.*

Journal of the History of Ideas. — XVII, No. 1 (January 1956). P. E. FISHER : *Milton's Theodicy* H. M. BRACKEN : *Berkeley and Chambers.* — D. M. ARMSTRONG : *Berkeley's New Theory of Vision.* — H. H. ROWEN : *A Second Thought on Locke's First Treatise.* — R. H. BOWERS : *Bacon's Spider Simile.*

Modern Language Notes. — LXXI, No. 1 (January 1956). R. L. CHAPMAN : *The Shipman's Tale was meant for the Shipman.* — W. A. SEDELOW, Jr. : *Marvell's To His Coy Mistress.* — M. GOLDSTEIN : *Pope, Sheffield, and Shakespeare's Julius Caesar.* — P. M. ZALL : *Hazlitt's "Romantic Acquaintance" : Wordsworth and Charles Lloyd.* — J. I. COPE : *An Early Analysis of "The Victorian Age" in Literature.* — L. RUBIN : *River Imagery as a Means of Foreshadowing in The Mill on the Floss.* — R. A. COLBY : *Newman on Aristotle's Poetics.* — M. CHAIKIN : *A French Source for George Moore's A Mere Accident.* — LXXI, No. 2 (February 1956). R. R. RAYMO : *Vox Clamantis, IV, 12.* — C. A. OWEN, Jr. : *Relationship between the Physician's Tale and the Parson's Tale.* — B. MORAN : *The Irene Story and Dr Johnson's Sources.* — J. GARLINGTON : *An Unattributed Story by Katherine Mansfield?* — J. B. KAYE : *Who is Betty Byrne?* — J. KORG : *A Possible Source of the "Circe" Chapter of Joyce's Ulysses.* — J. B. COLVERT : *The Red Badge of Courage and a Review of Zola's La Débâcle.* — P. F. JAMIESON : *Musset, de Quincey, and Piranesi.*

Modern Language Quarterly. — XVII, No. 1 (March 1956). N. NATHAN : *Pro-nouns of Address in the 'Friar's Tale'*. — C. R. WOODRING : *The Aims, Audience, and Structure of the Drapier's Fourth Letter*. — VAN AKIN BURD : *Ruskin's Quest for a Theory of Imagination*.

Modern Philology. — LIII, No. 3 (February 1956). H. K. MILLER : *The Paradoxical Encomium with special Reference to its Vogue in England, 1600-1800*. — R. A. DONOVAN : *Trollope's Prentice Work*.

P.M.L.A. — LXXI, No. 1 (March 1956). J. BROWN : *Eight Types of Puns*. — W. LITZ : *Early Vestiges of Joyce's Ulysses*. — J. FRANK : *Major Barbara — Shaw's "Divine Comedy"*. — O. CARGILL : *The Princess Casamassima : A Critical Reappraisal*. — J. MOYNAHAN : *The Mayor of Casterbridge and the Old Testament's First Book of Samuel : A Study of some Literary Relationships*. — R. LANGBAUM : *The Ring and the Book : A Relativist Poem*. — R. STANTON : *Hawthorne, Bunyan and the American Romances*. — G. S. HAIGHT : *Dickens and Lewes*. — M. J. QUINLAN : *Swift's Project for the Advancement of Religion and the Reformation of Manners*. — J. A. BARISH : *Ovid, Juvenal, and The Silent Woman*. — P. F. BAUM : *Chaucer's Puns*.

Renaissance. — VIII, No. 3 (Spring 1956). N. JOOST : *The Poetry of Roy Campbell*. — B. HETTICH : *A Bedroom Scene in Faulkner*. — J. PICK : *Newman the Poet*.

Shakespeare Quarterly. — VII, No. 1 (Winter 1956). S. BARNET : *Coleridge on Shakespeare's Villains*. — A. H. CARTER : *In Defense of Bertram*. — F. D. HOENIGER : *Prospero's Storm and Miracle*. — J. H. LONG : *Laying the Ghosts in Pericles*. — N. NATHAN : *The Marriage of Duke Vincentio and Isabella*. — I. RIBNER : *Shakespeare and Legendary History*. — F. G. SCHOFF : *Horatio : a Shakespearean Confidant*. — D. STEMPEL : *The Transmigration of the Crocodile*. — J. S. STULL : *Cleopatra's Magnanimity*.

Studies in Philology. — LIII, No. 1 (January 1956). P. AIKEN : *Vincent of Beauvais and the "Houres" of Chaucer's Physician*. — A. C. DOBBINS : *Dryden's "Character of a Good Parson" : Background and Interpretation*. — G. E. BENTLEY, Jr : *William Blake and "Johnny of Norfolk"*. — D. M. FOERSTER : *Homer, Milton, and the American Revolt against Epic Poetry : 1812-1860*.

The Huntington Library Quarterly. — XIX, No. 2 (February 1956). L. S. FRIEDLAND : *The Illustrations in The Theatre for Wordlings*. — W. A. BACON : *The Magnetic Field : The Structure of Jonson's Comedies*. — J. ALLISON : *Mrs Thrale's Marginalia in Joseph Warton's Essay*. — G. L. BARNETT : *Charles Lamb and the Button Family : An Unpublished Poem and Letter*. — C. E. LAUTERBACH : *Taking Gilbert's Measure*.

The Journal of Aesthetics & Art Criticism. — XLV, No. 2 (December 1955). C. J. FRIEDRICH : *Style as the Principle of Historical Interpretation*. — H. HATZFELD : *The Baroque from the Viewpoint of the Literary Historian*. — W. STECHOW : *The Baroque : a critical Summary of the Essays by Bukofzern Hatzfeld, and Martin*. — B. MORRIS : *Ruskin on the Pathetic Fallacy, or How a Moral Theory of Art may fail*.

The Journal of English and Germanic Philology. — LIII, No. 4 (Oct. 1954). A. G. BRODEUR : *Design for Terror in the Purging of Heorot*. — A. B. FRIEDMAN : *Percy's Folio Manuscript Revalued*. — A. K. MOORE : *Sir Thopas as Criticism of Fourteenth-Century Minstrelsy*. — G. STILLWELL : *Chaucer's Eagles and Their Choice on February 14*. — A. K. SKARSTEN : *Nature in Mandeville*. — I. RIBNER : *Tamburlaine and The Wars of Cyrus*. — J. L. ROSIER : *The Lex Aeterna and King Lear*. — R. C. HARRIER : *Notes on Wyatt and Anne Boleyn*. — J. P. HUGHES : *On H for R in English Proper Names*. — LIV, No. 1 (Jan. 1955). R. W. V. ELLIOTT : *The Runes in The Husband's Message*. — A. ORAS : *Intensified Rhyme Links in The Faerie Queene : An Aspect of Elizabethan Rhymecraft*. — Th. M. RAYSOR : *The Establishment of Wordsworth's Reputation*. — G. MILLS HARPER : *Blake's Neo-Platonic Interpretation of Plato's Atlantis Myth*. — P. F. GANZ : *Sventeenth-Century*

English Loan Words in German. — E. SUDDABY : *The Poem Piers Plowman.* — CH. A. OWEN, Jr. : *The Canterbury Tales : Early Manuscripts and Relative Popularity.* — A. BONJOUR : *On Sea Images in Beowulf.* — LIV, No. 2 (April 1955). J. R. FREY : *Postwar German Reactions to American Literature.* — A. CABANISS : *Beowulf and the Liturgy.* — P. E. McLANE : *Spenser's Cuddie : Edward Dyer.* — CH. ELLIOTT : *Two Notes on Henryson's Testament of Cresseid.* — LIV, 3 (July 1955). H. REICHARD : *The Independence of Pope as a Political Satirist.* — J. CONLEY : *Pearl and a Lost Tradition.* — J. THALE : *Browning's "Popularity" and the Spasmodic Poets.* — W. C. McAVOY : *Form in Richard II, III.40-66.* — P. J. SALZ : *Peacock's Use of Music in His Novels.* — L. M. PRICE : *Anglo-German Literary Bibliography for 1954.*

The Library Chronicle of the University of Texas. — V, No. 3 (Spring 1955). R. A. LAW : *Hall's Chronicle and its Annotator.* — L. TEAGARDEN : *The Centennial of Walt Whitman's Leaves of Grass.* — A. L. COOKE : *Victorian Periodicals at TxU.* — O. MAURER : *The Wilfred Owen War Poetry Collection.* — J. COHEN : *The Manuscripts of D. H. Lawrence.* — F. W. ROBERTS : *American First Editions at TxU, IX. Willa Cather (1876-1947).*

The Sewanee Review. — LXIV, No. 1 (Winter 1956). ALLEN TATE : *Reflections on American Poetry : 1900-1950.* — P. CRUTTWELL : *Wordsworth, the Public, and the People.* — R. B. HEILMAN : *Approach to Othello.* — G. WOODCOCK : *Utopias in Negative.* — LXIV, No. 2 (Spring 1956). F. FERGUSSON : *"Myth" and the Literary Scruple.* — J. FRANCK : *Lionel Trilling and the Conservative Imagination.*

The Virginia Quarterly Review. — XXX, No. 1 (Winter 1956). A. WAUGH : *Edmund Gosse.* — HENRY DALTON : *Four Poems.* — BEN REID : *The Sad Hilarity of Sterne.*

The Yale Review. — XLV, No. 3 (March 1956). C. H. OPAL : *American Culture Abroad.* — EDGAR BOGARDUS : *The Wall of Rome. Verse.*

L'âge nouveau. — No. 96 (Mars 1956). *La Poésie dans le monde d'aujourd'hui* : M. HABART : *La Grande-Bretagne.* — A. BOSQUET : *Les Etats-Unis.*

Etudes. Mars 1965. L. LAFARGE : *L'Intégration raciale aux Etats-Unis.*

La Revue des Lettres Modernes. — N° 19 (Janvier 1956). D. HAYMAN : *I. L'Initiation de James Joyce à l'œuvre de Mallarmé.* — CH. DEDEYAN : *Faust en Angleterre (Cain de Byron, Frankenstein de Mrs. Shelley, Melmoth de Maturin).* — N° 20 (Février 1956). D. HAYMAN : *Joyce et Mallarmé. Vers une stylistique suggestive. Comment lire Ulysse.* — N° 21 (Mars 1956). G. A. ASTRE : *John Dos Passos et le montage de Manhattan Transfer.* — D. HAYMAN : *Introduction à Finnegans Wake.*

Les Langues Modernes. — 50^e année. N° 1 (Janvier-Février 1956). P. M. SPURLIN : *Les Lettres Américaines en France.*

Profils. — N° 14 (Hiver 1956). D. J. BOORSTIN : *L'Amérique et l'image de l'Europe.* — L. GOODRICH : *Winslow Homer.* — W. H. AUDEN : *Poèmes.* — R. M. COATES : *L'humour en Amérique.* — J. T. FARRELL : *Cinquante ans.* — F. W. DUPEE : *Lettre de New York.*

Revue de Littérature comparée. — XXX, N° 1 (Janvier-Mars 1956). J. VOISINE : *Les Anglais en Provence au XVIII^e siècle.* — L. ALLEN : *Gladstone et Montalembert. Correspondance inédite.* — F. W. LEAKY : *Baudelaire et Kendall.* — R. J. NIESS : *James and Zola : a parallel.* — A. C. KEYS : *Shakespeare en français : les "Sonnets" aux antipodes.*

Revue de Psychologie des Peuples. — 11^e année, N° 1, 1956. L. LANDRÉ : *Pourquoi les différents peuples envisagent-ils l'enseignement des langues vivantes de façons différentes?* — A. R. CHISHOLM : *Vers une nouvelle psychologie australienne.*

The Dublin Magazine. — XXXI, No. 2 (April-June 1956). J. EGLINGTON : *Personality in Poetry.* — A. E. TUTTLE : *The Achievement of Lafcadio Hearn.* — D. E. S. MAXWELL : *Language in the Novel.*

English Studies (Hollande). — XXXVII, No. 1 (February 1956). W. S. JOHNSON : *Parallel Imagery in Arnold and Clough*. — K. C. PHILLIPPS : *Contamination in Late Middle English*, II. — J. C. MAXWELL : 'Strong Lines': another example. — F. T. WOOD : *A Note on Scotch and Scottish*. — XXXVII, No. 2 (April 1956). J. B. BROADBENT : *Links between Poetry and Prose in Milton*. — W. R. LEE : *Fall-Rise Intonations in English*.

Revue des Langues Vivantes (Belgique). — XXII, 1956-1. E. BUYSENS : *With no ou Without?* — W. SCHRICKX : *Nashe, Greene and Shakespeare in 1592*. — F. CORIN : *Creation of Atmosphere in Katherine Mansfield's Stories*. — 1956-2. A. GERARD : *Wordsworth in our Time*.

Archiv. — (107. Jahrgang, 192. Band). F. SCHONEMANN : *Mark Twains Huckleberry Finn*.

Neophilologus. — (January 1956). C. H. TALBOT : *Some Notes on the Dating of the Ancrène Riwele*. — A. SCHÖNE : *Laurence Sterne — Unter dem Aspekt der Nonsense — Dichtung*.

Anglia. — 72, No. 4 (1954). R. H. ROBBINS : *The World Upside Down: a Middle English Amphibole*. — D. S. BREWER : *Observations on a Fifteenth-Century Manuscript*. — K. G. WILSON : *Five Unpublished Secular Love Poems from Ms Trinity College Cambridge 599*. — C. F. BUHLER : *A Satirical Poem of the Tudor Period*. — E. WOLFF : *Zur Methodik der literarhistorischen Erschließung des 18. Jahrhunderts*. H. H. KUHNELT : *Die Bedeutung der italienischen Malerei für den Dichter Dante Gabriel Rossetti*. — R. BLENNER-HASSETT : *Yeats' Use of Chaucer*. — KL. NEWELS : *Eine spanische Uebersetzung der "Defence of Poesie" von Sir Philip Sidney*. — 73, No. 1 (1955). H. HUSCHER : *Max Förster*. — M. FÖRSTER : *A New Version of the Apocalypse of Thomas Mann in Old English*. — H. PILCH : *Der Untergang des Präverbs ge im Englischen*. — J. W. DRAPER : *Ethiopian in Shakespeare*. — 73, 2, 1955. E. K. TOUSTER : *Metrical Variation as a Poetic Device in Beowulf*. — W. ERZGRABER : *William Langlands 'Piers Plowman' im Lichte der mittelalterlichen Philosophie und Theologie*. — R. R. REED : *James Shirley, and the Sentimental Comedy*. — M. WICKERT : *Miltons Entwürfe zu einem Drama vom Sündenfall*. — H. KOZIOL : *Zur Aufnahme deutscher Literaturwerke in England*. — M. KOBER-MERZBACH : *The Third Source of Dryden's Amphithryon*. — W. MOREL : *Zu Byrons Hebrew Melodies*. — 3, 1956. E. MERTNER : *In Memoriam Hans Weyhe*. — W. WUST : *Zu Deutung und Herkunft des ae. bat m.f. "Boot, Schiff"*. — F. HOLT-HAUSEN : *Zu den ae. Gedichten der Hs. von Vercelli*. — H. PILCH : *Me. I — beim Participium Präteriti*. — R. H. BOWERS : *When Cuckow Time cometh oft so Soon*. — P. J. FRANKIS : *Some Late Middle English Lyrics in the Bodleian Library*. — F. WÖLCKEN : *Skim-milk*. — F. H. LINK : *And oder with + Participium*. — B. FOSTER : *Recent American Influence on Standard English*.

Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik (Berlin) 1955. — 1. DOROTHEA SIEGMUND-SCHULTZE : *John Gower und seine Zeit*. — JACK LINDSAY : *Autobiographical Notes*. — JOACHIM KREHAYN : *Neues zur Literaturtheorie aus England*. — 2. SABINE NATHAN : *Vom Mut, der aus der Misere stammt (über Charlotte Brontë und Jane Eyre)*. — ERWIN PRACHT : *Henry Fielding zu Fragen der Romantheorie*. — HOWARD FAST : *The Literary Scene in America*. — 3. BARKER FAIRLEY : *Literature and Society*. — GERHARD WAHRIG : *Das Lachen im Altenglischen und Mittenglischen (1 Teil)*. — JAN SIMKO : *On Some Questions Concerning the Relationship of Grammar and Vocabulary*. — FRITZ BEHR : *Die Deutsche Shakespeare-Gesellschaft (April 1954 bis April 1955)*. — ROLF BERNDT : *Neue Wege in der englischen Folkloristik*. — 4. GERHARD WAHRIG : *Das Lachen im Altenglischen und Mittenglischen (2 Teil)*. — KARL-HEINZ SCHONFELDER : *Ausdrücke des deutschen Bildungswesens im amerikanischen Englisch*. — INGEBORG THIENOVA : *Der kritische Realismus bei John Galsworthy*. — HORTS BIEN : *Joseph Conrad und der Anarchismus*.

Le gérant : Louis BONNEROT.